Contes en vers, satires, et poésies mêlées, de Voltaire

Voltaire

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LE CADENAS

" • * Cl7l4*) •'

J e triomphais ; l'Amour était le maître ;

Et je touchais à ces moments trop courts De mon bonheur , et du vôtre peut-être ;

Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ; C'est votre époux ; geô-lier sexagénaire ,

Il a fermé le libre sanctuairfe

De vos appas ; et , trompant nos désirs ,

Il tient la clef du séjour des plaisirs.

Pour éclaircir ce douloureux mystère.

D'un peu plus haut reprenons cette affaire.

Vous connaissez la déesse Cérès :

Or en son temps Cérès eut une iille ,

Semblable à vous , à vos scrupules près ,

Brune , piquante , honneur de sa famille , Tendre sur-tout , et menant à sa cour / 1 •• • L'aveugle enfant que l'on appelle Amour. * Un autre aveugle , hélas ! bien moins aimable , > , Le triste hymen , la traita comme vous : .

Le vieux Plutqp , riçhç autant qu'haïssable.

Dans les enfers fut son indigne époux :

Il était dieu , mais avare et jaloux ; . < 1

Il fut cocu car c'était la justice. . * , ' . ■

Pirithoüs , son fortuné rival,

Beau , jeune , adroit , complaisant, libéral,

Au dieu Pluton donna le bénéfice

CONTES EN VERS, etc. *

Dlgitized by

De cocuage. Or ne demandez pas Comment nn homme avant sa dernicre heure Put pénétrer dans la sombre demeure :

Cet homme aimaitr; l'Amour guida ses pas.

Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes, Voyez qu'il est peu d'intrigues sécrétés J De sa chaudière up traître d'espion Vit le grand cas , et dit tout à Pluton ;

Il ajouta que même à la sourdine Plas d'un damné festoyait Proserpine.

Le dieu cornu dans son noir tribunal

Fit convoquer son sénat infernal ; *

Il assembla les détestables âmes De tous ces saints dévolus aux enfers , •" '

Qui dès long temps en cocuage experts Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.

Un Florentin lui dit : Frere et seigneur^ •

Pour détourner la maligne influence • <

Dont votre altesse a fait l'expérience ,

Tuer sa dame est toujours le meilleur ;

Mais , las , seigneur ! la vôtre est immortelle.

Je voudrais donc , pour votre sûreté , *

Qu'un cadenas de structure nouvelle '* *>'

Fût le garant de sa fidélité : a ■

A la vertu par la force asservie , ;

Lors vos plaisirs borneront son envie;

Plus ne sera d'amant favorisé; ** '* «

Et plût aux dieux que quand j 'étais en vie*

D'un tel secret je me fusse avisé !* . *»•

A ce discours les damnés applaudirent.

Et sur l'airain les Parques l'écrivirent. ■ - ^

En un moment feux , enclumes , fourneaux , Sont préparés aux gouffres infernaux? " •* Tisiphoné , de ces lieux serra riere, ^

Au cadenas met la main la première ,

Elle l'acheve ; et des mains de Pluton 1 -•

LE CADENAS

Proserpina reçut ce triste don.

Ou m'a coûté qu'essayant son ouvrage Le cruel dieu fut ému de pitié ,

Qu'avec tendresse il dit à sa moitié ,

Que je vous plains ! vous allezvètre sage.

Or ce secret aux enfers inventé Chez les humains tôt après fut porté ;

Et depuis ce , dans Venise et dans Rome ,

Il n’est pédant, bourgeois , ni gentilhomme , pour garder l’honneur de sa maison , De cadenas n’ait sa provision ;

Là tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme , Tient sous la clef la vertu de sa femme.

Or votre époux dans Rome a fréquenté :

Chez les méchants on se gâte sans peine ;

Et le galant vit fort à la romaine.

Mais son trésor est-il en sûreté?

A ses projets l'Amour sera funeste;

Ce dieu charmant sera notre vengeur :

Car vous m’aimez; et quand on a le cœur De femme honnête , on a bientôt le reste.

L’ANTI-GITON

A MADEMOISELLE LE COUVREÜR.

O du théâtre aimable souveiaine , >

Relie Chloé , fille de Melpomene ,

Puissent ces vers de vous être goûtés Amour le veut, Amour les a dictés.

Ce petit dieu , de son aile légère.

Un arc en main, parcourait l’autre jour

Tous les recoins de votre sanctuaire ; •

Car le théâtre appartient à l’Amour :

Tous ses héros sont enfants de Cythere.

Hélas! Amour, que tu fus consterné Lorsque tu vis ce temple profané ,

Et ton rival , de son culte hérétique ■»

Etablissant l'usage anti-physique, * Accompagné de scs mignons fleuris,

Fouler aux pieds les myrtes de Cvpris!

Cet. ennemi jadis eut dans Goinore Pins d'un autel^ et les aurait encore Si par le feu son pays consumé En lac un jour h'eùt été transformé.

Ce conte n'est de la, métamorphose.

Car gens de bien m'ont expliqué la chose Très doctement; et partant ne veux pas Mécroire enVien la vérité du cas.

Ainsi que Loth ; chassé de son asyle , *•

Ce pauvre dieu eourut de ville en ville :

Il vint en.Grecè , il y donna leçon Plus d'une fois à Socrate, à Platon Chez des héros il fit sa résidence x Tantôt à Rome, et tantôt à Florence, - . •

Cherchant toujours, si bien vous l'observez , Peuples polis et par art cultivés.' '

Maintenant donc le voici dans Lutece,

Séjour fameux ries effrénés désirs, i

Et qui vaut bien l'Italie et la Grece ,

Quoi qu'on eu dise, au moins pour les plaisirs. Là , pour tenter notre faible nature ,

Ce dieu parait sous humaine figure ,

Et n'a point pris bourdon de pèlerin ,

Comme autrefois l'a pratique .lupin • * •

Qui , voyageant au pays où nous sommes , Quittait les cieux pour éprouver les hommes.

Il n'a point l'air de ce pesant abbé , Brutalement dans le vice absorbé.

L'ANTI-GITO N.

Qui , tourmentant en tout sens son espece, Mord son prochain, et corrompt la jeunesse; Lai dont l'oeil louche et le mnfle effronté Font frissonner la tendre volupté ,

Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges Pour un démon qui viole des anges.

Ce dieu sait trop qu'en un pédant crasseux Le plaisir même est un objet hideux.

D'un beau marquis il a pris le visage ,

Le doux maintien , l'air fin, l'adroit langage ; Trente mignons le suivent eu riant ;

Philis le lorgne , et soupire en fuyant.

Ce faux Amour se pavane à toute heure Sur le théâtre aux muses destiné ,

Où par Racine en triomphe amené L'Amour galant choisissait sa demeure. x Que dis-je? hélas ! l'Amour n'habite plus Dans ce réduit; désespéré, confus Des fiers succès du dieu qu'on lui préféré, L'Amour honnête est allé chez sa mere ,

D'où rarement il descend ici-bas,.

Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas Qu'il vient encor. Chloé , pour vous entendre Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre < Sur le théâtre; il vole parmi nous Quand sous le nom de Phedre ou de Monime Vous partagez entre Racine et vous ' De notre encens le tribut légitime.

Si vous voulez que cet enfant jaloux %.

De ces beaux lieux désormais ne s'envole, Convertissons ceux qui devant l'idole De son rival ont fléchi les genoux :

II vous créa la prêtresse du temple :

A l'hérétiqué'il faut prêcher d'exemple ; Prêchez donc vite , et venez dès ce j our Sacrifier au véritable Amour.

LE COCUAGE

Jadis J npin , de sa femme jaloux ,

Par cas plaisant fait pere de famille,

De son cerveau fit sortir une fille.

Et dit : Du moins celle-ci vient de nous.

Le Jion Vulcain . que la cour éthérée Fit pour ses maux époux de Cythérée , Voulait avoir aussi quelque poupon Dont il fût sûr, et dont seul il fût pere.

? Car de penser que le beau Cupklon .

Que les Amours , ornements de Cytliere ,

Qui qnoiqu'enfants enseignent l'art de plaire , Fussent les fils d'un simple forgeron ,

Pas ne croyait avoir fait telle affaire.

De son vacarme il remplit la maison ;

Soins et soucis son esprit tenailleront :

Soupçons jaloux son cerveaij martelèrent;

A sa moitié vingt fois il reprocha Son trop d'appas., dangereux avantage.

Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha Par le cerveau ; de quoi ? de cocuage.

‘ C'est là ce dieu révéré dans Paris ,

Dieu mal-faisant, le fléau des maris.

Dès qu'il fut né , sur lexlief de son pere Il essaya sa naissante colpre ;

Sa main novice imprima sur son front Les premiers traits d'un éternel affront : T

A peine encore eut-il plume nouvelle Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle ; Vous l'eussiez vu l'obsédant en tous lieux.

LE COCUAGE

Et de son bien s'emparant à ses yeux ,

Se promener de ménage en ménage;

Tantôt porter la flamme et le ravage ,

Et des brandôns allumés dans ses mains Aux yeux de tous éclairer ses larcins.

Tantôt, rampant dans l'ombre et le silence, Le front couvert d'un voile d'innocence , Chez un époux'le matois introduit Faisait son coup sans scandale et sans bruit. La jalousie au teint pâle et livide ,

Et la malice à l'œil faux et perfide ,

Guident ses pas où l'Amour le conduit ; Nonchalamment la volupté le suit :

Ponr mettre à bout les maris et les belles De traits divers ses carquois sont remplis ; Flecbes y sont pour le cœur des cruelles ; •Cornes y sont pour le front des maris.

Or ce dieu-là , i mal-faisant pu propice , ' Mérite bien qu'on chante son office , '*

Et par besoin ou par précaution On doit avoir à lui dévotion ,

Et lui donner encens et luminaire ; " *

Soit qu'on épouscou qu'on n'épouse pas , Soit que l'on fasse ou qu'on craigne lecas , De sa faveur on a toujours affaire.

O vous , Iris , que j'aimerai toujours , Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse , Et qu'un contrat, trafiquant la tendresse , N'avait encore asservi vos beaux j ours ,

Je n'invoquais que le dieu des Amours : • Mais à présent, perçe de la tristesse, L'hymen, hélas ! vous a mis sous sa loi ;

A cocuage il faut que je m'adresse ;

C'est le seul dieu dans qui j'ai de la foi, '

LA MtJLE DU PAPE.

Fr F. res très chers, on lit dans saint Mathieu Qu'un jour le diable emporta le bon Dien Sur la montagne , et puis lui dit : Beau sire . Vois-tu ces mers , vois-tn ce vaste empire , L'état romain de l'un à l'autre boat?

L'autre reprit , Je ne vois rien du tout ,

Votre montagne en vain serait pins hante.

Le diable dit : Mon ami , c'est ta faute j Mais avec moi veux-tu faire un marché?

Oui-dà, dit Dien , pourvu que sans péché Honnêtement nons arrangions la chose.

Or voici donc ce que je te propose , :

Reprit Satan : Tout le monde:est à moi ;

Depuis Adam j'en ai la jouissance: *• •

Je me démets, et tout sera pour toi . • „ ■ *

Si tu me veux faire la révérence.

Notre Seigneur, ayant un peu rêvé ,

Dit au démon que, quoiqu'en apparence Avantageux le marché fût trouvé,

H ne pouvait le faire en conscience;

Car il avait appris dans son enfance Qu'étant si riche on fait mal sou salut.

Un temps après notre ami Belzébnt Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge Où Rome avait fourmilliere d 'élus :

Le pape était un pauvre personnage.

Pasteur de gens , évêque , et rien de plus.

L'esprit malin s'en va droit au saint -pere,

Dans son taudis l'aborde, et lui dit: Frere,

„ Je te ferai , si tu veux, grand seigneur.

LA MULE DU PAPE

A ce seul mot l'ultramontain pontife Tombe à ses pieds , et lui baise la griffe.

De farfadet, d'un air de sénateur,

Lui met an chef une triple couronne :

Prenez, dit-il, cè que Satan vous donne ; Servez-le bien, vous aurez sa faveur, «.

' O papegots ! voilà la belle source De tous vos biens , comme savez. Et pour ce Que le saint-pel e avait en ce tracas Baisé l'ergot de messer Satanas ,

Ce fut depuis chose à Rome ordinaire ' Quel' on baisât la mule du saint-pere.

Ainsi l'ont dit les malins huguenots ,

Qui du papisme ont blasonné l'histoire :

Mais ces gens-là sentent bien les fagots;

Et, grâce au ciel*, je suis loin de les croire.

♦ Que s'il advietat que ces petits vers-ci Tombent ès maShs de quelque galant homme , C'est bien raisoh qu'il ait quelque souci De les cacher s'il fait voyage à Rome.

O R maintenant que le beau dieu du jour Des Africains va brûlant la contrée.

Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour, Et que l'hiver aionge la soirée,

Après souper, pour vous désennuyer,

Mes chers amis , écoutez une histoire Touchant un pauvre et noble chevalier Dont l'aventure est digne de mémoire.

Son nom était messire Jean Robert,

. Lequel vivait sous le roi Dagtfbert.

Il voyagea devers Rome la sainte ,

Qui surpassait la Rome des Césars ; «»<

11 rapportait de son auguste enceinte,

Nou des lauriers cueillis aux champs de Mars ,

* Mais des agnus avec des indulgences ,

Et des pardons , et de belles dispenses ; .

Mon chevalier en était tout chargé,

D'argent fort peu ; car dans ces temps de crise Tout paladin fut très mal partagé;

L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'église.

Sire Robert possédait pour tout bien Sa vieille armure , un cheval, et son chien;

Mais il avait reçu pour apanage

Les dons brillants de la fleur du bel âge,

Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,

Dons fortunés qu'on prise en. tout pays.

Comme il était assez près de Lutece , »

Au coin d'un bois qui lïordq jÇharenton ,'

Il apperçut la fringante Marthon, .

Dont un ruban nouait la blonde tresse ;

Sa taille est leste , et son petit jupon Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.

Robert avance ; il lui trouve une mine Qui tenterait les saints du paradis;

Un beau bouquet de roses et de lis Est au milieu de deux pommes d'albâtre Qu'on ne voit point sans en être idolâtre ;

Et de son teint la fleur et l'incarnat De son bouquet auraient terni l'éclat.

Pour dire tout, cette jeune merveille A son giron portait une corbeille,

Et s'en allait av«e tous ses attraits

Vendre au marché du beurre et des œufs frais.

Sire Robert, ému de convoitise,

Descend d'un saut , l'accole avec franchise :

J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise,

C'est tout mon bien; prenez encor mon cœur , Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur , Lui dit Marthon. Robert presse la belle,

La fait tomber, et tombe aussitôt qu'elle.

Et la renverse, etcasse tous ses œufs.

Comme il cassait, son cheval ombrageux , Epouvanté de la fiere bataille,

Au loin s'écarte , et fuit dans la broussaille.

De Saint-Denis un moine survenant Monte dessus , et trotte à son couvent.

Enfin Marthon, rajustant sa coiffure,

Dit à Robert :.Où sont mes vingt écus?

Le chevalier, tout pantois et confus.

Cherchant en vain sa bourse et sa monture, Veut s'excuser: nulle excnse ne sert;

Marthon ne peut digérer son injure ,

Et va porter sa plainte à Dagobert :

Un chevalier, dit-elle, m'a pillée, • .

Et violée, et sur-tout point payée.

Le sage prince à Marthon répondit :

C'est de viol. que je vois qu'il s'agit;

Allez plaider devant ma femme Berthe;

En tel procès la reine est très experte :

Bénignement elle vous recevra ,

Et sans délai justice se fera.

Marthon s'incline, et va droit à la reine.

Berthe était douce , affable , accorte , humaine ; Mais elle avait de la sévérité Sur le grand point de la pudicité.

Elle assembla son cqnseil de dévotes :

Le chevalier , sa napperons , sans bottes , ■ «

La tète nue et le regard baissé , ;

Lear avoua ce qui s'était'passé ;

Que vers Charonne il fut tenté du diable , '

Qu'il succomba , qu'il se sentait coupable ,

Qu'il en avait un très pieux remord ;

Pais il reçut sa sentence de mort.

Robert était si beau, si plein de charmes.

Si bien tourné , si frais , et si vermeil ,

Qu’en le jugeant la reine et son conseil Lorgnaient Robert, et répandaient des larmes : Marthon de loin dans un coin soupira ;

Dans tous les cœurs la pitié 'trouva place.

% Berthe au conseil alors remémora

Qu’au chevalier on pouvait faire grâce,

Et qu’il vivrait pour peu qu’il eut d’esprit: ’. Car vous savez que notre loi prescrit De pardonner à qui pourra nous dire ■

Ce que la femme en tons les temps desire ;

Bien entendu qu’il explique le cas Très nettement , et ne nous fâche pas.

La chose étant au conseil exposée Fut à Robert aussitôt proposée.

La bonne Berthe, afin de le sauver.

Lui concéda huit jours pour y rêver.

Il fit serment aux genoux de la reine De comparaître au bout de la huitaine , Remercia du décret lénitif ,

Prit congé d’elle, et partit tout pensif.

Comment nommer, disait-il en lui-même ‘ Très nettement ce que toute femme aime,

Sans la fâcher ? la reine et son sénat • Ont aggravé mon trop piteux état ;

J’aimerais mieux, puisqu’il faut que je meure. Que sans délai l’on m’eut pendu sur l’heure.

Dans son chemin dès que Robert trouvait Ou femme ou hile , il.priaiu-Ja. passante De lui conter cè que plus die aimait:

Toutes faisaient réponse différente, i Toutes mentaient , nulle n ? allait au fait.

Sire Robert au diable se donnait.

Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire ' i

CE QUI PLAIT AUX DAMES. i 7

Avait doré les» bords de l'héinisphere,

Qpand sur un pré, sons des ombrages frais,

Il vit de loin vingt beautés ravissantes Dansant en rond; leurs robes voltigeantes Etaient à peine un voile à leurs attraits ;

Le doux zéphyr, en se jouant auprès ,

Laissait flotter leurs tresses ondoyantes ;

Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas, Basant la terr»et ne la touchant pas.

Bobert approche, et du moins il espere^

Les consulter snr la maudite affaire.

En un moment tout disparaît, tout fuit. ^

Le jour baissait , à peine il était nuit;

Il ne vit plus qu'une vieille édentée,

Au teint de suie , à la taille écourtée ,

Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;

Son nez pointu touche à son court menton , ' D'un rouge brun sa paupière est bordée, Quelques crins blancs couvrent son noir chignon; Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,

Tombe à moitié sur sa cuisse ridée :

Elle fit peur au brave chevalier.

Elle l'accoste , et d'un ton familier Lui dit: Mon fils, je vois à votre mine Que vous avez un chagrin qui vous mine ; Apprenez-moi yos tribulations ;

"Nous souffrons tous^ mais parler nçus soulage ; Il est encor des consolations : ,

J'ai beaucoup vu ; le sens vient avec l'âge :

Aux malheureux quelquefois mes avis Ont fait du bien quand on les a suivis.

Le chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne ,

Je vais cherchant des conseils, mais en vain:

Mon heure arrive, et je dois en personne.

Sans plus attendre, être pendu demain,

Si je ne dis à la reine , à ses femmes ,

CONTES EN YERS , etc. " a

Sans les fàclier, ce qui plaît tant aux daines.

\ La vieille alors lui dit : Ne craignez rien :

Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie.

Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien: > Devers la conr cheminez avec joie ; ,

Allons ensemble, et je vous apprendrai Ce grand secret de vous tant désiré ;

Mais jurez-moi qu'en me devant la vie Vous serez juste, et que de vous j'aurai Ce qui me plait et qui fait mon envie :

L'ingratitude est un crime odienx ;

Faites serment, jurez par mes beaux yeux Que vous ferez tout ce que je desire.

Le bon Robert le jura , non sans rire.

Ne riez point, rien n'est plus sérieux,

Reprit la vieille : et les voilà tous deux Qui côte à côte arrivent en présence De reine Berthe et de la cour de France.

Incontinent le conseil assemblé ,

La reine assise, et Robert appelé,

Je sais , dit-il , votre secret , mesdames :

Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps , Ce qui sur-tout l'emporte dans vos âmes,

N'est pas toujours d'avoir beauedup d'amants ; Mais fille ,ou femme , ou veuve , ou laide ,ou belle, Ou pauvre , ou riche , ou galante , ou cruelle ,

La nuit , le j our , veut être , à mon avis ,

Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis ;

Il faut toujours que la femme commande ,

C'est là son goût : si j'ai tort , qu'on me pende.

Comme il parlait, tout le conseil conclut Qu'il parlait juste et qu'il touchait au but. Robert absous baisait la main de Berthe ,

Quand de haillons et de fange couverte ,

Au pied du trône on vit notre sans-dent Criant justice , et la presse fendant.

On lui fait place ; et voici sa harangue :

- CE QUI t*LAIT AÜX DAMES.

Q reine fierthe , 6 beauté dont la langue Ne prononça jamais que vérité ,

Vous dont l'esprit connaît toute équité , Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance; Ce paladin ne doit qu'à ma science Votre secret ; il ne vit que par moi ;

Il ^ juré mes beaux yeux et sa foi Que j'obtiendrais de lui ce que j'espere :

Vous êtes j uste , et j'attends mon salaire.

II est très vrai, dit Robert , et jamais On ne me vit oublier les bienfaits ;

Mais vin£t écus, mon cbeval, mon bagage , Et mou armure , étaient tout mon partage ; Un moine noir a par dévotion Saisi le tout, quand j 'assaillis Marthon :

Je n'ai plus rien, et, malgré ma justice,

Je ne saurais payer ma bienfaitrice.

La reine dit : Tout vous sera rendu ;

On punira votre voleur tondu ;

Votre fortune, en trois parts divisée,

Fera trois lots justement compensés:

Les vingts écus à Marthon la lésée Sont dus de droit , et pour ses œufs cassés ; La bonne vieille aura votre monture; '

Et vous , Robert , vous aurez votre armure.

La vieille dit: Rien n'e>t plus généreux; Mais ce n'est pas son cbeval que je veux :

Rien de Robert ne me plaît que lui-même; C'est sa valeur et ses grâces que j'aime :

Je veux régner sur sou coeur amoureux ;

De ce trésor ma tendresse est jalouse;

Entre mes bras Robert doit vivre heureu* ; Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.

A ce discours que l'on n'attendait pas Robert glacé laisse tomber ses bras.

Puis fixement contemplant la figure Et les haillons de notre créature.

Dans son horreur il recula trois pas,

Signa son front, et d'un ton lamentable Il s'écriait: Ai-je donc mérité Ce ridicule et celte indignité?

J'aimerais mieux que votre majesté Me liançât à la mere*du diable ;

La vieille est folle , elle a perdu l'esprit.

Lors tendrement notre sans-dent reprit:

Vous le voyez, o reinè, il me méprise,

Il est ingrat; les hommes le sont tous ;

Mais je vaincrai ses injustes dégoûts :

De sa beauté j'ai l'aine trop éprise ,

Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.

Le cœur fait tout: j'avoue avec franchise Que je commence à perdre mes appas ;

Mais j'en serai plus tendre et plus lidele:

On en vaut mieux, on orne son esprit,

On sait penser; et Salomon a dit Que femme sage est plus que femme belle. .

Je suis bien pauvre, est-ce un si grand malheur? La pauvreté n'est point un déshonneur; N'est-on content que sur un lit d'ivoire?

Et vous, madame , en ce palais de gloire,

Quand vous couchez côle à côte du roi , Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi- De Philémon vous connaissez l'histoire ;

Amant aimé , dans le coin d'un taudis Jusqu'à cent ans il caressa Raucis.

Les noirs chagiins, enfants de la vieillesse, N'habitent point sous nos rustiques toits ;

Le vice fuit où n'est point la mollesse ;

Nous servons Dieu , nous égalons les rois ;

Nous soutenons l'honneur de vos provinces; Nous vous faisons de vigoureux soldats ;

- Et, croyez-moi, pour peupler vos états,

Les pauvreâ gens valent mieux que vos princes-

CE QUI PLAIT AUX DAMES. s x

Que si le ciel à mes chastes désirs N'accorde pas le bonheur d.'être mere ,

L'Hymen encore offre d'antres plaisirs :

Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire : On me verra, jusqu'à mon dernier jour,

Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépite , en parlant de la sorte ,

Charma le coeur des dames du palais.

On adjugea Robert à ses attraits :

De son serment la sainteté l'emporte ; Sur son dégoût ; la dame encor voulut Etre à cheval entre ses bras menée A sa chaumière , où ce noble

hymenée Doit s’achever dans la même journée ;

Et tout fnt fait comme à la vieille il plut.

Le Chevalier sur son cheval remonte,

Prend tristement «a femme entre ses bras,

Saisi d’horreur et rougissant de honte , '

Tenté cent fois de la jeter à bas ,

De la noyer ; mais il ne le fit pas ,

Tant des devoirs de la chevalerie 1 La ldi sacrée était alors chérie.

Sa tendre épouse , en trottant- aveç lui , ' Voulant charmer un momeikt son ennui ,

Lui rappelait les exploits de sa race,

Lui racontait comment le grand Clovis Assassina trois rois de ses amis ; •

Comment du ciel il mérita la grâce :

Elle avait- vu le beau pigeon béni Du haut des cieux apportant à Remi * L’ampoule sainte et le céleste chrême

Dont ce grand Toi fut oint dans son baptême.

Elle mêlait à ses narrations •

Des sentiments et des réflexions ,

Des traits d’esprit et de morale pure Qui , sans couper le fil de î’aventur* .

Faisaient penser l’auditeur attentif,

Et l'instruisaient, mais sans l’air instructif. Le bon Robert à toutes ces merveilles ,

Le cœur ému , prêtait ses deux oreilles ,

Tout délecté quand sa femme parlait.

Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière Que possédait l'affreuse aventurière :

Elle se trousse , et de sa sale main De son époux arrange le festiu ;

Frugal repas fait pour ce premier âge Plus célébré qu'imité par le sage :

Deux ais ponrris sur trois pieds inégaux Formaient la table où les époux souperent, A peine assis sur deux minces tréteaux. .

Du triste époux les regards se baissèrent;

La décrépite égaya/le repas

Par des propos plaisants et délicats.

Par des bons mots qui piquent et qu'on aime Si naturels que l'on croirait soi-même Les avoir dits. Robert fut si content Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.

Elle voulut, quand le souper finit.

Que son époux vînt avec elle au lit.

Le désespoir, la fureur le possédé; *

A cette crise, il souhaite la mort:

Mais il se couche, il se fait cet effort;

Il l'a promis , le mal est sans remede.

Ce n'était point deux sales demi-draps Percés de trous et rongés par les rats,

Mal étendus sur de vieilles javelles,

Mal recousus encor par des ficelles ,

Qui révoltaient le guerrier malheureux ;

Du saint hymen les devoirs rigoureux S'offraient à lui sous un aspect horrible :

Le ciel , dit-il, voudrait-il l'impossible?

A Rome o» dit que la grâce d'en-haut Donne à la fois le vouloir et le faire ;

La graee et moi nous sommes en défaut :

Par son esprit ma femme a de quoi plaire;

Son cœur est bon; mais dans le grand conflit Pent-on jouir du cœur ou de l'esprit?

Ainsi pariant le bon Robert se jette ,

Froid comme glace , au bord de sa couchette ; Et, pour cacher son cruel déplaisir,

Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.

La vieille alors lui dit d'une voix tendre En le pinçant: Ah.' Robert, dormez-vous?

Charmant ingrat, cher et cruel époux ,

Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre;

De ma pudeur les timides accents Sont subj a gués par la voix de mes sens ; Régnez sur .eux ainsi qnc sur mon aine :

, Je meurs , je meurs ! Ciel ! à quoi réduis -tu Mon naturel qui combat ma vertu ?

J e me dissous , je brûle , je me pâme !

Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;

Je n’en puis plus, faut-il mourir sans toi !

Va , je le mets dessus ta conscience. • * y ■ Robert avait uu fonds de complaisance ,

Et de candeur , et de religion ; • • .

De son éponse il eut compassion :

Hélas ! dit-il , j 'aurais: voulu , madame ,

Par mon ardeur égaler votre flamme;

Mais que pourrai-je ? Allez, vous pourrez tout. Reprit la vieille ; il n’est rien à votre âge Dont un grand cœur enfin ne vienue à bout Avec des soins , de l’art, et du courage :

Songez combien les dames de la cour • Célébreront ce prodige d’amour.

Je vous parais peut-être dégoûtante.

CONTES EN TERS

Un peu ridée , et même un peu puante :

Cela n’est rien pour des héros bien nés ; Fermez les yeux et bouchez-vous le riez.

Le chevalier, amoureux de la gloire, Voulut enfin tenter cette victoire:

Il obéit, et se piquant d’honneur,

S’écoutant plus que sa rare valeur.

Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse, Fermant les yeux, se mit à son devoir.

C’en «st assez, lui dit sa tendre épouse, * .T’ai vu de vous ce que j’ai voulu voir:

Sur votre cœur j’ai connu mon pouvoir.

De ce pouvoir ma gloire était jalouse :

T’avais raison ; convenez-en , mon fils ,

Femme toujours est maîtresse au logis.

Ce qua jamais , Robert, je vous demande, C’est qu’à mes soins vous vous laissiez guider Obéissez ; mon amour vous commande D’ouvrir les yeux et de me regarder.

Robert regarde; il voit à la lumière De cent flambeaux, sur vingt lustres placés , Dans un palais, qui fut cette chaumière,

Sous des rideaux de perles rehaussés ,

Une beauté , *dont le pinceau d’Apelle Ou de Vanlo , ni le ciseau fidele Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias, N’auraient jamais imité les appas :

C’était Vénus , mais Vénus amoureuse,

Telle qu’elle est, quand les cheveux épars , Les yeux noyés dans sa langueur heureuse , Entre ses bras elle attend le -dieu Mars.

Tout est à vous , ce palais et moi-même :

J ouissez-en , dit-elle à son vainquent ;

Vous n’avez point dédaigné la laideur,

Vous méritez que la beaaté vous aime.

Or , maintenant j ’entends mes anditenrs Me demander quelle était cette belle De qui Robert eut les tendres faveurs :

Mes chers amis , c’était la fée UrgelJe ,

Qui dans son temps protégea nos guerriers,

Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux temps que celui de ees fables, Des bons démons, des esprits familiers,

Des farfade.V; aux mortels secourablcs!

On écoutait tous ces faits admirables Dans son château, près d'un large foyer :

Le pere et l'oncle, et la mere et la fille,

Et les voisins , et toute la famille ,

Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier - Qui leur faisait des contes de sorcier.

On a banni lea démons et les fées :

Sous, la raison les grâces étouffées Livrent nos cœurs à l'insipidité ;

Le raisonner tristement s'accrédite :

• On court , hélas ! après la vérité ;

Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

L'EDUCATION D'UN- PRINCE

X u i s q ü e le dieu du jour , en ses douze voyages , . Habite tristement sa maison du Verseau,

Que les monts sont encore assiégés des orages ,

Et que nos prés riants sont engloutis sous l'eau,

.Te veux au coin du feu vous foire un nouveau conte: Nos loisirs sout plus doux par nos amusements, ile suis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de houte De goûter avec vous le plaisir des enfants.

Dans Rénévent jadis régnait un jeune prince Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir, ,

a6 CONTES EN VERS.

Elevé comme on sot , et sans en rien savoir , Méprisé des voisins, haï dans sa province.

Deux frippons gouvernaient cet état assez mince : Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur ,

Aidés dans ce projet par son vieux confesseur ; Tous trois se relayaient. On lui faisait accroire Qu'il avait des talents , des vertus , de la gloire ; Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur, Etait du monde entier l'amour et la terreur ;

Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France ;

Que son trésor dncal regorgeait de finance ;

Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron. Alamon (c'est le nom de ce prince imbécille) Avalait cet encens , et , lourdement tranquille , Entouré de bouffons et d'insipides jeux.

Quand il avait diné croyait son peuple heureux.

Il restait à la cour un brave militaire,

Emon, vieux serviteur du feu prince son pere,

Qui , n'étant point payé, lui parlait librement,

Et prédisait malheur à son gouvernement.

Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,

De ce pauvre honnête homme aisément se défirent : Emon fut exilé ; le maître n'en sut rien.

Le Vieillard , confiné dans une métairie ,

Cultivait sagement ses amis et son bien ,

Et pleurait à la fois son maître et sa patrie.

Alamon loin de lui laissait couler sa vie Dans l'insipidité de ses molles langueurs;

Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs Frappaient pour un moment son «me appesantie: Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend* S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant.

Le poids de la misere accablait la province,.

Elle était dans les pleurs ; Alamon dans l'ennni Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui ;

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE. a 7

Il voulut qu'il aimât pour eu faire un bon prince.

Il vit la jeune Amide , il la vit , l'entendit ; fl commença de vivre , et son coeur se sentit :

Il était beau , bien fait , et dans l'âge de plaire.* »

Son confesseur madré découvrit le mystère ; • ,

Il eu fît un scrupule â son sot pénitent.

D'autant plus timoré qu'il était ignorant ;

Et les deux scélérats ,qui tremblaient que leur maître Ne se connût un jour , et vînt à les connaître. Envoyèrent Amide avec le pauvre Ernon.

Elle fit son paquet , et le trempa de larmes :

On n'osait résister. Le timide Alamon ,

Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes ;

Car son esprit flottant , d'un vain remords touché , Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.

Comme elle allait partir , on entend : Bas les armes :

A la fuite , à la mort, combattons, tout périt ,

Alla , San Germano , Mahomet, Jésus-Christ On voit un peuple entier fuyant de place en place Un guerrier en turban , plein de force et d'audace , Suivi de musulmans, le cimeterre en main,

Sur des morts entassés se frayant un chemin ,

Portant dans le palais le fer avec les flammes,

Egorgeait les maris , mettait à part les femmes.

Cet homme avait marché de Came à Bénévent ,

Sans que le ministère en eût le moindre vent ;

La mort le devançait , et dans Rome la sainte Saint Pierre avec Saint Panl était transi de crainte. C'était, mes chers amis, le superbe Abdala Pour corriger l'Eglise envoyé par Alla.

Dèsqu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes; Princes , moines , valets , ministres , capitaines ,

Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,

-Sont portés dans un char aux pins voisins marchés : Tels étaient monseigneur et ses référendaires. Enchaînés par les pieds avec le confesseur

CONTES EN VE-RS

Qui toujours se signant, et disant ses rosaires «

Leur prêchait la constance , et se mourait de peur.

Quand tout fut garrotté les vainqueurs partagèrent Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent ; f; Les hommes , les chevaux, et les châsses des saints. D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.

Les tailleurs ont toujours déguisé la nature : •

Ils sont trop charlatans ; l'homme n'est point connu. L'habit change les mœurs ainsi que la figure :

Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.

Du chef des musulmans le duc fut le partage.

Il était, comme on sait, dans la fleur de son are :

Il paraissait robuste; on le fit muletier.

U profita beaucoup dans ce nouveau métier;

Ses muscles , énervés par l'infâme mollesse,

Prirent dans le travail une heureuse vigueur :

Le malheur l'instruisit; il domta la*paresse;

Son avilissement fit naître sa valeur.

La valeur sans pouvoir est assez inutile.

C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement Abdala s'établit dans son appartement,

Boit le vin des vainCns malgré son évangile;

Les dames de la cour, les filles de la ville. Conduites chaque nuit par sou eunuque noir ,

A son petit coucher arrivent la file,

Attendent ses regards, et briguent son monchoir; Les plaisirs partageaient les moments de sa vie.

Monseigueur cependant , au fond de l'écurie , Avec ses compagnons, ci-devant ses sujets,

Une étrille à la main prenait soin des mulets.

Pour comble de malheur il vit la belle Amide,

Que le noir circoncis, ministre de l'amour,

Au superbe Abdala conduisait à son tour :

Prêrà s'évanouir il s'écria : Perfide . 1 Ce malheur me manquait; voici inon dernier jour. L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE. * o Dans un autre langage Amide répondit D'un coup-d'œii douloureux, d'un regard noble et . tendre

Qui pénétrait à l'ame ; et ce regard lui dit :

Consolez- vous , vivez , songez à me défendre ; Vengez-moi, vengez-vous; votre nouvel emploi Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi. Alamon l'entendit, et reprit l'espérance.

Amide comparut devant son excellence :

Le corsaire jura que jusques à ce jour U avait en effet connu la jouissance ,

Mais qu'en voyant Amide il çonnaissait l'amour. Pour lui plaire encor plus elle fit résistance;

Et ces refus adroits annonçant les plaisirs ,

Eu les faisant attendre, irritaient ses désirs.

Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes.

Je suis, lui dit Amide, «u rang de Vos conquêtes ;

V ous êtes invincible en amour , aux combats ,

Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras ; Mais souffrez que trois jours mon bonheur se différé ; Et, pour me consoler de ces tristès délais,

A mon timide amour accordez deux bienfaits.

Qu’ ordonnez-vous? parlez, répondit le corsaire,

Il n’est rien que mon cœur refuse à vos attraits.

Des faveurs que j’attends , dit-elle , la première Est de faire donner deux cents coups d’étriviere ,

A trois Bénéventins que j’ai mandés exprès :

La seconde , seigneur, est d’avoir deux mulets ,

Pour m’aller quelquefois promener en litière Avec nn muletier qui soit selon mon choix.

Abdala répliqua : Vos désirs sont mes lois.

Ainsi dit , ainsi fait. Le très indigne prêtre ,

Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître, Eurent cbacnn leur dose , au grand contentement De tous les prisonniers et de tout Bénévent ;

Et le jèune Alamon goûta le bien suprême CONTES EN VERS , etc. 3

D’être le muletier de la beauté qu’il aime.

Ce n’est pas tout, dit-elle; il faut vaincre et régner. La couronne ou la mort à présent tous appelle :

Vous avez du courage; Emon vous est fidele ;

Je veux aussi vùus l'être, et ne rien épargner Pour vous rendre honnête liomme , et servir ma patrie. Au fond de son e,xil allez trouver Emon ;

Puisque vous avez tort, demandez -lui pardon ;

Il donnera pour vous les restes de sa vie.

Tout sera préparé: revenez dans trois jours; Hâtez-vous. Vous savez que je suis destinée Aux plaisirs d’Abdala la troisième journée :

Les moments sont bien chers à la guerre, en amours. Alamon répondit: Je vous aime, et j'y cours.

Il part. Le brave Emon, qu'avait instruit Amide, Aimait son prince ingrat , devenu malheureux ;

Il avait rassemblé des amis généreux ,

Et de soldats choisis une troupe intrépide.

' Il embrassa son prince; ils pleurèrent tous deux:

Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.

Amide pajle aux siens , et réveille en leur cœur.

Tout esclaves qu'ils sont, des sentiments d'honneur. Alamon réunit l'audace et la prudence ;

Il devint un héros sitôt qu'il combattit.

Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,

Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.

Alamon triomphant au palais se rendit Au moment que le Turc, ignorant sa disgrâce,

Avec la belle Amide allait se mettre au lit.

Il rentra dans ses droits , et se mit à sa place.

Le confesseur arrive avec mes deux frippon;

Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,

Disant avoir tout fait , et n'ayant rien pu faire :

Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.

Les lâches sont cruels : le moine conseilla De faire au pied des murs empaler Abdala.

- L’ÉDUCATION D’UN PRINCE. 3i Misérable c’est vous qui méritez de l’être,

Dit le prince éclairé , prenant un ton de maître ; Dans un lâche repos vous m’aviez corrompu :

Je dois tout à ce Turc , et tout à ma maîtresse.

Vous m’aviez fait dévot ; vous trompiez ma jeunesse: Le malheur et l’amour me rendent ma vertu.

Allez, brave Abdala , je dois vous rendre grâce D’avoir développé mon esprit et mon coeur:

De mes sujets , de moi , vous fîtes le bonheur.

De leçons désormais il faut que je me passe ;

Je vous suis obligé, mais n’y revenez pas :

Soyez libre , partez ; et si vos destinées

Vous donnent trois frippons pour régir vos états,

Envoyez-moi chercher : j’irai , n’en d/ju tez pas ,

Vous rendre les leçons que vous m’qvez données.

L’ÉDUCATION D’UNE FILLE

Mk s amis, l’hiver dure, et ma plus douce étude Est de vous raconter les faits des temps passés. Parlons ce soir un peu de madame Gertrude.

Je n’ai jamais connu de plus aimable prude.

Par trente-six printemps sur sa tête amassés Ses modestes appas n’étaient point effacés ;

Son maintien était sage , et n’avait rien de rude ;

Ses yeux étaient charmants , mais ils étaient baissés ; Sur sa gorge d'albâtre une gaze étendue Avec nn art discret en permettait la vue ; L'industrieux pinceau d'un carmin délicat,

D'un visage arrondi relevant l' incarnat,

Digitiz

Embellissait ses traits sans outrer la nature :

Moins elle avait d "apprêt plus elle avait d'éclat ;

La simple propreté composait sa parure.

Toujours sur sa toilette est la sainte Ecriture; Auprès d'un pot de rouge on voit nn Massillon,

Et le Petit-Carême est sur-tout sa lecture.

M a'.s ce qui nous charmait dans sa dévotion ,

C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente Gertrude était dévote , et non pas médisante.

ELe avait uue iilie : nn dix avec un sept Composait l'age heureux de ce divin objet Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle.

Plus fraîche que sa mere, elle était aussi belle:

A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.

Gertrude à l'élevter prit des soins assidus.

Elle avait dérobé cette rose naissante Au souflle empoisonné d'un monde dangereux:

Les conversations , les spectacles, les jeux , Ennemis séduisants de toute ame innocente,

Vrais piégés du démon , par les saints abhorrés, Etaient dans la maison des plaisirs ignorés.

Gertrude en son logis avait un oratoire.

Un boudoir de dévote, où pour se recueillir Elle allait saintement occuper son loisir.

Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.

Des meubles recherchés, commodes, précieux.

Ornaient cette retraite au public inconnue :

Uu escalier secret , loin des profanes yeux.

Conduisait au jardin, du jardin dans la rne.

Vous savez qu'eu été les ardeurs du soleil Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables :

La lune fait aimer ses rayons favorables:

Les filles en ce temps goûtent peu le sommeil. Isabelle, inquiété, en secret agitée,

Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE

Respirait dans la nuit sous un ombrage frais ,

En ignorai t l'usage , et s'étendait auprès ;

Sans savoir l'admirer regardait la nature ;

Pais se levait, allait, marchait à l'aventure,

Sins dessein « sans objet qui pût l'intéresser;'

Ne pensant point encore, et cherchant à penser.

Elle entendit du bruit au boudoir de sa mçre: curiosité l'aiguillonne à l'instant.

»~.e ne soupçonnait nulle ombre de mystère ; Cependant elle hésite, elle approche en tremblanjt, Posant sur l'escalier une jambe eu avant.

Etendant une main, portant l'antre en arriéré,

Le con tendu , l'œil fixe, et le cœur palpitant ,

D'nne oreille attentive avec peine écoutant.

D'abord elle entendit un tendre et doux murmure, Des mots entrecoupés , des soupirs languissants.

Ma niere a dn chagrin, dit-elle entre ses dents,

Et je dois partager les peines qu'elle endure. .

Elle approche; elle entend ces mots pleins de doncenr: André ,mon cher André , vous faites mon bonheur! Isabelle à ces mots pleinement se rassure.

Ma tendresse , dit-elle , a pris trop de souci ;

Ma merc est fort contente , et je dois l'être aussi.

Isabelle à la fin dans son Ut se retire,

Ne peut feriper les yeux ,.sc tourmente, et soupire : André fait des henreux! et de qneUe façon?

Que ce talent est beau !. Mais comment s'y prend-on? Elle revit le jour avec inquiétude. c ... .

Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude. Isabelle était simple, et sa naïveté '

Laissa parle* enfin sa curiosité.

Quel est donc cet André, loi dit-elle , madame. Qui fait, à ce qu'on dit , le bonheur d'une femme ? Gertrude fut confuse; elle s'apperçut bien

Qu'elle était découverte. et n'en témoigna rien:

Elle sc composa ; puis répondit : Ma fille,

CONTES EN TER S

Il faut avoir un saint pour toute une famille;

Et depuis quelque temps j'ai choisi saint André *.

Je lui suis très dévote ; il m'en sait fort bon gré:

Je l'invoque en secret; j'implore ses lumières ;

Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières :

C'est un des plus grands saints qui soient eu paradis.

A quelque temps de là certain monsieur Denis , Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.

Tout conspirait pour lui ; Denis fut aimé d'elle,

Et plus d'un rendez-vous continua leur amour. Gertrude en sentinelle entendit à son tour Les belles oraisons , les antiennes charmantes / Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.

Gertrude les surprit, et Se mit en colere.

La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mere ;

J'ai choisi saint Denis, comme vous saint André.

Gertrude, dès ce jour plus sage et plus heureuse, Conservant son amant, et renonçant aux saints, Quitta le vain projet de tromper les humains. ,

On ne les trompe point. La malice enviepse Porte sur votre masque un coup-d'ceil pénétrant;

On vous devine mieux que vous ne savez feindre fl Et le stérile honneur de toujours vous contraindre Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

La charmante Isabelle, au monde présentée,

Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée, Gertrude en sa maison rappela pour toujours Les doux amusements, compagnons dés amours; " Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie.

Il n'est jamais de mal en bonne compagnie. '

Que les Athéniens étaient un peuple aimable ! Que leur esprit m'enchante , et que leurs fictions Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !

La plus belle , à mon gré , de leurs inventions Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre Les héros du vieux temps , leurs moeurs , leurs passions.

Vous voyez aujourd'hui toutçs les nations Consacrer cet exemple et chercher à le suivre.

Le théâtre instruit, mieux que ne fait un gros livre. Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur Condamne parmi nous les jeux de Melpomenè!

Quand le eiel eut formé cette engeance inhumaine, La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs dn théâtre d'Athene Etait de couronner dans des jeux solcmncls Les meilleurs citoyens , les plus grands des mortels; Eu présence du peuple on leur rendait justice. Ainsij'ai \u Villars, ainsi j'ai vu Maurice,

Qu'un maudit courtisah quelquefois censüra,

Du champ de la victoire allant à l'opéra , 01 Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.

Ainsi quand Richelieu revenait de Mabon ,

(Qu'il avait pris pourtant eu dépit de l'enviè :) Par-tout sur son passage il eut la comédie ;

On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschyle , avant que Melponiene Sur son cothurne altier vînt parcourir la scene,

On décernait les prix accordés aux amants.

Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse

Diqitized by (j©i

Faitles plus beaux exploits, montre plus de tendresse ^ Mieux prouvé par les faits ses nobles sentiments-.

Se voyait couronné devant toute la Grece.

Chaque belle plaidait la cause de son cœur,

De son amant aimé racontait les mérites,

Après un beau serment dans les formes prescrites De ne pas dire un mot qui sentit l'orateur,

De n'exagérer rien, chose assez difficile

Aux femmes, aux amants , et même aux avocats.

On nous a conservé l'un de ces beaux débats ,

Doux enfants du loisir de la Grece tranquille.

C'était, il m'en souvient , sous l'archonte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent La jeune Eglé , Téone , et la triste Apamis.

Les beaux esprits de Grece au spectacle accoururent; Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent, Econtaut gravement en demi-cercle assis :

Dans un nuage d'or Vénus avec son fils ,

Prêtait à leur dispute une oreille attentive.

La j eune Eglé commente , Eglé simple et naïve ,

De qui la Voix touchante et la douce candeur Charmaient l'oreille et l'oeil , et pénétraient an cœur.

É G LÉ

Hermotime mon pere a consacré sa vie Aux muses , aux talents , à «ces dons du génie Qui des humains jadis ont adouci les mœurs ;

Tout entier aux beaux arts, il a fui les honneurs,

Et sans ambition' caché dans sa famille*

II n'a voulu donner pour époux à,#a fille Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux, Cultivant tous les arts , et qui saurait le mieux - En vers nobles et doux élégamment décrire,

Animer sur la toile, et chanter sur la lyre Ce peu de vains attraits que m'ont donné les deux. Ligdamon m'adorait; son esprit sans culture

Devait, je l'avoùrai, beaucoup à la nature ; Ingénieux , discret, poli sans compliment ,

Pariant avec justesse et jamais savamment ;

Sans talents , il est vrai , mais sachant s'y connaître ; L'Amour forma son cœnr, les Grâces son esprit:

Il ne savait qu'aimer, mais qu'il -tait grand maître Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit .'

Quand mon pere eut formé le dessein tyranniqué De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux.

Et de me réserver pour quelque peintre heureux Qui ferait de bons vers et saurait la musique,

Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !

Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique ; Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.

Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.

Ligdamon s'écarta , confus, désespéré.

Cherchant loin de mes yeux un asyle ignoré.

Six mois furent le terme où ma main fut promise:

Ce délai fut fixé pour tous les prétendants.

Ils u'avaient tous , hélas .' dans leurs tristes talents,

A peindre que l'ennui, la douleur, et les larmes.

Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes. Ligdamon tant aimé me fuyait ponr toujours; J'attendais mon arrêt ; ét j'étais au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent;

Sur leurs perfections mille débats s'émurent :

Je ne pus décider , je ne les voyais pas.

Mon pere se hâta d'accorder son suffrage Aux talents trop vantés du fier et dur Harpage ;

Ou lui promit ma foi; j'allais être en ses bras.

Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas, Apportant un tableau d'une main inconnue :

Sur la toile aussitôt chacun porta la vue; *

C'était moi ; je semblais respirer et parler ;

Mou cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;

Di.

Et mon air , et mes yeux , tout annonce qne j'aime ; L'art ne se montrait pas , c'est la nature meme ,

La nature embellie ; et, par de doux accords ,

L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps:

Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure ,

Comme on voit au matin le soleil de ses traits Percer la profondeur de nos vastes fprêts,

Et dorer les moissons, les fruits, et la verdure. Harpage en fut surpris: il voulut censurer ;

Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.

Quel mortel ou quel dieu , s'écriait Hermotime,

Du talent d'imiter fait un art si sublime!

A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi?

Ligdamon , se montrant, lui dit : Elle est à moi ! L'amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage ; C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image , C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main:

Quel art n'est pas soumis à son pouvoir diviu ?

Il les anime tous. Alors d'une voix tendre fmr son luth accordé Ligdamon fit entendre Un mélange inoui de sons harmonieux:

On croyait être admis dans le concert des dieux ;

Il peignit comme Apelle , il chanta comme Orphée.

Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux;

Il prend un javelot de ses mains forcenées ,

Il court , il va frapper : je vis l'affreux moment Où le traître à sa rage immolait mon amant ,

Où la mort d'nn seul coup tranchait deux destinées. Ligdamon l'appër-coit, il n'en est point surpris,

Et de la même main sous qui son luth résonne ,

Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits ,

Il combat son rival, l'abat, et lui pardonne.

Jngez si de l'amour il mérite le prix.

Et permette* du moins que mon cœur le lui donne.

Ainsi parlait Eglé. L'amour applaudissait.

Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait ; Elle en aimait eucor son amant davantage.

Téone se leva : son air et son langage Ne connurent jamais les soins étudiés :

Les Grecs en la voyant se sentaient égayés.

Téone souriant conta son aventure

En vers moins alongés et d'une autre mesure ,

Qui courent avec grâce , et vont à quatre pieds , Comme en fit Hamil-ton , comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Âgâthon :

Il est plqs charmant que Nirée ;

A peine d'un naissant cotpç Sa ronde joue était parée ; *

Sa voix est tendre , il a le ton Coimneles yeux deCvthérée;

Vous savez de quel vermillon Sa blancheur vive est colorée :

La chevelure d'Apollon N'est pas si longue et si dorée.

Je le pris pour mon compagnon Aussitôt que je fus nubile :

Ce u'est pas sa beauté fragile Dont mon cœnr fut Je plus éprb S'il a les grâces de Paris,

Mon amant a le bras d'Achille.

Un soir , dans un petit bateau ,

Tout auprès d'une isle Cyclade ,

Ma tante et moi goûtions sur l'eau Le plaisir de la promenade ,

Quand de Lydie un gros vaisscan Vient nous aborder à la rade.

Le vieux capitaine écumeur Venmt souvent dans cette plage Chercher des filles de mon âge "Pour les plaisirs du gouverneur.

En moi je ne sais quoi le frappe , Il me trouve un air assez beau :

Il laisse ma tante , il me happe ,

Il m'enleve comme un moineau , Et va me vendre à son satrape.

Ma bonne tante , en glapissant, Et la poitrine déchirée ,

S'en retourne au port du Pirée Raconter au premier passant Que sa Téone est égarée ,

Que de Lydie un.armateur,

Un vien3| pirate , un revendeur De la fiéminine denrée S'en est allé livrer ma fleur Au commandant de la contrée.

Pensez-vous alors qu'Agathon S'amusât à verser des larmes ,

A me peindre avec nn crayon ,

A chanter sa perte et mes charmes Sur un petit psaltérion?

Pour me ravoir il prit les armes ; Mais n'ayant pas de quoi payer Seulement le moindre estafier,

Et se fiant sur sa figure ,

D'une fille il prit la coiffure ,

Le tour de gorge et le panier.

Il cacha sous son tablier Un long poignard et son armure , Et courut tenter l'aventure Dans la barque d'un nautonnier.

Il arrive au bord du Méandre

Avec son petit attirail.

A ses attraits , à son air tendre On ne manqua pas de le prendre Pour une onaille du bercail Où l'on m'avait déjà fait vendre;

Et dès qu'à terre il put descendre On l'enferma dans mon serrail.

Je ne crois pas que de sa vie Une fille ait jamais goûté Le quart de la félicité Qui combla mon ame ravie ,

Quand dans un serrail de Lydie Je vis mon Grec à mon côté.

Et que jé pns en liberté Récompenser la nouveauté D'une entreprise si bar die :

Pour époux il fut accepté ;

Les dietix seuls daignèrent paraître > A cet bymen précipité ,

Car il n'était point là de prêtre ;

Et, comme vous pouvez penser,

Des valets on peut se passer, /

Quand on est sons les yeux du maître.

Le soir le satrape amoureux Dans mon lit sans cérémonie Vint m'expliquer ses tendres voeux.

Il ernt pour appaiscr ses feux N'avoir qu'une fille jolie ;

Il fut surpris d'en trouver deux :

Tant mieux , dit-il , car votre amie Comme vous est fort à mon gré ,

J'aime beaucoup la compagnie ;

Toutes deux je contenterai,

N'ayez a ncune jalousie.

Après sa petite leçon ,

Qu'il accompagnait de caresses.

Il voulait agir tout de bon ;

COUTES EN VERS

Il exécutait ses promesses ,

Et je tremblais pour A gathou.

Mais mon Grec d'une main guerriere Le saisissant par la crinière ,

Et tirant sou esjtramaçon , .

Lui lit voir qu'il était garçon ,

Et parla de cette maniéré: '

Sortons fous trois de la maison :

Et qu'on me fasse ouvrir la porte ; Faites bien signe à votre escorte De ne suivre en nulle façon :

Marchons tous les trois au rivage , Embarquons-nous sur un esquif; •l'aurai sur vous l'oeil attentif:

Point de geste i point de langage;

Au premier signe un peu douteux , Au clignement d'une paupière . >'

A l'instant je vous coupe en deux', Et vous jette dans la riviere.

Le satrape était uu seigneur.

Assez sujet à la frayeur ; î

Il eut beaucoup d'obéissance; Lorsqu'on a peur on est fort donx.

Sur la nacelle en diligence Nous l'embarquâmes avec nous. »

Sitôt que nous fûmes en Gi'CCe,

Son vainqueur le mit à rançon ;

Elle fut en sonnante espece *

Elle était forte ; il m'en fit don ,

Ce fut ma dot et mon douaire.

Avouez qu'il a su plus faire •• ' Que le bel esprit Ligdamofn ,

Et q'ue fort à me plaindre

S'il n'avt.^ aoijj^é qu'à me peindre Et qu'à me faire «ne chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive , Du naturel aisé, de la galle naïve Dont la jeune Téone anima son récit.

La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.

On applaudit , ou rit : les Grecs aimaient à rire. Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire ?

Apamis s'avança les larmes dans les yeux ; ■

Ses pleurs étaient un charme , et la rendaient plus belle. Les Grecs prirent alors un air plus sérieux ,

Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle. Apamis raconta ses malheureux amours En métrés qui n'étaient ni trop longs ni trop courts ; Dix syllabes par vers mollement arrangées Se suivaient avec art , et semblaient négligées ;

Le rhythme en est facile, il est mélodieux :

L'hexametre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

A. P A MIS

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour M'a fait pourtant naître dans Amathoute,

Lieux fortunés où la Grece racouie Que le berceau de la mere d'amour Par les plaisirs fut apporté sur l'onde :

Elle y naquit pour le bonheur du monde ,

A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.

Son culte aimable et sa loi douce et pure A ses sujets n'ayaient fait que du bien.

Tant que sa loi fut celle de na! ure :

Le rigorisme a souillé ses autels ;

Les Dieux sont bons, les prêtres sont cruels.

Les novateurs ont voulu qu'une belle Qui par malheur deviendrait infidèle Allât finir ses jours au fond de l'eau ,

Où la déesse avait en son berceau..

Si quelque amaut ne se noyait pour elle.

Pouvait-on faire une loi si crnelle?

Hélas ! faut-il le frein du châtiment

Aux cœurs bien nés, pour aimer constamment ?

Et si jamais à la faiblesse en proie ,

Quelque beauté vient à changer d'amant,

C'est un grand mal ; mais faut-il qu'on la noie ?

Tendre Vénus , vous qui fites ma joie Et mon malheur , vous qu'avec tant de soin ' J'avais servie avec le beau Batile ,

D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,

Vous le savez, je vous prends à témoin Comme j'aimais , et si j'avais besoin Que mon amour fût nourri par la crainte;

Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte Faisait un cœur de nos coeurs amoureux.

Batile et moi nous respirions ces feux Dont autrefois a brûlé la déesse;

L'astre des cieux, en commençant son cours,

En l'achevant, contemplait nos amours ;

La nuit savait quelle était ma tendresse.

Arénorax , homme indigne d'aimer ,

Au regard sombre , au front triste , au cœur traître. D'amour pour moi parut s'envenimer,

Non s’attendrir ; il le lit bien connaître.

Né pour haïr , il ne fut que jaloux ;

Il distilla les poisons de l’envie;

Il fit parler la noire calomnie.

O délateurs ! monstres de ma patrie,

Nés de l’enfer, hélas ! rentrez-y tous.

L’art contre moi mit tant de vraisemblance Que mon amant put même s’y tromper,

Et l’imposture accabla l’innocence.

Dispensez-moi de vous développer Le noir tissu de sa trame secrete;

Mon tendre cœur ue peut s’en occuper,

Il est trop plein de l’amant qu'il regrette.

Digiti;

A la déesse en vain j’eus mon recours ,

Tout me trahit ; je me vis coudanmée A terminer mes maux et mes beaux jours Dans cette mer où Véuus était née.

,On me menait au lien de mon trépas; tJn peuple entier mouillait de pleurs mes. pas , Et me plaignait d’une plainte inutile ,

Quand je reçus un biilet de Batile,

Fatal écrit qui -changeait tout mon sort !

Trop cher écrit plus cruel que la mort î- Je crtls tomber dans la nuit éternelle Quand je l’ouvris, quand j’appercus ces mots : « Je meurs pour vous, fussiez-vous infidèle. » C’en était fait, mon amant dans les flots S’était jeté pour me sauver la vie.

On l’admirait eu poussant des sanglots.

Je t’implorais, ô mort, ma seule envie ,

Mon s«*hl devoir ! on eut la cruauté De m’arrêter lorsque j'allais le suivre,

On m’observa*: j’eus lé malheur de vivre.

De l’imposteur la sombre iniquité

Fut mise au jour , et trop tard découverte;

Du laliou il a subi la loi :

Son châtiment répare-t-il ma- perte P Le beau Ratiîe est mort, et c’est pour moi !

Je viens à vous, o juges favorables;

Que mes soupirs , que mes funèbres soins 'Touchent vos cœurs; que j’obtienne du moins Un appareil à des maux incurables.

A mon amant dans la nnit du trépas Donnez le prix que ce trépas mérite ;

Qu’il se console aux rites du Cocyte Quand sa moitié ne se cousole pas ;

Que celte maiu qui tremble et qui succombe, Par >;os bontés encor se ranimant ,

Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe:

« Athene et moi couronnons mon amant, ?

Disant ces mots , ses sanglots l’arrêterent ; Elle se tnt, mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.

Pour Eglé d’abord ils penchèrent ;

Avec Téone ils avalent ri ;

Avec Apainis ils pleurèrent.

J'ignore, et j'en suis bien jnanï.

Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

. Au coin du feu , mes chers amis , C'est pour vous seuls que je transcris Çes contes tirés d'un vieux sage.

Je m'en tiens à votre suffrage; * •

C'est à vous de donner le prix ,

Vous êtes mon aréopage.

THELEME ET MACARE.

S T HELE»! est vive , elle est brillante, Mais elle est bien impatiente ;

Son œil est touj ours ébloui ,

Et son coenr toujours la tourmente.

. Elle aimait un gros réjoui g

D'une humeur toute différente ; ^

Sur son visage épanoui Est la sérénité touchante ;

11 écarte à la fois l'ennui ,

Et la vivacité bruyante ;

Rien n'est plus doux que son sommeil, Rien n'est plus doux que son réveil;

Le longf du jour il vous enchante.

Macare est le nom qu'il portait.

Sa maîtresse inconsidérée

THELEtyE ET MAC ARE.

Par trop 4 e soins le tourmentait j Elle voulait être adorée.

En reproches elle éclata :

Macare en riant la quitta ,

Et la laissa désespérée.

Elle courut étourdiment Chercher de contrée en contrée Son infidèle et cher amant ,

N'en pouvant vivre séparée.

Elle va d'abord à la cour :

Auriez-vûus vu mon cher amour?

N'avez-VQUs point chez vous Macare Tops les railleurs de ce séjour Sourirent à ce nom bizarre :

Comment ce Macare est il fait ?

Où l'avez-vous perdu, ma bonne?

Faites-nous un peu son portrait.

Ce Macare qui m'abandonne , Dit-elle , est un homme parfait.

Qui n'a jamais haï personne ,

Qui de personne n'est haï,

Qui de bon sens toujours raisonne, Et qui n'eut jamais de souci ;

A tout le monde il a su plaire.

Ou lui dit : Ce n'est pas ici Que vous trouverez votre affaire j Et les gens de ce caractère Ne vont pas dans, ce pays-ci.

Théleme marcha vers la ville.

D'abord elle trouve un couvent %

Et pense dans ce lieu tranquille Rencontrer son tranquille amant.

Le sous-prieur lui dit ; Madame, Nous avons long-temps attendu Ce bel objet de votre flamme ,

Et nous ne l'avons jamais vu.

Mais nous avons en récompense

Des vigiles , du temps perdu,

Et la discorde, et l'abstinence.

Lors un petit moine tondu Dit à la dame vagabonde :

Cessez de courir à la ronde Après votre amant échappé ;

Car , si l'on ne m'a pas trompé ,

Ce bon homme est dans l'autre monde.

A ce discours impertinent Théleme se mit en colere :

Apprenez , dit-elle , mou frere ,

Que celui qui /ait mon tourment Est né pour moi , quoi qu'on en dise:

Il habite certainement

Le monde où le destin m'a mise , ^

Et je suis son. seul élément ;

Si l'on vous fait dire autrement On vous fait dire une sottise.

La belle courut de ce pas Chercher au milieu du fracas Celui qu'elle croyait volage.

Il sera peut-être à Paris ,

Dit-elle , avec les beaux esprits Qui l'ont peint si doux et si sage.

L'un d'eux lui dit : Sur mon avis "V ous pourriez vous tromper peut-être ;

Macare n'est qu'en nos écrits $

Nous J’avons peint sans le connaître.

Elle aborda près du palais ,

Ferma les yeux , et passa vite :

Mon amant ne sera jamais . •

Dans cet abominable gîte :

- An moins la cour a des attraits .

Macare aurait pu s’y méprendre';

Mais les noirs suivants de Thémis Sont les éternels ennemis De l’objet qui me rend ii) 'tendre.

\ THELEME ET MACAKE.

Théleme au temple de Rameau ,

Chez Melpomene , chez Thalie ,

An premier spectacle nonveaa Croit trouver l’amant qui l’oublie.

Elle est priée à ees repas Ou président les délicats Nommés la bonne, compagnie.

Des gens d’un agréable accueil T semblent au premier cotip-d’œil 9 De Macare être la oppie ;

Mais plus ils étaient occupés Du soin flatteur de le paraître ,

Et plus à ses yeux détrompés Ils étaient éloignés de l’être.

Enfin Théleme au désespoir.

Lasse de chercher sans rien voir,

Dans sa retraite alla se rendre,

Le premier objet qu’elle y vit Fut Macare auprès de 6on lit ,

Qui l’attendait pour la surprendre.

Vivez avec moi désormais ,

Dit-il, dans une donce paix Sans trop chercher , sans trop prétendre; Et, si vous voulez posséder Ma tendresse avec ma personne ,

Gardez de jamais demander Au-delà de ce que je donne.

Les gens de grec enfarinés Connaîtront Macare et Théleme ,

Et vous diront sous cet emblème A quoi nous sommes destinés.

Macare (i) , c'est toi qü'on desire ;

Ou t'aime , on te perd ; et je crpi

(l) On fait aux lecteurs la justice de croire qu'ils savent que Macare est le bonheur, et Théleme le désir ou la volonté.

Que je t'ai rencontré chez moi ; Mais je me garde de le dire.

Quand on se vante de t'avoir , On en est privé par l'envie ;

. Pour te garder il faut savoir Te cacher, et cacher sa vie.

LE BÉNÉFICIER

.A. son aise dans son village Vivait un jeune musulman.

Bien fait de corps , beau de visage ,

Et son nom était Azolan ;

Il avait transcrit l'Alcoran,

Et par cœur il allait l'apprendre.

Il fut dés l'âge le plus tendre Dévot à l'ange Gabriel.

Ce ministre emplumé du ciel Un jour chez lui daigna descendre.

J'ai connu, dit-il, mon enfant,

Ta dévotion non commune,

Gabriel est reconnaissant ,

Et je viens faire ta fottune ;

Tu deviendras dans peu de temps Iman de la Mecque et Médine ;

C'est, après la place divine Du grand commandeur des croyants,

Le p|us opulent bénéfice .

Que Mahomet puisse donner.

Les honneurs vont t'environner

AZOLAN, oc LE BÉNÉFICIER.

Quand tu seras en exercice ; '

Mais il faut me faire serment De ne toucher femme ni fille ,

De n'en voir jamais qu'à la grille ,

Et de vivre très chastement.

Le beau jeune homme étourdiment, Pour avoir des biens de l'église , Conclut cet accord imprudent,

Sans penser faire une sottise.

Monsièur l'iman fut enchanté -De L'éclat de sa dignité,

Et même encor de la finance ,

Dont il se vit d'abord payé Par un receveur d'importance Qui la partageait par moitié.

Tant d'honneur et tant d'opulence N'étaient rien sans un peu d'amour.

Tous les matins au point du jour Le jeune Azolan tout en flamme,

Et par son serment empêché ,

Se dit dans le fond de son ame Qu'il a fait un mauvais marché.

Il l'encontre la belle Amine

Aux yeux charmants, au teint fleuri;

II l'adore, il en est chéri.

Adieu la Mecque, adieu Médine, Adieu l'éclat d'un vain honneur,

Et tout ce pompeux esclavage ;

La seule Amine, aura mon cœur; Soyons heureux dans mou village.

L'archange aussitôt descendit Pour lui reprocher sa faiblesse.

Le tendre amant lui répondit :

Voyez seulement ma maîtresse :

Vous vous êtes moqué de moi ;

Notre marché fait mon supplice;

Je ne veux qu' Amine et sa foi 4 Reprenez votre bénéfice :

Du bon prophète Mahomet J'adore à jamais la prudence ;

Aux élus l'amour il permet ;

Il fait bien plus , il leur promet Des Amines pour récompense.

Allez , mon très cher Gabriel , J'aurai toujours pour vous du zele 5 Vous pouvez retourner au ciel ;

Je n'y veux pas aller sans elle*

L'ORIGINE DES METIERS

Quand Prorііéthée eut formé son image D'un marbre blanc façonné par ses mains $

Il épousa 4 comme ou sait , son ouvrage ; Pandore fut la mere des hnn-rains. v

Dès qu'elle put se voir et se connaître Elle essaya son sourite enchanteur,

Son doux parler , son maintien séducteur 4 Parut aimer et captiva son maître;

Et Prométhée à lni plaire occupé 4 Premier époux , fut le premier trompé*

Mars visita cette beauté noüvelle ;

L'éclat du dieu , son air mâle et guerrier,*

Son casque d'or , son large* bouclier ,

Tout le servit, et Mars triompha d'elle.

Le dieu des mers , en son humide cour Ayant appris cette bonne fortune.

Chercha la belle , et lui parla d'amour :

Qui cede à Mars peut se rendre à Neptune.

Le blond Phébus de son brillant séjour

L'ORIGINE DES METIERS

"Vit leurs plaisirs , eut la meme espérance ; lîlle ne put faire de résistance Au dieu des vers, des beaux arts , et du jour. Mercure était le dieu de l'éloquence :

Il sut parler ; il eut aussi son tour. *

Vulcain sortant de sa forge embrasée Déplut d'abord, et fut très maltraité;

Mais il obtint , par importunité , •

Cette conquête aux autres dieux aisée.

Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,

Puis s'ennuya sans en savoir la cause.

Quand une femme aima dans son printemps , Elle ne peut jamais faire autre chose ;

Mais pour les dieuxt, ils n'aiment pas long-temps. Elle avait eu pour eux des complaisances ,

Ils la quittaient; elle vit dans les champs Un gros satyre , et lui fit les avances.

Nous sommes nés de tous ces passe-temps ; C'est des humains l'origine première :

Voilà pourquoi nos esprits , nos talents ,

Nos passions, nos emplois, tout différé.

L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour son pere, L'autre un satyre ; et bien peu d'entre nous Sont descendus du dieu de la lumière.

De nos parents nous tenons tous nos goûts :

Mais le métier de la belle Pandore ,

Quoique peu rare , est encor le plus doux ,

Et c'est celui que tout Paris honore.

cottes eit vers, etc. ■ S

LA BEGUEULE*

CONTE MORAL

J) ans ses écrits un sage italien Dit que le mieux est 1'ennemi du bien ;

Non qu'on ne puisse augmenter en prudence , En bonté d'ame, en talents, en science; Cherchons le mieux sur ces chapitres-là :

Par-tout ailleurs évitons la chimere.

Dans sou état , heureux qui peut se plaire , Vivre à sa place, et. garder ce qu'il a La beile Arsene en est la preuve claire.

Elle était jeune ; elle avai^à Paris Un tendre époux empressé de complaire A sou caprice, et souFfrant son mépris.

L'oncle, la sœur, la tante, le beau-pere,

Ne brillaient pas parmi les beaux esprits ;

Mais ils étaient d'un fort bon caractère.

Dans le logis, des amis fréquentaient ; Beaucoup d'aisance, une assez bonne cltore ; Les passe-temps que nos gens connaissaient , Jeu, bal, spectacle, et soupers agréables, Rendaient ses jours à peu près tolérables ;

Car vous savez que le bonheur parfait Est inconnu ; pour l'homme il n'est pas fait. Madame Arsene était fort peu contente De ces plaisirs. Son superbe dégoût Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout :

On l'appelait la belle impertinente.

Or admirez la faiblesse des gens ;

Plus elle était distraite, indifférente,

Plus ils tâchaient, par des soins complaisants.

LA

K E G CEl'L E.

D'apprivoiser son humeur méprisante ;

Et plus aussi notre belle abusait De tons les pas que vers elle ou faisait.

Pour ses amants encor plus intraitable ;

Aise de plaire , et ne pouvant aimer.

Son cœur glacé se laissait consumer Dans le chagrin rie n'avoir rien d'aimable :

D elle à la lin chacun se retira.

De courtisans elle avait une liste ,

Tout prit parti; seule elle demeura Avec l'orgueil , compagnon dur et triste :

Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,

Il renfle l'ame , et ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine La fée Aline. On sait qnc ces esprits Sont mitoyens entre l'espece humaine Et la divine ; et monsieur Gabalis Mit par écrit leur histoire certaine.

La fée allait quelquefois au logis De la filleule , et lni disait : « Arsene ,

« Es-tn contente à la fleur de tes ans ?

« As-tu des goûts et des amusements?

« Tu dois mener une assez douce vie. »

L'autre en deux mots répondait : Je m'ennuie. « C'est un grand mal , dit la fée , et je croi « Qu'un beau secret c'est de vivre chez soi. » Arsene enfin conjura son Aline De la tirer de son maudit pays.

« Je veux aller à la sphere divine :

« Faites-moi voir votre beau paradis ; a Je ne saurais supporter ma famille « Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille, a Le beau , le rare ; et je ne puis jamais « Me trouver bien que dans votre palais ;

« C'est un goût vif dont je me sens coiffée. » Très volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout aussitôt dans un char lumineux Vers l'Orient la belle est transportée :

Le char volait ; et notre dégoûtée ,

Pour être eu l'air, se croyait dans les cieux* Elle descend au séjour magnifique De la marraine. Un immense portique ,

D'or ciselé dans un goût tout nouveau ,

Lui parut riche et passablement beau ;

Mais ce n'est rien quand on voit le château.

Pour les jardins , c'est un miracle unique ; Marli, Versaille, et leurs petits jels-d'eau N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique. La dédaigneuse à cette œuvre angélique Sentit un peu de satisfaction,

Aline dit : « Voilà votre maison ;

« Je vous y laisse un pouvoir despotique , o Commaudez-y. Toute ma nation a Obéira sans aucune réplique, a J'ai quatre mots à dire en Amérique ,

« Il faut que j'aille y faire quelques tours:

« Je reviendrai vers vous en peu de jours.

a J'espere au moins, dans nia douce retraite, a Vous retrouver l'aine un peu satisfaite. »

Aline part. La belle en liberté Reste et s'arrange au palais enchanté , Commande en reine, ou plutôt en déesse.

De cent beautés une foule s'empresse A prévenir ses moindres volontés :

A-t-elle faim ? cent plats sont apportés ;

De vrai nectar la cave était fournie,

Et tous les mets sont de pure ambrosie ;

Les vases sont du plus fin diamant.

Le repas fait, on la raene à l'instant Dans les jardins, sur les bords des fontaines. Sur les gazons, respirer les haleines Et les parfums des fleurs et des zéphyrs.

LA BEGUEULE. 5 7

Vingt chars brillants de rubis , de saphirs ,

Pour la porter se présentent d'eux-niêines ; Comme autrefois les trépieds de Vulcain Allaient an ciel , par un ressort divin ,

Offrir leur siégé aux majestés suprêmes.

De mille oiseaux les doux gazouillements ,

L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,

Ont accordé leurs murmures charmants :

Les perroquets répétaient ses paroles ,

Et les échos les disaient après eux.

Telle Psyché , par le pins beau des dienx A ses parents avec art enlevée ,

Au seul Amour dignement reservée ,

Dans un palais des mortels ignoré ,

Aux éléments commandait à son gré.

Madame Arsene est encor mieux servie;

Plus d'agréments environnaient sa vie ;

Plus de beautés décoraient son séjour ;

Elle avait tout ; mais il manquait l'amour.

Pour égayer notre mélancolique On lui donna le soir une musique Dont les accords et les accenls nouveaux Feraient pâmer soixante cardinaux.

Ces sons vainqueurs alljfieut au fond des âmes ; Mais elle vit, non sans émotion ,

Que pour chanter on n'avait que des femmes :

Dans ce palais point de barbe au menton A quoi . dit-elle, a pensé ma marraine ?

v Point' d'homme ici ! Suis-je dans an couvent ?

Je trouve bon que l'on me serve en reine ;

Mais sans sujets la grandeur est du vent.

J 'aime à régner , sur des hommes s'entend ;

Ils sont tons nés pour ramper dans ma chaîne: C'est leur destin, c'est leur premier devoir;

Je les méprise, et je veux en avoir.

Ainsi pariait la recluse intraitable ;

Et cependant les nymphes sur le soir Avec respect ayant servi sa table ,

On l'endormit au son des instruments.

Le lendemain mêmes enchantements , v Mêmes festins , pareille sérénade ;

Et le plaisir fut un peu moins piquant.

Le lendemain lui parut un peu fade;

Le lendemain fnt triste et fatigant ;

Le lendemain lui fut insupportable.

Je me souviens du temps trop peu durable* Où je chantais dans mon heureux printemps Des lendemains plus doux et plus plaisants.

La belle enfin chaque jour fêtoyce Fut tellement de sa gloire ennuyée ,

Que, détestant cet excès dè bonheur,

Le paradis lui faisait mal au cœur.

Se trouvant seule, elle avise une breche A certain mur ; et, semblable à la fléché Qu'on voit partir de la corde d'un arc. Madame saute et vous franchit le parc.

Au même instant palais, jardins , fontaines * Or, diamants, émeraudes; rubis ,

Tout disparait à scs yeux ébaubis ;

Elle ne voit que les stériles plaines D'un grand désert , et des rochers affreux : ' La dame alors, s'arrachant les cheveux , Demande à Dieu pardon de ses sottises.

La nuit venait, et déjà ses mains grises Sur la nature étendaieDt ses rideaux ;

Les cris perçants des funèbres oiseaux ,

Les hurlements des ours et des panthères Font retentir les antres solitaires.

Quelle autre fée , hélas ! prendra le soin De seconrir ma folle aventurière ?

Dans sa détresse elle appcrçnî de loin,

A la faveur d'un reste de lumière , *

Au coin d'un bois , un vilain charbonnier ,

Qui s'én allq.it par un petit sentier,

Tout en sifflant , retrouver sa chaumière :

« Qui qne tu sois, lui dit la beauté fiere,

« Vois en pitié le malheur qui me suit ;

■ Car je ne sais où coucher cette nuit. »

Quand on a peur tout orgueil s'humanise.

Le noir pataut, la voyant si bien mise ,

Lui répondit : « Quel étrange démon « Vous fait aller dans cet état de crise ,

« Pendant la nuif, à pied, sans compagnon?

« Je suis encor très loin de ma maison.

* Çà , donnez-moi votre bras, ma mignonne;

« On recevra sa petite personne

« Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.

« Toute Française , à ce que j'imagine,

« Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.

«Je n'ai qu'un lit ; c'est assez pour nons deux.»

Disant ces mots, le rustre vigoureux ,

D'un gros baiser sur sa bouche ébahie.

Ferme l'accès à toute repartie ;

Et par avance il veut être payé Du nouveau gite à la belle octroyé.

Hélas, hélas 1 dit la dame affligée,

Il faudra donc qu'ici je sois mangée D'un charbonnier ou de la dent des loups !

Le désespoir, la honte, le courroux.

L'ont suffoquée ; elle est évanouie.

Notre galant la rendait à la vie : ‘

La fée arrive , et peut-être un peu tarcT,

Présente à tout, elle était à l'écart :

« Vous voyez bien , dit-elle à sa filleule ,

• Que vous étiez une franche bégueule.

« Ma chere enfant , rien n'est plus périlleux « Que dé quitter le bien pour être mieux. *

La leçon faite , on reconduit ma belle

Diçntized t

Dans son logis. Tout y changea pour elle Eu peu de temps, sitôt qu'elle changea.

Pour son profit elle se corrigea.

Sans avoir iu les beaux moyens de plaire Du sieur. Moncrif, et sans livre, elle plut.

Que fallait-ril à son cœur ?. . . . qu'il voulut.

Elle fut douce ^ attentive , polie.

Vive et prudente ; et prit meme en secret Pour charbonnier un jeune amant discret, .

Et fut alors une femme accomplie.

LES FINANCES

Ci 7 7 5 .)

(^)uanj> Terrai nous mangeait ,un honnête bourgeois Lassé des contre-temps d'nue vie inquiété.

Transplanta sa famille au pays champenois :

Il avait prés de Remis une obscure retraite ;

Son plus clair revenu consistait en bon vin.

Un jour qy'il arrangeait sa cave et son ménage,

Il fut dans sa maison visité d'un voisin , .

'd parut à ses yeux le seigneur du village :

LES FINANCES. «t

Cet homme était suivi de brillants estafiers.

Sergents de la iinance habillés en guerriers.

Le bourgeois fit à tous une humble révérence.

Du meilleur de son crû prodigua l'abondance ;

Puis il s'enqnit toutdias quel était le seigneur Qui faisait aux bourgeois un* tel excès d'honneur.

Je suis , dit l'inconnu , dans les fermes nouvelles, Le royal directeur des aides et gabelles . . . .

Ah ! pardon , monseigneur ! Quoi , vous aidez le roi ? .... -

Oui , l'ami Je révéré un si sublime emploi :

Le mot d 'aide s'entend : gabelles m'embarrasse. D'où vient ce mot?.... D'un Juif appelé Gabelus .... ' Ah, d'uuJuif je le crois. Selon les nobles us De ce peuple divin, dont je chéris la race.

Je viens prendre chez vous-les droits qui me sont dus. J'ai fait quelques progrès par mon expérience Dans l'art de travailler un royaume en finance. Je fais loyalement deux parts de votre bien :

La première est an roi , qui n'en retire rien ;

La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.

Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus; Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus ,

Et pour ceux qu'avec vonsnous comptons encor boire. Tant pour le sel marin duquel nous présumons Que vous deviez garnir vos savoureux jambons. Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre. Je ne suis point méchant , et j'ai famé assez tendre. Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment Deux mille écus tournois par accommodement.

Mon ba.daud écoutait d'une mine attentive Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive.

Lui fait son compliment, le serre entre ses bras: Que vous êtes heureux votre bonne fortune.

En pénétrant mon cœur, à nous doux est commune. Du domaine royal je suis 1 e y contrôleur:

J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur D'être seul héritier de votre vieille tante.

Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente : Sachez que la défunte en avait trois fois plus. Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.

Quand je vous enrichis , souffrez que je demande , Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende.

Aussitôt ces messieurs , discrètement unis,

Eont des biens au soleil un petit inventaire ;

Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.'

La femme du bourgeois crie et se désespere ;

Le maître est interdit ; la fille est tout en pleurs ;

Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs , Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce !

Son aîné , grand garçon, revenant de la chasse , Veut secourir son pere ,et défend la maison :

On les prend , cçi les lie , on les mène en prison ;

On les juge ; on en fait de nobles argonautes ,

Qui , du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.

La pauvre mere expire en embrassant son fils : L'enfant abandonné gémit dans l'indigence :

La fille sans secours est servante à Paris.

C'est ainsi qu'on travaille un royaume enfmance.

SESOSTRIS.

"V ous le savez , chaque homme a son génie Pour l'éclairer et pour guider ses pas Dans les sentiers de cette courte vie.

À nos regards il ne se montre pas,

SESOSTRIS.

IVIais en secret il nons tient compagnie.

On sait aussi qn ils étaient autrefois Plus familiers que dans l'âge où nous sommes ; Ils conversaient , vivaient avec les hommes En bons amis, sur-ton t avec les rois.

Près de Memphis, sur la rive féconde Qu’cn tous les temps , sous des palmiers fleuris Le dieu du Nil embellit de son onde tin y>ir au frais le jeune Sésostris Se promenait loin de ses favoris ,

Avec son ange ; et lui disait : Mon maître Me voilà roi ; j ’ai dans le fond du cœur Un vrai désir de mériter de l’être :

Comment m’y prendre ? Alors son directeur Dit : Avançons vers ce grand labyrinthe Dont Osiris fonda la belle enceinte ;

Vous l'apprendrez. Docile à ses avis.

Le prince y vole. Il voit dans le parvis Deux déités d’espece differente ;

L’une paraît une beauté touchante.

Ad doux sourire, aux regards enchanteurs , Languissamment couchée entre des fleurs,

D amours badins, de grâces entourée,

Et de plaisir eucor tout enivrée.

Loin derrière elle étaient trois assistants,

Secs, décharnés, pâles, et chancelants.

Le roi demande à son guide iidcle Quelle est la nymphe et si tendre et si belle ,

Et que font là ces trois vilaines gens.

Son compagnon lui répondit : Mon prince Ignorez-vous quelle est cette beauté?

A votre cour , à la ville , en province ,

Chacun l’adore, et c’est la volupté.

Ces trois vilains qui vous font tant de peine Marchent souvent après leur souveraine ;

C est le dégoût, l'ennui , le repentir

Spectres hideux , vieux enfants du plaisir.

- L'Egyptien fut affligé d'enfendre De ce propos la triste vérité.

Ami , dit-il , daignez aussi m'apprendra t Quelle est plus loin cette autre déité.

Qui me paraît moins facile et moins tendre.

Mais dont l'air noble et la sérénité Me plaît assez. J e vois à son côté Un sceptre d'or, une sphere, une épée,*

Une balance. Elle tient dans sa main Des manuscrits dont elle est occupée.

Tout l'ornement qui pare Son beau sein Est unè égide. Un temple magnifique S'ouvre à sa voix , tout brillant de clarté ;

Sur le fronton de l'auguste portique Je lis ces mots , à V immortalité.

T puis-je entrer ? L'entreprise est pénible.

Repartit l'ange ; on a souvent tenté D'y parvenir , mais on s'est rebu té.

Cette beauté , qui vous semble inflexible ,

Peut quelquefois se laisser enflammer.

La volupté, plus douce et plus sensible,

A plus d'attraits; l'autre sait mieux aimer.

Il faut pour plaire à la fiere immortelle Un esprit juste , un cœur pur et fidele :

C'est la sagesse. Et ce brillant séjour Qu'on vient d'ouvrir est celui de la gloire.

Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire;

Votre beau nom doit y paraître un jour.

Décidez-vous entre ces deux déesses ;

Vous ne pouvez les servir à la fois.

Le jeune roi lui dit : J'ai fait mon choix.

Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.

D'autres voudront les aimer toutes deux.

L'une un moment pourrait me rendre heureux :

L'autre par moi peut rendre heureux le monde.

A la première , avec un air galant, • lï appliqua deux bàisers en passant, j Mais il donna sou cœur, à la seconde.

ktMVV»Vt»VVVVU*mVVVVMVV«VMl<MM«

LE DIMANCHE

LES FILLES DE MIJNfEE.

X MAOiSt£ AKNiS ÇiJE v „

' xf • * • * ", : m .

V ou ,s demandez , .madame Arnanche ,

Pourquoi nos dévojts paysans , . , .

Les Cordeliers à la grapd'mpnçhe 9 f, .

Et nos curés catéchisants . .

Aiment à boire le dimanche., ,

J'ai consulté bien des, savants.

Huet , cet évêque 4'Avranche ,

Qui pour la Bible toujours penche , Prétend qu'un usage si hç?u Vient de Noéde patriarche,

Qui , j us te ment .dégo.ûté d'eau , .

S'enivrait au sortir de l'arche,.

.Huet se trompe j.ç'est Bacchus ,

C'est le législateur du, Gange , ,

Ce dieu de cent peuples vaincus , .

Cet inventeur de la; vendange.

C'estdai qui y.oulujt consacrer .

Le dernier .jour hebdomadaire.

A boire ,à rire , à ne rien f^ire :

On ne pouvait mieux honorer

CONTES F, N VEJRS., . etc. 6

La. divinité de son pere.

Il fut ordonné par les lois D'employer ce jour salutaire A ne fairé œuvre de ses doigts Qu'avec sa maîtresse et son verre*

Un jour ce digne fils de Dien<

Et de la pieuse Semele Descendit du ciel au saint lien Où sa mere très peu cruelle Dans soi!' beau sein l'avait conçu , •

Où son pere , l'ayant reçu ,

L'avait enfermé dans sa cuisse ;

Grands mystères bien expliqués ,

Dont autrefois Se sont moqués Des gens d'esprit pleins de malice»

Bacchtts à peine se montrait '

Avec Silène et sa monture ;% '

Tout le peuplé lés adorait; " " ^

La campagne était sans culture»

Dévotement on folatTait j Et toute la eléricature _

Courait eü foûie au cabaret. *

Parmi ce brillant fanatisme Il fut un pauvre citoyen ,

Nommé Minée , homme de bien j Et soupçonné de jansénisme.

Ses trois filles filaient du lin.

Aimaient Dieu . servaient le prochain j Evitaient la fainéantise , _

Fuyaient les plaisirs.* les amants,

Et , pour ne poîiït perdre de temps , Ne fréquentaient jamais l'église. • * Alcithoé dit à ses sœur*';

Travaillons , et faisons l'aumône f Monsieur le curé dans é^n prône

Donne-t-il des conseils meilleurs?

LE DIMANCHE

Etions , et laissons la canaille o

Chanter des versets ennuyeux ;

Quiconque est honnête et travaille Ne saurait offenser les dieux.

Filons, si vous voulez m'en croire;

Et , pour égayer nos travaux ,

Que chacune conte une histoire ,

En faisant tourner ses fuseaux.

Les deux cadettes approuvèrent Ce propos tout plein de raison ,

Et leur sœur qn'elles écoutprent Commença de cette façon :

Le travail est mou dieu , lui seul régit le monde ; Il est l'ame de tout : c'est en vain qu'au noos dit Que les dieux sont à table ou dorment dans leur lit. J'interroge les deux, l'air, et la terre, et l'onde.

Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans.

Son vieux pere Saturne avance à pas plus leuts. Mais il termine enfin son immense carrière;

Et, dès qu'elle est finie, il recommence encor.

Sur son char de rubis mêlés d'azur et d'or Apollon va lançant des torrents de lumière. ' Quand il quitta les cicux il se lit médecin, Architecte, berger, ménétrier, devin ;

Il travailla toujours. Sa sœur l'aveu turiere Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois ,

Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.

Neptune chaque jour est occupé six heures A soulever des eaux les profondes demeures ,

Et les fait dans leur lit retomber par lenr poids.

Vnlcain noir et crasseux , courbé sur son enclume , Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

• On in'a conté qu'un jour, croyant le bien payer, Jupiter à Vénus daigna le marier.

^Jupiter, mes sœurs, était grand adultéré ;

Vénus l'imita bien ; chacun tient de son pere/

Mars plut à la frlpponne; il était colonel ,

Vigoureux , impudent , s'il en fut dans leViel ,

Talons rouges , net haut , tôOé lés" talents de plaire ; Et tandis que Vulcaiu travaillait pour la cbur , _

Mars consolait sa femme en parfait petit-maître , •

Par air , par vanité", plutôt que par amour.

Le mari méprise , mais très digne de l'êfre (.

Aux deux amants Tièureux voulut jouer d'un tour. D'un fil d'acier poli , non moins fin que solide ,

Il façonne un réseau que rien ne peut briser Il le porte la nuit au lit de la perfide. r Lasse de ses plaisirs il la voit reposer Entre les bras de Mars ; et d'une main timide Il Vous tend son lacet sur le couple amoureux ;

Puis marchant à grands pas , encor qu'il fût boiteux. Il court vite au soleil conter son aventure :

Toi qui vois tout, dit-il, viens, et vois ma parjure ; Cependant que Phosphore au bord de l'Orient Au-devant de son char ne parait point encore ,

Et qu'en Versant des pleurs la diligente Aurore Quitte son vieil époux pour son nouvel amant : Appelle tous les dieux ; qu'ils contemplent ma honte. Qu'ils viennent me venger. Apollon est malin ,

Il rend avec plaisir ce service à Vuîcain ;

En petits vers galants sa disgrâce il raconte ,

Il assemble, en chantant, tout le conseil divin.

Mars se réveàl/au bruit aussi-bien que sa belle ;

Ce Dieu très éhonté ne se dérangea pas ;

Il tint sans s'étonner Vénus entre ses bras.

Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle. Tous les dieux à Vulcain firent leur compliment ;

Le pere de Vénus en rit long-temps lui-mèine.

On vanta du lacet l'admirable instrument ,

Et chacun dit : Bon homme ,attrapez-nous de meme.

LE DIMANCHE

Lorsque la belle Alcithoé Eut fini son conte pour rire.

Elle dit à sa soeur Thémire ;

Tout ce peuple chante Evoé ;

Il s'enivre, il est en délire ;

Il croit que la joie est du bruit.

Mais vous, que la raison conduit , N'auriez-vous donc rien à nous dire ?

Thémire à. sa sœur répondit :

La populace est la plus forte i J.e crains ces dévots , et fais bien ;

A double tour fermons la porte %

Et poursuivons notre entretien.,

"Votre conte est de bonne sorte;

D'un vrai plaisir il me transporte ; Pourrez-vous écouter le mien l

C'est de Vénus qu'il fant parler encore; i Snr ce sujet jamais on ne tarit ;

Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore: Mille grimands font des vers sans esprit Pour la chanter.. Je m'en suis souvent plainte Je détestais tout médiocre auteur ;

Mais on les, passe, ou les souffre; et la sainte Fait qu'on pardonne au spt prédicateur.

Cette Vénus , que voua ave* dépeinte Folle d'amour pour le dieu des combats, D'un autre ampnr eut bientôt Taine atteinte ; Le changement ne lai déplaisait pas.

Elle trouva devers la Palestine

Un beau garçon dont la charmante mine ,

Les blonds cheveux , les roses et les lis ,

Les yeux brillants , la taille noble et.bue , Tout lui plaidait; car c'était Adonis.

Cet Adonjs , ainsi qu'on nous l'atteste ,,

Au rang des Dieux u'était pas tout -à-fait ;

Mais chacun- sait combien il en tenait.

Son origine était toute céleste ;

Il était né des plaisirs d'un inceste.

Son pere était son aïeul Cynira ,

Quil 'avait eu de sa fille Myrrha ;

Et Cynira , ce qu'on a peine à croire ,

Etait le fils d'un beau morceau d'ivoire.

Je voudrais bien que quelque grand docteur Pût m'expliquer sa généalogie $

J'aime â m'instruire , et c'est un gTand bonheur D'étre savante en la théologie.

Mars fut jaloux de son charmant rival ;

Il le surprit avec sa Cythérée

Le nez collé sur sa bouche sacrée ,.

Faisant des Dieux. Mars est un peu brutal ;

Il prit sa lance, et d'un coup détestable ,

Il transperça ce jeune homme adorable.

De qui le sang* produit encor des fleurs; J'admire ici toutes les profondeurs De cette histoire ; et j'ai peine à comprendre Comment un Dieu pouvait ainsi pourfendre Un autre Dieu. Ça, dites-niôi , mes sœurs , Qu'en pensez-vous ? parlez-moi sans scrupule , Tuer un Dieu n'est-il pas ridienle ?

Non, dit Ciimene , et puisqu'il était né ,

C'est à mourir qu'il était destiné :

Je le plains fort, sa mort paraît trop pi'ompte : Mais poursuivez le fil de votre conte.

Notre Théinirè aimant à raisonner* ■

Lui répondit : Je vais vous étbhiier. *

Adonis meurt ; mais Vénus la féconde.

Qui peuple tout , nui fait vivre et sentir ,

Cette Vénus qui 'créa le plaisir, ■ •• <

Cette Vénus qui réparé le monde , ' ' ' *

Ressuscita , 'sept jours a près. sa mort,

Le Dieu charmant dont vous plaignez le sort.

LE DIMANCHE. 7 i

Bon ! dit Climene, en voici bien d'une autre f Ma chere sœur , quelle idée est la vôtre ?

Ressusciter-Ies gens ! je n'en crois rien.

Ni moi non plus, dit la bejle conteuse ;

Et l'on peut être nue fille de bien En soupçonnant que la fable est menteuse.

Mais tout cela se croit très fermement Chez les docteurs de ma noble patrie,

. Chez les rabbins de l'antique Syrie,

Et vers le Nil , où le peuple en dansant ,

De son Isis entonnant la louange ,

Tous les matins fait des dieux et les mange.

. Chez toùs ces gens Adonis est fêté ;

On vous l'enterre avec solemnité ;

Six jours entiers l'enfer est sa demeure Il est damné tant en corps qu'en esprit ;

Dans ces six jours chacun gémit et pleure,

Mais le septième il ressuscite ; on rit.

Telle est, dit-on , la belle allégorie ,

Le vrai portrait de l'homme et fie la vie, v - Six jours de peine, un seul jour de bonheur.

Du mal au bien toujours le destin change;

Mais il est peu*de plaisirs sans douleur ,

• Et nos chagrins sont souvent sans mélangea

De la sage. Climene enfin c'était le tour. >

Son talent n'était pas de conter des sornettes,

De faire des romans ou l'histoire du jour .

De ramasser des faits perdus dans les gazettes.

Elle était nn peu seehe, aimait 1^ vérité , '

Ea cherchait, la disait avec simplicité.

Se souciant fort peu qu'elle Tut embellie ; .

Elle eut fait un bon tome à l'encyclopédie.

Climene à ses deux sœurs adressa ce discours :

Vous m'avez de nos dieux raconté les amours.

Les aventures, les mystères ;

Si nous n'en croyons rien , que nous sert d'en parler? Un mot devrait suffire : on a trompé nos pere& ,

11 ne faut pas leur ressembler.

Les Béotiens nos confrères Chantent au cabaret l'histoire de nos dieux ;

Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire

Tous ces contes fastidieux '

Dont on a dans l'enfance, enrichi sa mémoire.

Pour moi, dût le curé me gronder après boire ,

Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit. Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.

D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit; Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.

Chroniqueurs, médecins , et prêtres Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur: Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.

Je ne crois point à ces prophètes Pourvus d'un esprit de Python ,

Qui renoncent à leur raison Pour prédire des choses faites ;

Je ne crois pas qu'au Dieu nous fasse nos enfants;

J e ne crois point la guerre des géants ;

Je ne crois point du tout à la prison profonde D'un rival de Dieu même en sou temps foudroyé ;

Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde Que son grand-pere avait noyé:

Je ne crois aucun- des miracles Dont tout le monde parle, et. qu'on n'a jamais vus 5 Je ne crois ancnn des oracles Que des charlatans ont vendus Je ne crois point. . , La belle au milieu de sa phraso S'arrêta de frayeur; un bruit affreux sentenj,

La maison tremble , un coup de vent Fait tomber le trio qui jase v Àvec tout son clergé Bacchus entre en buvant :

LE DIMANCHE

Et moi je crois , dit- il , mesdames les savantes , Qu'en faisant trop les beaux esprits "Vous êtes des impertinentes :

Je crois que de mauvais écrits Vous ont un peu tourné la tête :

Vous travaillez un jour de fête ,

Vous en aurez bientôt le prix ,

Et ma vengeance est tonte prête ;

J e vous change en chauves-souris.

Aussitôt de nos trois reclues ,

.. Chaque membre se raccourcit ;

Sous leur aisselle il s'étendit Deux petites ailes velues. '

Leur voix pour jamais se perdit; Elles volèrent dans les rues , .

Etdevinrent oiseaux de nuit.

Ce châtiment fut tout le fruit De leurs sciences prétendues.

Ce fut uner grande leçon Poàr tout bon raisonneur qui fronde; On connut qu'il est dans ce monde .Trop dangereux d'avoir raison.

Ovide a conte cette affairé ;

La Fontaine en parle après lui ;

. Moi je la répété aujourd'hui ,

Et j'aurais mieux fait de me taire.

LE SONGE CREUX

J e veux conter comment, la nuit derniere, D'un vin d'Arbois largement abreuvé,

Par passe-temps dans mon ht j^'ai rêvé

CONTES EN VEftS.

Que j'étais mort, et ne me trompais guère.

Je vis d'abord notre portier Cerbere.

De trois «rosiers aboyant à la fois ;

Il me fallut traverser trois rivières ;

On me montra les trois soeurs filandiere*

Qui font le sort des peuples et des rois.

Je fus conduit vers trois juges sournois Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables.

Filles d'enfer et geolieres des diables ; N Car, dieu merci, tout se faisait par trois.

Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue j Je frémissais à ia sombre étendue Du vaste abyme où des esprifs pervers Semblaient avoir englouti l'univers.

Je réclamais la clémence infinie Des puissants dieux, {tuteurs de tous les biens } Je l'accusais, lorsqu'un heureux génie Me conduisit aux champs élysiens ,

Au doux séjour de la paix éternelle,

Et des plaisirs qui, dit-on , sont nés d'elle.

On me montra , sous des ombrages frais,

Mille héros connus par les'bienfaits Qu'ils ont versés sur la race mortelle.

Et qui pourtant n'existerent jamais :

Le grand Bacchus , digne en tout c* son pere Bellérophon , vainqueur de la chimere ;

Cent demi-dieux des Grecs et des Romains.

En tous.les temps tout pays eut ses saints.

Or , mes amis, il faut que je déclare Que, si j'étais rebuté du Tartare,

Cet Elysée et sa froide beauté M'avaient aussi promptement dégoûté.

Impatient de fuir cette cohue,

Pour m'esquiver je cherchais une issne,

Quand j'aperçus un fantôme effrayant.

Plein de fumée, et tout enflé de vent.

LE SONGÉ CREUX

Et qui semblait me fermer le passage.

Que me veux-tu, dis-je à ce personnage?

Kien, me dit- il, car je suis le néant ; #

Tout ce pays est de mon apanage.

De ce discours je fus un peu troublé :

Toi , le néant jamais il n'a parlé. . . .

Si fait, je parle ; on m'invoque, et j'inspire Tous les savants qui sur mon vaste empire Ont publié tant d'énormes fatras....

Eh bien ! mon roi , je me jette en tes bras ; Puisqu'en ton sein tout l'univers se plonge, Tiens, prends mes vers, ma personne, et monsonge; Je porte envie au mortel fortuné Qui t'appartient aussitôt qu'il est né.

Digitize&by Gc

LA CREPINADE. ;

Le diable un jour se trouvant de loisir,

Dit : Je voudrais former à mon plaisir , , Quelque animal dont l'ame et la figure Fût à tel point au rebours de nature ,

Qu'en le voyant l'esprit le plus bouche Y reconnût mou portrait tout craché.

Il dit : il prend une argille ensoufrée, . .

Des eaux du Styx imbue et pénétrée ;

Il en modèle un chef-d'œuvre naissant.

Pétrit sou homme , et nt en pétrissant.

D’abord il met sur une tête immonde Certain poil roux que l’on sent à la ronde ;

Ce crin de Juif orne un cuir bourgeonné.

Un front d’airain , vrai casque de damné :

Un sourcil blanc câche un œil sombre et louche ; Sous un Ue* large il tord sa laide bouche:

Satau lui donne un ris sardonien

Qui fait frémir les pauvres gens de bien ,

Cou de travers , omoplate en arcaue ,

Un dos cintré propre à la bastonnade ;

Puis il lui souffle un esprit imposteur, ^

Traître et rampant, satirique et flatteur:

Rien n’épargnait. 11 vous remplit la bete De fiel au cœur, et de veut dans la teté.

Quand tout fut fait, Satan considéra Ce beau garçon , le baisa , l’admira ;

Endoctrina , gouverna son ouaille \

Puis dit à tous : Il est temps qu’il rimaille.

LA CREPINàDE. . -

Aussitôt fait , l’animal rimailla ,

Monta sa vielle , et Rabelais pilla :

IJ griffonna des Ceintures magiques ,

Des Adonis , des Aïeux chimériques ;

Dans les cafés il fit le bel esprit;

Il nous chanta Sodôme et Jésus-Christ :

Il fut sifflé , battu pour son mérite.

Puis fut errant, puis se fit hypocrite :

Et, pour finir, à son pere il alla ;

Qu'il y demeure. Or je veux sur cela . Donner au diable un conseil salutaire :

Monsieur Satan , lorsque vous voudrez faire Quelque bon tour au chétif genre humain , Prenez-vons-y par un autre chemin :

Ce n'est le tout d'envoyer son semblable Pour nous tenter: Crépin votre féal.

Vous servant trop, vous a servi fort mal.

Pour nous damner rendez le vice aimable.

W%- WV^ VVVVV%^VV* I %VVVVVVVVVV'VV vw%-vx

LE MONDAIN

Ï_e grettera qui veut le bon vieux temps .

Et l'âge d'or, et le régné d'Astrée, 1 Et les beaux jours de Saturne et de Rhée ,

Et le jardin de nos premiers parents Moi , je rends grâce à la nature sage ,

Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cei âge Tant décrié par nos tristes frondeurs :

Ce temps profane est tout fait pour mes moecr. J'aime le luxe ,et même la mollesse ,

Tous les plaisirs, les arts de toute espece,

La propreté, le goût , les ornements :

Tout honnête homme a de tels sentiments.

Il est bien doux pour mon coeur très immonde COÛTES SK VERS , etc. . 7

De voir ici l'ftbondance à la ronde ,

Mcre des arts et des heureux travaux ,

Nous apporter de sa source féconde Et des besoins et des plaisirs nouveaux.

L'or de la terre , et les trésors de l'onde ,

Leurs habitants , et les peuples de l'air.

Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.

O le bon temps que ce siecle de fer !

Le superflu , chose très nécessaire ,

A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux Qui du Texel, de Londres , de Bordeaux ,

S'en vont chercher , par un heureux échange , De nouveaux biens nés aux sources du Gange ; Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans Nos vins de France enivrent les sultans?

Quand la nature était dans son enfance ,

Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance ,

Ne connaissant ni le tien ni le mien .

Qu'anraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rieii Ils étaient nus ; et c'est chose très claire Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.

' Sobres étaient : ah ! je le crois encor;

Martialo n'est point du siecle d'or :

D'un bon vin frais ou la mousse ou la seve Ne gratta point le triste gosier d'Eve.

La soie et l'or ne brillaient point chez eux : Admirez-vous pour cela nos aïeux?

Il leur manquait l'industrie et l'aisance :

Est-ce vertu ? c'était pure ignorance.

Quel idiot, s'il avait eu pour lors Quelque bon lit, aurait couché dehors?

Mon cher Adam , mon gourmand , mon bon pere, Que faisais-tu dans les jardins d'Eden ?

Travaillais-tu pour ce sot genre humain?

Caressais tu madame Eve ma mere?

LE MONDAIN

Avouez-moi que vous aviez tous deux Les ongles longs, un peu noirs , et crassenx ,

La chevelnre assez mal ordonnée ,

Le teint bruni, ia peau bise et tannée.

Sans propreté , l'amour le plus heureux N'es| plus amour; c'est un besoin honteux.

Bientôt lassés de leur belle aventure ,

Dessous un chêne ils soupent galamment Avec de l'eau , du millet , et du gland ;

Le repas fait, ils dorment sur la dure :

Voilà l'éiat de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous , mes amis ,

Savoir un peu , dans nos jours tant maudits , Soit à Paris, soit dans Londre , ou dans Rome, Quel est le train des j ours d'un honnête homme? Entrez chez lui : la foule des beaux arts ,

Enfants du goût, se montre à vos regards.

De mille mains l'éclatante industrie De ces dehors orna la symétrie ;

L'heureux pinceau ,1e superbe dessin Du doux Correge et du savant Poussin ,

Sont encadrés dans l'or d'une bordure ;

C'est Rouchardon qui fit cette figure;

Et cet argent fut poli par Germain :

Des Gobelins l'aiguille et la teinture Dans ces tapis surpassent la peinture.

Tous ces objets sont vingt fois répétés Dans des trumeaux tout bril-japts de clartés.

De ce salon je vois par la fenêtre,

Dans des jardins, des myrtes en berceaux;

Je vois jaillir les bondissantes eanx.

Mais du logis j 'entends sortir le maître.

Un char commode , avec grâces orné ,

Par deux chevaux rapidement traîné, ,

Paraît aux yeux une maison roulante ,

Moitié dorée , et çioitié transparente :

Nonchalamment je l'y vois promené.

De deux ressorts la liante souplesse Sur le pavé le porte avec mollesse.

Il court au bain: les parfams les plus doux Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.

Le plaisir presse: il vo:e au rendez-vous Chez Camargo , chez Gaussin , chez J ulie :

Il est comblé d'amour eJ de faveurs.

Il faut se rendre à ce palais magique Où les beaux vers , la danse , la musique , L'art de tromper les yeux par les couleurs,' L'art plus heureux de séduire les coeurs ,

De cent plaisirs font un plaisir unique.

Il va siffler quelque opéra nouveau ,

Ou , malgré lui, court admirer Rameau.

Allons souper. Que ces brillants services ,

- Q» e ces ragoûts , ont pour moi de délices ! Qu'un cuisinier est un mortel divin !

Cloris, Eglé, me verseut de leur main D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,

De la bouteille avec force élancée,

. Comme un éejair fait voler son bouchon:

Il part, on rit, il frappe le plafond.

De ce vin frais l'écume pétillante De nos Français est i'image brillante.

Le lendemain donne d'autres désirs, D'autres soupers, et de nouveaux plaisirs.

Or maintenant, monsieur du Télémaque, Yantez-nous bien votre petite Ithaque, Votre Salente , et vos murs malheureux ,

Ou vos Crétois, tristement vertueux, Pauvres d'effet, et riches d'abstinence, Wanquent'de tout pour avoir l'abondence:

J'admire fort'votre style flatteur.

Et votre prose, encor qu'un peu traînante ; Mais , mon ami , je cousens de grand cœur

LE MONDAIN. Si

O'ètre fessé dans vos mars de Salerite Si je vais là pour chercher mon bonheur.

Et vous , jardin de ce premier bon homme,

' Jardin fameux, par le diable et la pomme ,

C'est bien en vaip que , tristement séduits, Huet, Calmet, dans leur savante audace.

Du paradis ont recherché la plaoe : 1 •'J .

Le paradis terrestre est où je isuis.

L'APOLOGIE DU LUXE

A t abus hier, par un triste hasard.

J'étais assis près d'an maître cafard ,

Lequel me dit : Vous avez bien la mine D'aller un jour échauffer la cuisine •

De Lucifer ; et moi , prédestiné ,

J e rirai bien quand vous serez damné. —

Damné ! comment? pourquoi? — Pour vos folies* Vous avez dit en vos œuvres non pies ,

Dans certain conte en rimes barbouillé ,

Qu'au paradis Adam était mouillé Lorsqu'il pleuvait sur notre premier pere ; Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;

Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,

La peau tannée et les ongles crochus.

Vous avancez, dans votre folle ivresse ^

Prêchant le luxe , et vantant la mollesse ,

Qu'il vaut bien mieux, ô blasphèmes maudits!

.Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.

- Par quoi , mon fils , votre muse pollue gf Sera rôtie, et c'est chose conclue. ,

Disant ces mois , son gosier altéré Humait un vin qui , d'ambre coloré ,
1

Sentait encor la grappe parfumée,

Dout fut pour nous la liqueur exprimée;

Un rouge vif enluminait son teint.

Lors je lui dis : Pour dieu , monsieur le saint, Quel est ce vin? d'où vient-il, je vous prie ? D'où l'avez- vous? — Il vient de Canarie;

. C'est un nectar, un breuvage d'élu :

Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il soit bu. — Et ce café, dont, après cinq services ,

Votre estomac gôûte encor les délices?

— Par le Seigneur il me fut destiné.

— Bon : mais avant que Dieu vous l'ait donné, Ne faut-il pas que l'humaine industrie L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?

La porcelaine , et la frêle beauté De cet émail à la Chine empâté.

Par mille mains fut pour vous préparée,

„ Cuite , recuite , et peinte , et diaprée :

Cet argent fin , ciselé , godronné ,

En plat, en vase, en soucoupe tourné,

F ut arraché de la terre profonde .Daus le Potose, au sein d'un nouveau monde. . Tout l'univers a travaillé pour vous ,

Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux, Vous insultiez, pieux atrabilaire.

Au monde entier épuisé pour vous plaire.

O faux dévot, véritable mondain ,' Connaissez-vous ; et daus votre prochain Ne blâmez plus ce que votre indolence Souffre chez vous avec tant d'indulgence.

Sachez sur-tout que le luxe enrichit Un grand état, s'il en perd un petit.

DÉFENDE Dü MONDAIN.

Cette splendeur , cette pompe mondaine ,

D'un régné heureux est la marque certaine.

Le riche est né pour beaucoup dépenser ;

Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.

Dans ces jardins regardez ces cascades , L'étonnement et l'amour des Naïades ;

"Voyez ces flots , dont les nappes d'argent "Vont inonder ce marbre blanchissant ;

Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;

La terre en est plus belle et pins féconde :

Mais de ces eaux si la source tarif ,

L'herbe est léchée , et la fleur se flétrit.

Ainsi l'on voit en Angleterre , en France,

Par cent canaux circuler l'abondance :

Le goût du luxe entre dahs tous les rangs ;

Le pauvre y vit des vanités des grands:

Et le travail , gagé par la mollesse ,

S'ouvre à pas leuts la route à la richesse.

J'entends d'ici des pédants à rabats,

Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas , Qui , me citant Denis d'Halicamasse ,

Dion, Plutarque, et même uu petM'Horace, Vont criaillant qujun certain Curius, Cincinnatus , et des consuls en us ,

Rêcbaient la terreau milieu des alarmes ,

Qu'ils maniaient la charrue et les armes,

Et que les blés tenaient à grand honneur D'être semés par la main d'un vainqueur.

— C'est fort bien dit, mes maîtres : je veux croire Des vienx Romains la chimérique histoire.

Mais dites-moi , si les dieux , par hasard , , Faisaient combattre Auteuil et Vaugirard , Faudrait-il pas ,au retour de la guerre, '

Que le vainqueur vînt labourer sa terre ?

L'auguste Rome , avec tout son orgueil,

Rome jadis était ce qu'est Auteuil.

Quand ces enfants de Mars et de Sylvie,

Pour quelque pré signalant leur furie.

De leur viHage allaient au champ de Mars,

Ils arboraient du ioin pour étendards.

Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,

Etait de bois ; il fut d'or sous Luculle.

N'allez donc pas , avec simplicité ,

Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh, que Colbert était un esprit sage!

• Certain butor conseillait , par ménage ,

Qu'on abolit ces travaux précieux,

Des Lyonnais ouvrage industrieux.

Du conseiller l'absurde prud'hommie Eût tout perdu par pure économie.

Mais le ministre , utile avec éclat.

Sut par le luxe enrichir notre état.

De tous nos arts il agrandit la source ;

Et du Midi , du Levant , et de l'Ourse , .

Nos fiers voisins , de nos progrès jaloux ,

Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.

Je veux ici vous parler d'un autre homme,

Tel que n'cn vit Paris , Pékin , ni Rome j C'est Salomon , ce sage fortuné ,

Roi philosophe , et Platon couronné ,

Qui connut tout, du cedre jusqu'à l'herbe. . '

Vit-on jamais un luxe plus superbe?

Il faisait naître au gré de ses désirs L'argent et l'or, mais sur-tout les plaisirs.

Mille beautés servaient à son usage. —

Mille? — On le dit: c'est beaucoup pour un sage. Qu'on m'en donne une , et c'est assez pour moi,

Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

Parlant ainsi , je vis que les convives Aimaient assez mes peintures naïves :

Mon doux béat très peu me répondait,

Riait beaucoup , et beaucoup plus buvait ;

SUR L'USAGE DE LA VIE

Pour répondre aux critiques qu'on. avait faites du Mondain. .

S a chez, mes très chers amis,

Qu'en parlant de l'abondance^

J’ai chanté la jouissance Des plaisirs purs et permis ,

Et jamais l’intempérance.

Gens de bien voluptueux ,

Je ne veux que vous apprendre L’art peu connu d’être heureux :

Cet art, qui doit tout comprendre.

Est de modérer ses voeux. ^

, Gardez de vous y méprendre:

Les plaisirs , dans l’âge tendre, S’empressent à vous flatter;

Sachez que , pour les goûter ,

Il faut savoir les quitter ,

Les quitter pour les reprendre.

Passez du fracas des cours ,

A la douce solitude :

Quittez les jeux pour l’étude ;

Changez tout , hors vos amours.

D’uue recherche importune Que vos coeurs embarrassés Ne volent point empressés ' J Vers les bieus que la fortune Trop loin de vous a placés:

Laissez la fleur étrangère

Embellir d’antres climats; Cueillez d’une main légère Celle qui naît sous vos pas.

Tout rang, tout sexe, tout âge Reconnaît la même loi ; Chaque, mortel en partage A son bonheur près de soi.

L’inépuisable nature Prend soin de la nourriture Des tigres et des lions.

Sans que sa main abandonne Le mbucheron qui bourdonne Sur les feuilles des buissons :

Et . tandis que l’aigle altiere S’applaudit de sa carrière Dans le vaste champ des airs, La tranquille Philomele A sa compagne fidele Module ses doux concerts.

Jouissez donc de la vie ,

Soit que dans l’adversité Elle paraisse avilie,

Soit que sa prospérité Irrite l’œil de l’envie.

Tout est égal , croyez-moi :

On voit souvent plus d’un roi Que la tristesse environne ;

Les brillants de la couronne Ne sauvent point de l’ennui :

Ses valets de pied, ses pages, Jeunes , indiscrets , volages , Sont plus fortunés que lui.

La princesse et la bergere Soupirent également ;

Et si leur aine différé C’est en un point seulement.

SUR L’USAGE DE LA VIE

Philis a plus de tendresse ,

Philis aime constamment ,

Et bien mieux que son altesse…

Ah, madame la princesse.

Comme je sacrifierais Tous vos augustes attraits Aux larmes de ma maîtresse !

Un destin trop rigoureux A mes transports amoureux Ravit cet objet aimable;

Mais , dans l'ennui qni m'accable.

Si mes amis sont heureux,

J e serai moins misérable.

LE PAUVRE DIABLE

Q u ex, parti prendre? où suis-je, et qui dois- je être ? Né dépourvu , dans la foule jeté ,

Germe naissant par le vent emporté,

Sur quel terrain puis-je espérer de craître?

Comment trouver un état , an emploi?

Sur mon destin , de grâce, instruisez-moi.

— Il faut s'instruire et se sonder soi-méme , S'interroger , ne rien croire que soi ,

Que son instinct, bien savoir ce qu'on aime •

Et , sans chercher des conseils superflus ,

Prendre l'état qui vous plaira le plus.

— J'aurais aimé le métier de la guerre.

- — Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver A disparu ; déjà gronde dans l'air L'airain bruyant , ce rival du tonnerre ;

Du duc Broglie osez suivre les pas;

Sage en projets, et vif dans les combats,

Il a transmis sa valeur anx soldats ;

Il va venger les malheurs de la France :

Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui ,

Et méritez d'être apperçu de lui.

— Il n'est plus temps ; j'ai d'une lieutenance Trop vainement demandé la faveur ,

Mille rivaux briguaient la préférence;

C'est une presse ! En vain Mars en fureur De la patrie a moissonné la fleur,

- Plus on en tue et plus il s'en présente ;

Ils vont trottant des bords de la Charente ,

De ceux du Lot, des coteaux champenois ;

Et de Provence, et des monts francomtois,

En botte , en guêtre, et sui'-tout en guenille , Tous assiégeant la porte de Cremille,

Pour obtenir des maîtres de leur sort Un beau brevet qui les mene à la mort.

Parmi les flots de la foule empressée J'allai montrer ma mine embarrassée ;

Mais un commis , me prenant pour un sot ,

Me rit au nez , sans me répondre un mot ;

Et je voulus , après cette aventure,

Me retourner vers la magistrature.

— Eh bien , la robe est un métier prudent ; Et cet air gauche et ce front de pédant Pourront encor passer dans les enquêtes ;

Vous verrez là de merveilleuses têtes!

Vite achetez un emploi de Caton ,

Allez j uger : êtes-vous riche P — ?~on ,

Je n'ai plus rien, c'en est fait. — Vil atome 1 Quoi ! point d'argent , et de l'ambition !

Pauvre impudent! apprends qu'en ce royaume Tous les honneurs sont fondés sur le bien.

L'antiquité tenait pour axiome Que rien n'est rien , que de rien ne vient rien. Du genre humain connais quelle est la trempe; Avec de l'or je te fais président,

LE PAUVRE DIABLE

Fermier du roi , conseiller , intendant :

Tn n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe.

— Hélas ! monsieur , déjà je rampe assez.

Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,

Ces yains désirs ponr jamais sont passés :

Avec mon bien j'ai vu périr mon être.

Né malheureux, de la crasse tiré,

Et dansT? crasse en un moment rentré ,

A tous emplois on me ferme la porte.

Rebut du monde , errant, privé d'espoir ,

Je me fais moine , on gris , on blanc , ou noir , Rasé, barbu, chausse, déchaux ,n'importè.

De mes erreurs déchirant le bandean ,

J’abjure tout; nn cloître est mon tombeau ;

J’y vais descendre ; oui , j’y cours. — Imbécille "Va donc pourrir au tombeau des vivants. ’

Ta crois trouver le repos ; mais apprends Que des soncis c’est l’éternel asyle;

Que les ennuis en font leur domicile;

Que la discorde y nourrit ses serpents;

Que ce n’est plus ce ridicule temps Où le capuce , et la toque à trois cornes,

Le scapulaire , et l‘impudent cordon ,

Ont extorqué des hommages sans bornes.

Du vil berceau de son illusion La France arrive à l’âge de raison ;

Et les enfants de François et d’Ignace ,

Bien reconnus, sont remis à.leur place.

Nous faisons cas d’un cheval vigoureux , Qui , déployant quatre jarrets nerveux ,

Frappe la terre , et bondit sous son maître : J’aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd En sillonnant nn arpent dans nn jour ,

Forme nn guéret où mes épis vont naître:

L’âne me plaît ; son dos porte au marché Les fruits dn champ que le rustre a bêché :

Mais pour le singe , animal inutile ,

Malin , gourmand, saltimbanque indocile ,

Qui gâte tout, et vit à nos dépens ,

On l'abandonne aux laquais fainéants.

Le lier guerrier, dans la Saxe en Thuringe , C'est le cheval ; un Pequet , un Pleneuf ,

Un trafiquant, un commis , est le bœuf ;

Le peuple est l'âne , et le moine est le singe.

— S'il est ainsi , je me décloître. O ciel ?

Faut-il rentrer dans mon état cruel !

Faut-il me rendre à ma preinicre vie !

— • Quelle était donc cette vie? — Un enfer, Un piege affreux , tendu par Lucifer.

J'étais sans biens , sans métier , sans génie ,

Et j avais lu quelques méchants auteurs , Froids romanciers , plats versificateurs ;

Mordu du chien de la Métromanie ,

Le mal me prit , je fus auteur aussi.

• — Ce métier-là ne t'a pas réussi ,

Je le vois trop : ça , fais-moi , pauvre diable , De ton désastre un récit véritable : (

Que faisais -tu sur le Parnasse? — Hélas !

Dans mon grenier , entre deux sales draps ,

Je célébrais les faveurs de Glycere ,

De qui jamais n'approcha ma misere ;

Ma triste voix chantait d'un gosier sec Le vin mousseux , le frontignan , le grec , Buvant de l'eau dans un vieux pot à biere ; Faute de bas , passant le jour au lit ,

Sans couverture, ainsi que sans habit,

Je fredonnais des vers sur la paresse;

D'après Chaulieu je vantais la mollesse.

Enfin, un jour qu'un surtout emprunté "Vêtit à cru ma triste nudité, ,

Après midi , dans l'antre de Procope ,

LE PAUVRE D1ARLE.

(Cétait le jour que l'on donnait Mérope) Seul en un coin , pensif et cousterné , Rimant une ode , et n'ayant point dîné ,

Je m'accosta: d'un homme à lourde mine t x Qui sur sa plume a fondé sa cuisine ,

Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon, De Loyola chassé pour ses fredaines .

Vermisseau né du eu de Desfontaines .

Digne eu tout sens de son extraction , Lâche Zoile , autrefois Jaid giton :

Çet animal se nommait Jean Fréron.

J'étais tout neuf ; j'étais jeune , sincere , Et j 'ignorais son naturel félon :

Je m'engageai ,sous l'espoir d'un salaire,

A travailler à son hebdomadaire , Qu'aucuns nommaient alors patibulaire :

Il m'enseigna comment on dépeçait Un livre entier , comme ou le recousait Comme on jugeait du tout par la préface , Comme on louait un sot auteur en place , Comme on fondait avec lourde roideur Sur r écrivain pauvre et sans protecteur.

Je m'enrôlai , j e servis le corsaire ;

■ Je critiquai , sans esprit et sans choix, Impunément le théâtre , la chaire ;

Et je mentis pour dix ccus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie ?

Je fus connu , mais par mon infamie.

Comme un gredin que la main de Thémis A diapré de nobles fleurs de iis ,

Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.

Triste et honteux, je quittai mon pirate.

Qui me vola , pour fruit de mon labeur , Mon honoraire, en me parlant d'honneur. M'étant ainsi sauvé de sa boutique ,,

Et n'étant pins compagnon satirique , *

Manquant de tout, dans mon chagrin poignant J'allai trouver le Franc de Pompignan ,

Ainsi que moi natif de Montauban ,

Lequel jadis a brodé quelque phrase Sur la Didon qui fut de Métastase:

Je lui contai tous les tours du croquant :

Mou cher pays, secourez-moi , lui dis-je ; Fréron me vole , et pauvreté m'afflige.

De ce bourbier vos pas seront tirés ,

Dit Pompignan; votre dur cas me touche ; Tenez , prenez mes cantiques sacrés ; ^

Sacrés ils sont, car personne n'y touche:

Avec le temps un j our vous les vendrez :

Plus , acceptez mon chef-d'œuvre tragique De Zoraïd ; la scene est en Afrique :

A la Clairon vous le présenterez ;

C'est un trésor : allez , et prospérez.

Tout ranimé par son ton didactique.

Je cours en hâte au parlement comique.

Bureau de vers, où maint auteur pelé Vend mainte scene à maint acteur .sifflé.

J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle Le triste drame écrit pour la Denele.

Dieu paternel, quels dédains, quel accueil î De quelle oeillade altiere, impérieuse La Duménil rabattit mon orgueil!

La Dangeville est plaisante et moqueuse ;

Elle riait : Grandval me regardait D'un air de prince , et Sarrazin dormait :

Et, renvoyé penaud par la cohue,

J'allai gronder et pleurer dans la rue.

De vers , de prose, et de honte étouffé, *

Je rencontrai Gresset dans un café,

Gresset doué du double privilège

LE PAUVRE DABLE. 9 3

D'être an college un bel-esprit mondain ,

Et dans le monde un homme de college ;

Gressel dévot, long temps petit badin,

Sanctifié par ses palinodies : '

Il prétendait avec componction Qu'il avait fait jadis des comédies ,

Dont à la Vierge il demandait pardon.

— Gresset se trompe , il n'est pas si coupable : Un vers heureux et d'un tour agréable Ne suffit pas ; il faut une action ,

De l'intérêt, du comique , une fable ,

Des mœurs du temps un portrait véritable.

Pour consommer cette œuvre du démon.

Mais que fit-il dans ton affliction ?

— Il me donna les conseils les plus sages.

Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;

Faites des vers moraux contre l'amour ;

Soyez dévot ; montrez-vous à la cour.

Je crois mon homme , et je vais à Versaille; Maudit voyage hélas ! chacun se raille En ce pays d'un pauvre auteur moral ;

Dans l'antichambre il est reçu bien mal ,

Et les laquais insultent sa figure Par un mépris pire encor que l'injure.

Plus que jamais confus, humilié.

Devers Paris je m'en revins à pied.

L'abbé Trnblet alors avait la rage D'être à Paris un petit personnage :

Au peu d'esprit que le bon homme avait L'esprit d'autrui par supplément servait ;

Il entassait adage sur adage ,

U compilait, compilait , compilait ; \

On le voyait sans cesse écrire , écrire Ce qu'il avait jadis entendu dire ,

Et nous las&ait sans jamais se lasser.

II me choisit pour l'aider à penser :

Trois mois entiers ensemble nous pensâmes.

Lûmes beaucoup , et rien n'imaginâmes.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié;

Mais un bâtard du sieur de la Chaussée Vint ranimer ma cervelle épuisée ;

Et tous les deux nous fîmes par moitié Un drame court et non versifié ,

Dans le grand goût du larmoyant comique , Roman moral, roman métaphysique.

— Eh bien , mon fils , je ne te blâme pas.

Il est bien vrai que je fais peu de cas De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie; Souvent je bâille au tragique bourgeois.

Aux vains efforts d'un auteur amphibie ,

Qui défigure et qui brave à la fois.

Dans son jargon, Melpomene et Thalie.

Mais, après tout, dans une comédie ,

On peut parfois se rendre intéressant.

En empruntant l'art de la tragédie,

Quand par malheur on n'est point né plaisant. Fus-tu joué? ton drame hétéroclite Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?

— Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin „

Je comparus au tripot d'arlequin.

Je fus hué : ce dernier coup de grâce M'allait sans vie étendre sm'la place;

On me porta dans un logis voisin.

Prêt d'expirer de douleur et de faim .

Les yeux tournés , et plus froid que ma piece. —Le pauvre enfanH son malheur m'intéresse; Il est naïf. Allons, poursuis le fil De tes récits. Ce logis, quel est-il ?

— Cette maison d'une nouvelle espece.

Où je restai long-temps inanimé,

Etait an antre , un repaire enfumé ,

On s'assemblait six fois en deux semaines Un reste impur de ces énergumenes .

Dè Saint Médard effrontés charlatans, Trompeurs , trompés , monstres de notre temps. Missel en niain, la cohorte infernale Psalmodiait en ce lieu de scandale ,

Et s'exercait à des contorsions

Qui feraient peur aux plus hardis démons.

Leurs hurlements en sursaut m'éveillerent ;

Dans mon cerveau mes esprits remontèrent;

J e soulevai mon corps sut mon gï&bat,

Et m'avisai Tjuc j'étais au sabbat.

Un gros rabbin de cette synagogue ,

Que j'avais vu ci-devant pédagogue ,

Me reconnut ; le bouc s'imagina Qu'avec ses saints je m'étais couché là.

Je lui contai ma honte et ma détresse.

Maître Abraham , après cinq on six mots De compliment, me tint ce beau propos :

• « J'ai comme toi croupi dans la bassesse ,

« Et c'est le lot des trois quarts des humains ;

«< Mais notre sort est toujours dans nos mains.

» Je me suis fait auteur, disant la messe,

« Persécuteur , délateur, espion :

<« Chez les dévots je forme des cabales ;

« Je cours, j'écris, j'invente des scandales,

« Pour les combattre, et pour me faire un nom ,

• Piensement semant la ziumie ,

« Et l'arrosant d'un peu de calomnie.

« Imite-moi ; mon art est assez bon :

<* Suis comme moi les méchants à la piste ;

« Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,

« Au géomètre ; et sur-tout prouve bien « Qu'un bel-esprit ne peut être chrétien.

« Du rigorisme embouche la trompette ;

« Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »

A ce discours , saisi d'émotion ,

Le cœur encore aigri de ma disgrâce,

Je répondis en lui couvrant la face De mes citaq doigts ; et la troupe en besace. Qui fut témoin de ma vive action ,

Crut que c'était une convulsion.

A la faveur de cette opinion Je m'esquivai de l'antre de Mégere.

C'est fort bien fait ; si ta tête est légère ,

Je m'apperçois que ton cœur est fort bon.

Où courus-tu présenter ta misere?

— Las ! où courir dans mon destin maudit ?

N'ayant ni pain , ni gîte , ni crédit ,

Je résolus de finir ma carrière,

Ainsi qu'ont fait, au fond de la riviere.

Des gens de bien , lesquels n'en ont rien dit.

O changement ! ô fortune bizarre !

J'apprends soudain qu'un oncle trépassé , Vieux janséniste , et docteur de Navarre, Des vieux docteurs certes le plus avare,

Ab intestat malgré lui m'a laissé D'argent comptant un immense héritage.

< - Bientôt changeant de mœurs et de langage Je me décrasse; et m'étant dérobé A cette fange où j'étais embourbé,

Je prends mon vol, je m'élève, je plane ;

Je veux tâter des plus brillants emplois.

Etre officier, signaler mes exploits;

Puis de Thémis endosser la soutane,

Et, moyennant vingt mille écus tournois, Etre appelé le tuteur de nos rois.

J'ai des amis , je leur fais grande chere;

J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers

LE PAUVRE DIABLE

Ont comme moLl'heureux talent de plaire : ' Je sois aimé des dames que je sers.

Pour compléter tant d'agréinents divers 1 On me propose un très bon mariage ;

Mais les conseils de mes nouveaux amis ,

Un grain d'amour ou de libertinage,

La vanité, le bon air, tout m'engage Dans les filets de certaine Lais,

Que Belzébut fit naître en mon pays.

Et qui depuis a brillé dans Paris.

Elle dansait à ce tripot lubrique Que de l'église un ministre impudique (Dont Marion fut servie assez mal)

Fit élever près du palais royal.

Avec éclat j'entretiens donc ma belle :

Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle, ' Je prodiguais les vers et les bijoux;

Billets de change étaient mes billets doux:

Je conduisais ma Laïs triomphante.

Les soirs d'été dans la lice éclatante De ce rempart^asyle des amours,

Par Outrequin rafraîchi tous les jours.

Quel beau vernis brillait sur sa voiture !

Un petit peigne orné de diamants De son chignon surmontait la parure ,

L'Inde à grands frais tissut ses vêtements ; L'argent brillait dans la cuvette ovale Où sa peau blanche, et ferme autant qu'égale S'embellissait dans des eaux de jasmin,

A son souper un "surtout de Germain Et trente plats chargeaient sa table ronde Des doux tributs des forêts et de l'onde.

Je voulus vivre en fermier-général :

Que voulez-vous , hélas ! que je vous dise ?

Je payai cher ma brillante sottisa ;

En quatre mois je fus à l'hôpital.

Voilà mou sort, il faut que je l'avoue.

Conseillez-moi. — Mon ami , je te loue D'avoir enfin déduit sans vanité Ton cas honteux , et dit la vérité.

Prête l'oreille à mes avis lideles.

Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris De malotrus, soi-disant beaux-esprits ,

Qui, dissertant sur les pièces nouvelles.

En font encor de plus sifflables qu'elles :

Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,

Mordus, mordants, chansonneurs, chansoqnés Nourris de vent au temple de mémoire,

Peuple crotté qui dispense la gloire.

J'estime pins cés honnêtes enfants Qui de Savoie arrivent tous les ans ,

Et dont la main légèrement essuie Ces longs canaux engorgés par la suie:

J'estime plus celle qui dans un coin Tricotte en paix les bas dont j'ai besoin;

Le cordonnier qui vient de ma chaussure Prendre à genoux la forme et la mesure.

Que le métier de tes obscurs Frérons.

Maître Abraham , et ses vils compagnons r Sont nne espece encor plus odieuse.

Quant aux catins, j'en fais assez de cas ;

Leur art est doux , et leur vie est joyeuse :

Si quelquefois leurs dangereux appas A l'hôpital mènent un pauvre diable.

Un grand benêt qui fait l'homme agréable,

Je leur pardonne, il l'a bien mérité.

Ecoute, il faut avoir nn poste honnête.

Les beaux projets dont tu fus tourmenté Ne troublent plus ta ridicule tête;

LE PAUVRE DIABLE

Ta ne veux plus devenir conseiller ;

Tu n'as point l'air de te faire officier,

Ni courtisan, ni financier , ni prêtre.

Dans mon logis il me manque un portier; Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être? — Oui-dà , monsieur. — Quatre fois dix écus Seront par an ton salaire; et de plus,

D’assez bou vin chaque jonr une pinte Rajustera ton cerveau qui te tinte.

Va dans ta loge; et sur-tout garde-toi Qu’aucun Fréron n’entre jamais chez moi.

— J’obéirai sans réplique à mon maître En bon portier; mais en secret peut-être J'aurais choisi, dans mon sort malheureux.

D’être plutôt le portier des Chartreux.

LA VANITÉ

Q h'ai-tü, petit bourgeois d’une petite ville? Quel accident étrange , en allumant ta bile, .

A sur ton large front répandu la rougeur?

D’où vient que tes gros yeux pétillent de fureur? Réponds donc. — L’univers doit venger mes injures; /

L’univers me contemple , et les races futures Contre mes ennemis déposeront pour moi.

— L’univers , mon ami , ne pense point à toi. L’avenir encor moins: conduis bien ton ménage, Divertis-toi, bois , dors, sois tranquille, sois sage. De quel nuage épais ton crâne est offusqué !

— Ah î j’ai fait un discours, et l’on s’en est moqué l Des plaisants de Paris j’ai sentila malice :

Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice; Sans doute il punira ces ris audacieux.

— Ya ; le roi n’a point lu ton discours ennuyeux ;

Il a trop peu de temps , et trop de soins à prendre ; Son peuple à soulager, ses amis à défendre ,

La guerre à soutenir : en un mot les bourgeois Doivent très rarement importuner les rbis.

La cour te croira fou : reste chez toi , bon homme.

«— Non , je n'y puis tenir ; de brocards on m'assomme. Les quand y les qui, les quoi, pleuvant de tous côtés^ Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.

On méprise à Paris mes chansons judaïques.

Et mon Pater anglais, et mes rimes tragiques.

Et ma prose aux quarante ! un tel renversement D'un état policé détruit le fondement ;

L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;

Je prétends des plaisants réprimer la licence. '

Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi :

Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainsi, nouveau venu, sur les rives de Seine,

Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumeno De son plaisant délire amusait les passants.

Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ; Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homerer Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre , 1 Et les Dieux des enfers, et Bellone, et Pallas ,

Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.

Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,

Des nouvelles du temps infidèle copiste.

Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.

Il pense fermement , dans sa superbe extase , Ressusciter les temps des combats d'Athanase.

Ce petit bel esprit , orateur du barreau ,

Alignant froidement ses phrases au cordeau,

LA VANITÉ

Citant maî-à-propos des auteurs qq'il ignore,

Voit voler son beau nom du. couchant à l'aurore ;

Ses flatteurs à diné l'appellent Cicérou.

Berthier dans son college est surnommé Varron.

Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage Doit penser dans Pékin comme dans son village :

Et la vieille badaude, au fond de son quartier ,

Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.

Je suis loin de blâmer le soin très légitime De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.

Un conseiller du roi sur la terre inconnu Doit dans son cercle étroit , chez les siens bien venu , Etre approuvé du moins de ses graves confrères ; Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires Sur la scene du monde ardents à s'étaler.

V"eux-tu te faire acteur? on voudra te siffler. Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogene Qui, pouvant chez je s siens, en bon bourgeois d' Athene ,

A l'étude , au plaisir doucement se livrer ,

Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.

Malheur à tout mortel, et sur-tout dans notre âge, Quj se fait singulier pour être un personnage !

Piron seul eut raison quand, dans un goût nouveau. Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau-,

Ci gît qui ne fut rien. — Quoi que l'Orgueil en dise, Humains , faibles humains , voilà votre devise. Combien de rois , grands Dieux ! jadis si révérés , Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !

La terre a vu passer leur empire et leur trône.

On ne sait en quel lieu florissait Babylone.

Le tombeau d'Alexandre , aujourd'hui renversé , Avec sa ville alticre a péri dispersé.

César n'a point d'asyle où son ombre repose :

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

ÇOIÎTES EN VERS, etc. Q

Jf w

DIALOGUE D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE

—j IE PARISIEN.,

V ous avez donc franchi les mers hyperborées ,

Ces immenses déserts et ces froides contrées Où le fils d'Alexis , instruisant tons les rois,

A fait naître les arts, etjes moeurs, et les lois? Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse. Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course. Allèrent , de Borée arpentant l'horizon ,

Geler auprès du pôle applati par Newton,

Et, dans ce grand projet utile à cent couronnes ,

Avec un quart-de-cercle enlever deux Lapponnes? Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous P

LE RUSSE

Non ; je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous , Voir un peuple fameux, l'observer, et l'entendre.

L E PA RISIEIT.

Aux bords de l'Occident que pouvez- vousapprendre ? Dans vos vastes états vous touchez à la fois N

Aü pays de Christine, à l'empire chinois;

Le héros de Nerva sentit votre vaillance;

Le brntal janissaire a tremblé dans Byzance;

Les hardis Prussiens ont été terrassés;

Et, vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez*

le russe. ,

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire Célèbrent ses plaisirs, et consacrent sa gloire.

Tout mon coeur tressaillait à ces récits pompeux De vos arts triomphants, de vos aimables jenx.

Quels plaisirs , quand yos jours , marqués par vos con- . quêtes, iy>

S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes! L'étranger admirait dans votre auguste cour Cent filles de héros conduites par l'Amour ;

Ces belles Montbazons , ces Châtillons brillantes ,

Ces piquantes Bouillons , ces Nemours si touchantes , Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs,

Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ; Perrault du louvre auguste élevant la merveille ;

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille , Tandis que, plus aimable , et plus maître des cœurs , Racine, d'Henriette exprimant les douleurs.

Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,

Des feux les plus touchants peignait le sacrifice.

Cependant un Colbert en vos heureux remparts Ranimait l'industrie , et rassemblait les arts :

Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance. Sur cent châteaux ailés les pavillons de France, Bravant ce peuple altier complice de Cromwel, Effrayaient la Tamise, et les ports du Texeï.

Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres , Accrus par la culture et mûris par vingt lustres , Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.

Le temps doit augmenter la splendeur de l'état ;

Mais je la cherche en vain dans cette ville immense. l* parisien.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence. Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux ;

Les esprits sont changés, et les temps sont fâcheux.

LÉ RUSSE

Et que vous reste-t-il de vos magnificences? •

LE PARISIEN

Mais.... nous avons souvent de belles remontrances Et le nom d'Ysabeau sur un papier timbré Est dans tons nos périls un secours assuré.

LE RUSSE

C’est beaucoup ; mais enfin , quand la riche Angleterre

«ee

Epuise ses trésors à vous faire la guerre,

Les papiers d’Ysabeau ne vous suffiront pas ;

Il faut des matelots, des vaisseaux , des soldats...

LH PARISIEN

Nous avons à Paris de plus grandes affaires. ,

LE EUSSE

Quoi donc ?

le PARISIEN.

Jansénius.... la bulle.... ses mystères :

De deux sages partis les cris et les efforts,

Et des billets sacres payables chez les morts.

Et des convulsions , et des réquisitoires, Rempliront de nos temps les brillantes histoires.

Le Franc de Pompignan par ses divins écrits Plus que Palissot meme occupe nos esprits ;

Nous quittons et la foire et l’opéra comique Pour juger de le Franc le style académique.

Le Franc de.Pompignan dit à tout F univers Que le roi lit sa prose , et même encor ses vers ; ÏS univers cependant voit nos apothicaires Combattre en parlement les jésuites leurs freres : Car chacun vend sa drogue, et croit sur son pailler Fixer, comme le Franc, les yeux du monde eutier. Que dit-on dans Moscow de ces nobles querelles ?

le russe.

En aucnn lien du monde, on ne m'a parlé d'elles.

Le Nord , la Germanie, où j'ai porté mes pas,

Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEÏ.

Quoi ! du clfirgé français la gazette prudente,

Cet ouvrage immortel que le pur zele enfante,

Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux, N'ont point passé les mers et volé jusqu'à vous P 1

til LH EUSSE. " •

Non.

- ,« LE PARISIEN

Quoi! vous ignorez des mérites si rares?

LE RUSSE À PARIS. 10 S

LE RUSSE

j Noos n'en avons jamais rien appris.

le rxftisiEir.

Les barbares !

Hélas ! en leur faveur mon esprit abusée »

Avait cru que le Nord était civilisé. '

LE RUSSE

Je viens pour me former sur Tes bords de la Seine ; C'est un Scythe grossier voyageant dans Athene, Qni vous conjure ici, timide et curieux.

De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.

Les modernes talents que je cherche à connaître Devant un étranger craignent-ils de paraître?

Le cygne de Cambrai , l'aigle brillant de Meaux, Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux?

Leurs disciples , nourris de leur vaste science , N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

LE PARISIEN

Oui , le flambeau divin qu'ils avaient allumé Brille d'un nouveau feu , loin d'être consumé ;

Nous avons parmi nous des peres de l'Eglise.

le russe. k

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PA.RISIEK.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet ,

Et Berthier le jésuite, et le diacre Trublet,

Et le doux Caveirac , et Nonotte , et tant d'autres , Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :

De leur siecle profane instructeurs généreux ,(i) Cachant de leur savoir la plus grande partie,

(i) Peu d'auteurs se sont servis du mot instructeur , qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très énergique eu slavon. *

Ecrivant sans esprit , par pnre modestie.

Et par piété même ennuyant les lecteurs.

Ii E RUSSE.

Je n’ai point encor lu ces solides auteurs.

Il faut que je vous fasse un aveu condamnable:

Je voudrais qu'à l’utile on joignit l’agréable ;

J’aime à voir le bon sens sons le masque des ris ;

Et c’eSt pour m’égayer que je viens à Paris.

Ce peintre ingénieux de la nature humaine Qui fit voir en riant la raison sur la scene.

Par ceux qui l’ont suivi serait-il éclipsé?

T. E r A RI SIEN.

Vous parlez de Moliere ; oh ! son régné est passé ;

Le siecle est bien plus fin ; notre scene épurée Du vrai beau qu’on cherchait est enfin décorée :

Nous avons les remparts , nous avons Ramponeau ; Au lieu 'du Misanthrope on voit Jacques Rousseau ,

' Qui, marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue , Donnç un plaisir bien noble au public qui le hue. Voilà nos grands travaux ,nos beaux arts , nos succès , Et l’honneur éternel de l’empire français.

A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE’

Je vois dans vos propos un peu de raillerie;

Je vous entends assez : mais parlons sans détour ; Votre nuit est venue après le plus beau jour.

Il en est des talents comme de la finance ;

La disette aujourd'hui succédé à l'abondance;

Tout se corrompt un peu , si je voqs ai compris.

Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris? Minerve de ces lieux serait-elle bannie?

Parmi cent beaux esprits n'est-il plus de génie ?

LE FA.RISIEN.

TJngénie Pah , grand Dieu ! puisqu'ilfantm , 'expliquer, S'il en paraissait un qne l'on pût remarquer,

Tant de témérité serait bientôt punie.

LE RUSSE A PARIS

Non , je ne le tiens pas assuré de sa vie.

Les Berlhiers , les Ghaumeix , et j usqnes aux Frérons, Déjà de l'imposture embouchent les clairbns ; L'hypocrite sourit . l'énergumene aboie ;

Les chiens de Saint-Médard s'élancent sur ietir proie ; Un petit magistrat à peine émancipé,

Un pédant sans honneur à bicètre échappé ,

S'il a du bel esprit la jalouse manie.

Intrigue , parle , écrit , dénonce , calomnie ,

F.n crimes odieux travestit les vertus ;

Tous les traits sont lancés, tons les rets sont tendus. On cabale à la cour ; on amente , on excite Ces petits protecteurs sans place et sans mérite. Ennemis des talents , des arts , des gens de bien ,

Qui se sont faits dévots de peur de n'être rien. N'osant parler au roi, qui hait la médisance, ,

Et craignant de ses yeux la sage vigilance ,

Ces oiseaux de la nuit ^rassemblés dans leurs trous. Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux : Poursuivons , disent-ils , tout citoyen qui pense.

Un génie ! il aurait cet excès d'insolence U n'a pas demandé notre protection !

Sans doute il est sans moeurs et sans religion ;

Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même. Qu'il n'est point implacable , et qu'il suffit qu'on l'aime.

Dans le fond de son atne il se rit des Fantins,

De Marie Alacoque , et de la Fleur des saints.

Aux erreurs indulgent , et sensible aux miseres ,

U a dit, on le sait, que les humains sont freres ;

Et dans un doute affreux lâchement obstiné ,

Il n'osa convenir que Newton fût damné.

Le brûler est une œuvre et sage et méritoire.

Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.

Des vieilles , à ces mots , aù ciel levant les yeux , Demandent des fagots pour cet homme odieux ;

Et des petits pochés commis dans leur jeune âge Elles font pénitence en opprimant un sage.

X. E PARISIEN

J'ai dit la vérité; vous la vouliez sans feinte :

Mais n'imaginez pas que , tristement éteinte ,

La raison sans retour abandonne Paris ; . *•»-'*

Il est des cœurs bien faits , il est de bens'esprits , Qui peuvent des erreurs où je la vois livrée Ramener au droit sens ma patrie égarée.

Les aimables Français sont bientôt corrigés»

i . e russe.

Adieu : je reviendrai quand ils seront changés."'

ÉTRENNES AUX SOTS

Premier janvier 1761.

A ces beaux j eux inventés dans la Grece , Combats d'esprit, ou de force , ou d'adresse , Jeux solemnels , écoles des héros,

Un gros Thébain , qui se nommait Bathos , Assez connu par sa crasse ignorance ,

Par sa lésine et son impertinence ,

D'ambition tout comme un autre épris.

Voulut paraître et prétendit aux prix.

C’était la course : un beau cheval de Thrace Aux crins flottants , à l’œil brillant d’audace , Vif et docile , et léger à la main , . '

LES CHEVAUX ET LES ANES. a «

Vint présenter son dos à mon vilain:

Il demandait des housses , des aigrettes ,

Un beau harnois , de i’or sur les bossettes.

Le bon Bathos quelque temps marchanda.

Un certain âne alors se présenta.

L’âne disait: Mieux que lui je sais braire.

Et vous verrez que je sais miepx courir;

Pour des chardons je m’offre à vous servir ; Préférez-moi. Mon Bathos le préféré.

Sûr du triomphe, il sort de la maison.

Voilà Bathos monté sur son grison :

Il veut courir. La Grece était railleuse.

Plus l’assemblée était belle et nombreuse , Plus on sifflait. Les Bathos en ce temps N'imposaient pas silence aux bons plaisants.

'Profitez bien de cette belle histoire ,

Vous qui suivez les sentiers de la gloire ;

Vous qui briguez ou donnez des lauriers , Distinguez bien les ânes des coursiers.

En tout état et dans toute science Vous avez vu plus d’un Bathos en France;

Et plus d’un âne a mangé quelquefois Au râtelier des coursiers de nos rois.

L’abbé du Bois, fameux par sa vessie ,

Mit sur son front , très atteint de folie ,

La même mitre , hélas ! qui décora Ce Fénélon que l’Europe admira. i

—

Au Cicéron des oraisons funèbres, ; r .

Sublime auteur de tant d’écrits célébrés ,

Qui succéda dans l’emploi glorieux De cultiver l’esprit des demi-dieux?

Un théatin , un Boyer. Mais qu’importe , Quand l’arbre est beau, quand la seve est bien forte ,

Qu’il soit taillé par Bénigne on Boyer ?

De très bons fruits viennent sans jardi er.

C’est dans Paris , dans notre immense ville , En grands esprits , en sots, toujours fertile. Mes chers amis , qu’il tant bien nous garder Des charlatans qni viennent l’inonder.

Les vrais talents se taisent ou s’enfuient.

Découragés des dégoûts qu’ils essuient;

Les faux talents sont hardis , effrontés.

Souples , adroits, et jamais rebutés.

Que de frelons vont pillant les abeilles .

Que de Pradons s’érigent en Corneilles! - Que de Gauchats semblent des Massillons !

Que de le Dains succèdent anx Bjgnons !

' Virgile meurt, Bavius le remplace.

Après Lulli nous avons vu Colasse.

Après le Brun , Coypel obtint l'emploi Du premier peintre ou barbouilleur du roi.

Ah ! mon ami , malgré ta suffisance ,

Tu n'étais pas premier peintre de France.

Le lourd Crevier , pédant crasseux et vain , Prend hardiment la place de Rollin, ^ Comme un valet prend l'habit de son maître.

Que voulez-vous ? chacun cherche à paraître, C'est un plaisir de voir ces polissons Qui du bon goût nous donnent des leçons.

Ces étourdis calculants en finance ,

Et ces bourgeois qui gouvernent la France, Et ces gredins qui d'un air magistral.

Pour quinze sous griffonnant un journa , Journal chrétien , connu par sa sottise ,

Vont se carrant«n princes de 1 Eglise,

Et ces faquins qui d'un ton familier > Parlent an roi du haut de leur grenier.

Nul a Paris ne se tient dans sa sphere , Dans son métier, ni dans son caractère;

Et parmi ceuaf qui briguent quelque nom , Ou quelque honneur , ou quelque pension ,

LES CHEVAUX ET LES ANES. x i « Qui des dévots affectent la grimace ,

L'àbbé la Coste est le seul à sa place.

Le roi , dit-on , bannira ces abus :

Il le voudrait; ses soins sont superflus*

Il ne peut dire en un arrêt en forme :

Impertinents , je veux qu'on se réforme,

Que le Journal de Trévoux soit meilleur,

Guyou moins plat. Moreau plus fin railleur.

La cour enjoint à Jacque hétérodoxe De courir moins après le paradoxe ;

Je lui défends de jamais dénigrer

Des arts charmants qui peuvent l'honorer ;

Je veux, j'entends que sous mon régné auguste Tout bon Français ait l'esprit sage et juste ;

Que nul robin ne soit présomptueux f Nul moine fier, nul avocat verbeux. » .

Oui le rapport, dans mon conseil j'ordonne Que la raison s'introduise en Sorbonne,

Que tout auteur sache me réjonir ,

Ou m'éclairer : car tel est mon plaisir.

Un tel édit serait pins inutilé Que les sermons préchés par la Neuville.

Donc on aurait grande obligation A qui pourrait par exhortation ,

Par vers henreux, et par douce éloquence .

Porter nos gens à moins d'extravagance, Admonéter par nom et par surnom Ces ennemis jurés de la raison.

On pourrait dire aux malins molinistes,

A leurs rivaux les rudes jansénistes ,

Aux gens du greffe, aux universités ,

Aux faux dévots, d'honnêtes vérités ;

Je les dirai , n'en soyez point en peine ; <

Chacun de vous obtiendra son étrenne.

Messieurs les sots , je dois , en bon chrétien, Vous fesfifv tous, car c'est pour votre bien.

L'HYPOCRISIE

M, s chers amis , il me prend fantaisie De vous parler ce soir d'hypocrisie.

•Grave Vernet, soutiens ma faible voix;

Plus on est lourd , plus on parle avec poids.

Si quelque belle à la démarche fiere.

Aux gros te ton s, à l'énorme derrière.

Etale aux yeux ses robustes appas ,

Les rimailleurs la nommeront Pallas.

Une beauté jeune , fraîche , ingénue ,

S'appelle Hébé ; Vénus est reconnue A son sourire , à l'air de volupté Qui de son charme embellit la beanté : .

Mais si j'avise un visage sinistre,

Un front hideux , l'air empesé d'un cuistre , Un cou jauni sur un moignon penché , .

Un œil de porc à la terre attaché ,

(Miroir d'une ame à ses remords en proie , Toujours terni , de peur qu'on ne la voie,) Sans hésiter , je vous déclare net Que ce magot est Tartuffe ou Vernet.

C’est donc à toi, Vernet, que je dédie Ma très honnête et courte rapsodie ,

Sur le sujet de notre ami Guignard , ï'esse-matthieu , dévot, et grand paillard.

Avant-hier advint que de fortune Je rencontrai ce Guignard, sur la brune,

Qui chez Fanchon s’ailait glisser sans brait, j Comme un hibou qui ne sort que de nuit.

Je l’arrêtai , d’un air assez fantasque,

Par sa jaquette, et je lui criai : Masque,

i iî

L’HYPOCRISIE

Je te connais ; l’argent et les câlins Sont à tes yeux les seuls objets divins ;

Tu n’eus jamais un autre catéchisme:

Pourquoi veux-tu , de ton plat rigorisme Nous étalant le dehors imposteur,

Tromper le monde, et mentir à ton cœur.

Et, tout pétri d’une douce luxure , ,

Parler en Paul , et vivre en EpicureP Le sycophante alors me répondit,

Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit.

Que la franchise est toujours dangereuse ,

L’art bien reçu ,1a vertu malheureuse ,

La fourbe utile , et que la vérité Est un joyau peu connu, très vanté, . ' -

D’un fort grand prix, mais qui n’est point d’usage Je répliquai : Ton' discours paraît sage.

L’hypocrisie a du bon quelquefois ;

Pour son profit on a trompé des rois ;

On trompe aussi le stupide vulgaire

Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire;

Lorsqu’il s’agit d’un trône épiscopal ,

Ou du chapeau qui coiffe un f ardinal ,

On, s» l’on veut., de la triple couronne Que quelquefois l’ami Belzébnth donne ;

En pareil cas peut-être il serait bon Qu’on employât quelques tours de frippon; L’objet est b£$u ,, le,prix en vaut la peine:

Mais se gêner pour nous mettre à la gène,

Mais s’imposer le fardeau détesté D’une inutile et triste fausseté.

Du monde entier méprisée et maudite ,

C’est être dupe encor plus qu’hypocrite.

Que Peretti se déguise en chrétien Pour être pape , il se conduit fort bien.

Mais toi, pauvre homme, excrément de college, Dis-moi quel bien, quel rang , quel privilège COUTES E« VERS, etc. I®

, ff?. SATIRES;

Il te revient de ton maintien cagot?

Tricher an jeu sans gagner est d’un sot.

Le monde est fin ; aisément on devine ,

On reconnaît le cafard à la mine ;

Chacun le hue : on aime à décrier Un charlatan qui fait mal son métier.

Mais convenez que du moins mes confrères M'applaudiront... Tu ne les connais gueres :

Dans leur tripot on les a vus souvent Se comporter comme on fait an courent ;

Tout penaillon y vante sa besace , ' 7

Son institut , ses miracles , sa crasse ;

Mais en secret l'un de l'autre jaloux , * Modestement ils se détestent tous.

Tes ennemis sont parmi tes semblables.

Les gens du monde au moins sont plus traitables Ils sont railleurs ; les autres sont méchants. Crains les sifflets, mais crains les mal-faisants. Crois-moi , renonce à la cagoterie ;

Mene uniment une plus noble vie ;

Rougissant moins , sois moins embarrassé ;

Que ton cou tors , désormais redressé ,

Sur son pivot garde un jnste équilibre;

Leve les yeux , paife en citoyen libre ;

Sois franc , sois simple ; et, sàns affecter rien, Essaie un peu d'être un homme de bien.

Le mécréant alors n'osa répondre.

J'étais sinçere , il se sentait confondre :

Il soupira d'un air sanctifié ; " (>

Puis détournant son œil humilié ,

Courbant en voûte une part de l’échine.

Et du menton se battant la poitrine.

D’un pied cagneux il alla chez Fanchon Pour lui parler de la religion.

LE MARSEILLOIS ET LE LION. * t k S

LE MARSEILLOIS ET LE LION

Par M. DE SAINT-DIDIER, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille (i).

Da.ws les sacrés cahiers , méconnus des profanes , Nons avons vu parler les serpents et les ânes :

Un serpent fit l'amour à la femme d’Adam ;

Un âne avec esprit gourmandà Ralaam.

Le grand parleur Homere , en vérités fertile.

Fit parler et pleurer les deux chevaux d’Achille.

Les habitants des airs, des forets, et des champs , Aux humains chez Esope enseignent le bon sens. Descartes n'en eut point quand il les crut machines: Il raisonna beaucoup, sur les œuvres divines ;

Il eu j ugea fort mal , et noya sa raison

Dans ses trois éléments, au coin d’un tourbillon.

Le pauvre homme ignora, dans sa physique obscure. Et l’homme , et l’animal , et toute la nature.

Ce romancier hardi dupa long-temps les sots. Laissons là sa folie, et suivons nos propos.

Un jour un Marseillois , trafiquant en Afrique ,

(i) Feu M. de Saint-Didier, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille , auteur du poème de Clovis, s'amusa quelque temps avant sa mort à composer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philosophie anglaise. Ces traits sont en effet imités de la fable des abeilles de Mandevilîe, mais tout le reste appartient à l'auteur français. Comme il était de Marseille, il n'a pas manqoé de prendre un Marseillois pour son héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage sur une eopie très exacte. •

Aborda le rivage où fut jadis Utique.

Comme il se promenait dans le fond d'un vallon.

Il trouva nez à nez un énorme lion ,

A la longue crinière , à la gueule enflammée ,

Terrible , et tout semblable au lion de Némée.

Le plus horrible effroi saisit le voyageur :

Il n'était pas Hercule; et tout tramai de peur Il se mit à genoux , et demanda la vie.

Le monarque des bois , d'une voix radoucie ,

Mais qui faisait encor trembler le Provençal,

Lui dit en bon français : Ridicule animal ,

Tu veux donc qu'aujôurd'hui de souper je me passe! Ecoute, j'ai dîné , je veux te faire grâce Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois Que le soir un lion soupe d'un Marseillois.

Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.'. Il avait eu jadis un grand fonds de science,

Et pour devenir prêtre il apprit du latin ;

Il savait Rabelais et son saint Augustin.

D'abord il établit, selon l'usage antique,

Quel est le droit divin du pouvoir monarchique; Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux L'homme est mis pour régner snr tous les animaux Que la terre est son trône, et que, dans l'étendue. Les astres sont formés £onr réjouir sa vue;

Il conclut qu'étant prince, un sujet africain Ne pouvait, sans pécher , manger son souverain.

Le lion , qui rit peu , se mit pourtant à rire ;

, Et , voulant par plaisir connaître cet empire.

En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu. De l'univers entier le monarque absolu.

Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge Un corps faible monté sur deux fesses de singe;

* A denx minces talons deux gros pieds attachés ,

Jar cmq doigts superflus dans leur marche empêchés ; Deux mammelles sans lait , sans grâce , sans usage ;

Un crâne étroit et creux couvrant un plat visage. Tristement dégarni du tissu de cheveux Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux. Tel était en effet ce roi sans diadème ,

Privé de sa parure, et réduit à lui-même.

Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur

Au lil d'un perruquier , aux ciseaux d'un tailleur.

Ah ! dit-il au lion, je vois que la nature Me fait faire en ce monde une triste figure :

Je pensais être roi; j'avais certes grand tort:

Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.

Mais songez qu'un héros doit donner sa colere;'

Un roi n'est point aimé s'il n'est point débonnaire. Dieq , comme vous savez , est au-dessus des rois : Jadis en Arménie il vous donna des lois ,

Lorsque ; dans un grand coffre à la merci des ondes ; Tous les animaux purs ainsi que les immondes ,

Par Noé mon aïeul enfermés si long-temps, Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs :

Dieu fit avec eux tous une étroite alliance.

Un pacte solemnel. — Oh ! la plate impudence ! As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur?

Dieu , dis-tu , fit nn pacte avec nous ! — Oui, seigneur; H vous recommanda d'être clément et sago.

De ne toucher jamais à l'homme son image:

Et si vous me mangez, l'Eteruel irrité Fera payer mon sang à votre majesté. —

Toi , l'image de Dieu ! toi , magot de Provence ! Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ? Montre l'original de mon pacte avec Dieu.

Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu P Je vais t'en montrer un plus sur, plus véritable.

De mes quarante dents vois la file effroyable,- Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer.

Ce gosier écumant prêt *■ te dévorer.

Cette gueule , ces yeux , dont jaillissent des flammes;

Je tiens ces heureux dous dû Dieu que tu réclames: Il ne fait rien en vain ; te manger est ina loi;

C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi. V Ce Dieu , dont mieux que toi je connais la prudence. Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence. Toi-même as fait passer sous tes chétives dents D'imbécilles dindons, des moutons innocents,

Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.

Ton débile estomac, honte de la nature ,

Ne pourrait seulement sans l'art d'un cuisinier Digérer un poulet qu'il faut encor payer:

Si tu n'as point d'argent , tu j eunes en hermite ;

Et moi, que l'appétit en tout temps sollicite.

Conduit par la nathre , attentive à mon bien ,

Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien;

Je te digérerai saris faute en moins d'une heure.

Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure. Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers. Etre avalé par moi que rongé par les vers. —

Sire , les Marseillois xmt une ame immortelle ; Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.—- . La mienne apparemment est immortelle iusai.

Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci:

Je ne veux point manger tôn ame raisonneuse ;

Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse. C'est ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas. —

Vous avez sur ce corps une entière puissance; Mais quand on a diné, n'a-t-on point de clémence? Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays ;

Je laisse dans Marseille une femme et deux fils;

Mes malheureux enfants, réduits à la inisere,

Iront à l'hôpital si vous mangez leur pere. — '

Et moi , n'ai-je donc pas une femme à nourrir?

Mon petit lionceau ne peut encor courir.

Ni saisir de ses dents ton especе craintive ;

LE MARSEILLOIS ET LE LION. 1 1 9 Je lui dois la pâture : il faut que chacun vive.

Eh î pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné , D'olives, de citrons , de pampres couronné?

Pourquoi quitter ta femme et ce pays si rare Où tu fêtais en paix Magdeleine et Lazare ?

Dominé par le gain tu viens dans mon canton Vendre, acheter , troquer, être dupe et frippon; • Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse De ta sotte imprudence et de tou avariée ?

Réponds-moi donc , maraud. — Sire , je suis battu. Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu.

Ma tremblante raison cede en tout à la vôtre.

Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre : Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien.

Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien. Pour del'argent comptant qu'aux hommes on préféré, Se racheter d'un Turc, et payer un corsaire.

Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;

A vous y bien servir mes vœux sont résolus :

Je vous ferai garnir votre charnier auguste De deux bons moutons gras, valant vingt francs au j uste 5 >

Pendant deux mois entiers ils vous seront portés , Par vos correspondants chaque jour présentés ;

Et mon valet chez vous restera pour otage. —

Ce pacte , dit le roi, me plaît bien davantage '

Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.

Viens signer le traité; suis-tnoi chez le cadi;

Donne des cautions ; sois sûr , si tu m'abuses ,

Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses;

Et que, sans raisonner, tu seras étranglé,

Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé;

Le marché fut signé; tous les deux l'observerent. D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent. Ainsi , dans tous les temps , nos seigneurs les lions Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

EN SORBONNE

L'héritier de Brunswick et le roi des Danois ,

Tous le savez, amis, ne sont pas les seuls princes Qu'un désir curieux mena dans nos provinces.

Et qui des bons esprits ont réuni les voix.

Nous avons vu Trajan , Titus , et Marc-Aurele , * Quitter le beau séjour de la gloire immortelle ,

Pour venir en secret s'amuser dans Paris.

Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer do place :

C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays.

L'esprit est inéjuiet, et de tout il se lasse;

Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.

Le trio d'empereurs , arrivé dans la ville ,

Loin du monde et du bruit choisit son domicile Sous un toit écarté, dans le fond d'un fauxbourg.

Ils évitaient l'éclat : les vrais grands le dédaignent.

Les galants de la cour et les beautés qui régnent.

Tous les gens du bel air ignoraient leur séjour :

A de semblables saints il ne faut que des sages;

Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant ,

Gens instruits et profonds, qui n'ont rien de pédant. Qui ne prétendent point être des personnages;

Qui, des sots préjugés paisiblement vainqueurs.

D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;

Qui , sans craindre la mort, savent goûfer la vie;

Qui ne s'appellent point la bonne compagnie ,

Qui la sont en effet. Leur esprit et leurs mœurs Réussirent beaucoup chez les trois empereurs ;

LES TROIS EMPEREURS, etc. ni

A leur petit couvert chaque jour ils soupéreut : Moins ils cherchaient l'esprit , et plus ils en montrèrent :

Tons charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris D'être sur tous les points toujours du même avis.

Ils ne perdirent point leurs moments en visites;

Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars ,

Chez Clio, chez Minerve, aux atteliers des arts ;

Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.

On conduisit bientôt nos nouveaux curieux ^ ' Aux chefs-d'œuvre brillants d'Androraaque et cf'Ar= mide,

Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Elide.

Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.

D'un plaisir différent nos trois Césars jouirent; Lorsqu'à l'Observatoire un verre industrieux Leur fit envisâger la structure des cieux ,

Des cieux qu'ils habitaient , et dont ils descendirent» De la, près d'un beau pont que bâtit autrefois Le plus grand des Henris, et peut-être des rois, Mare-Anrele appereut ce bronze qu'on révéré,

Ce prince, ce héros célébré tant de fois.

Des Français inconstants le vainqueur et le pere :

Le voilà , disaient-ils , nous le connaissons tous ;

Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.

Un des sages leur dit : Vous savez son histoire;

On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté....

Quand il était au monde il fut persécuté.

Buri même à présent lui conteste sa gloire.

Pour domter la critique on dit qu'il faut mourir:

On se trompe ; et sa dent, qui ne peut s'assouvir, Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire.

Après ces monuments si grands , si précieux,

A leurs regards divins si dignes de paraître ,

Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.

Us voulurent enfin tout voir et tout connaître;

by GoôglJ

tas S A TIRE S.

Les boulevards , la foire , et l'opéra bouffon ,

L'école où Loyola corrompit la raison ,

Les quatre facultés , et j usqu'à la Sorbonne.

Us entrent dans l'étable où les docteurs fourrés > Ruminaient saint Thomas , et prenaient leurs degrés. *

Au séjour de Xergo, Ribaudier en personne Estropiait alors un discours en latin.

Quel latin, juste ciel! Les héros de l'empire Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire. ,

Mais ils ne rirent plus quand un gros Augustin Du concile gaulois lut tout haut les censures : —

Il disait anathcme aux nations impures Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés, Qu'auprès de l'Estrapade il fût des facqltés.

O morts ! s'écriait-il, vivez dans les supplices. Princes , sages 4 héros , exemples des vieux temps Vos sublimes vertus n'ont été que des vices;

Vos belles actions, des péchés éclatants.

Dieu juste, selon nous, frappe de l'anathéme Epictete, Caton, Scipion l'africain, >

Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain, Marc- Aurele , Tra jan , le grand Henri lui-même , Tous créés pour l'enfer, et morts sans sacrements Mais parmi ses élus nons plaçons les Cléments Dont nous avons ici solemnisé la fête ;

De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête: Ravaillac et Damien, s'ils sont de vrais croyants, S'ils sont bien confessés, sont ses heureux enfants. * Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face;

Et Turenne amoureux, mourant pour son pays.

Brûle éternellement chez les anges maudits.

Tel est notre plaisir ; telle est la loi de grâce.

Les divins voyageurs étaient bien étonnés De se voir en Sorbonne , et de s'y voir damnés.

LES TROIS EMPEREURS, etc. ia3

Les vrais amis de Dieu répriment leur colere. Marc-Aurele lui dit d'un ton très débonnaire :

Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez; Les facultés parfois sont assez mal instruites Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés; Dieu n'est ni si méchant ni si sot que vous dites.

Ribaudier à ces mots , roulant uh œil hagard , Dans des convulsions dignes de Saint-Médard, Nomma le demi-dieu déiste , athée , impie , Hérétique, ennemi du trône et de l'autel.

Et lui fit intenter un procès criminel.

Les Romains cependant sortent de l'écurie.

Mon Dieu, disait Titus, ce monsieur Ribaudier, Po^tr un docteur français , me semble bien grossier. Nos sages rougissaient pour l'honneur de

la France: Pardonnez , dit l'un d'eux, à tant d'extravagance; Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.

Nous nous sortîmes mépris; Ribaudier nous étonne; Nousl pensions en effet vous mener en Sorbonne;

Et l'on vous a conduit auk Petites-maisons.

LES DEUX SIECLES

S xk en e où je vis briller un i suivi d'un quatre, Siecle on Ton sut écrire aussi bien que combattre , D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui ? Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujour* d'hui.

Qui , fier dans l'indigence , et grand dans scs misere^ Vante, en tendant la main , les trésors de ses peres ? Non, d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé. Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé. La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire ,

Que noos avons perdu la faculté de rire.

C'est dommage : autrefois Moliere était plaisant ;

{1 sut nous égayer, mais en nous instruisant:

Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire ,

Et , sans nous amuser , renonce à nous instruire.

Que je plains un Français quand il est sans gaîté ! Loin de son élément le pauvre homme est jeté ;

Je n'aime point Thalie alors que sur la scene Elle prend gauchement l'habit de Melpomene :

Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton. Hors de son caractère on ne fait rien de bon.

Moliere en rit là-bas , et Racine eu soupire.

Il ne peut supporter l'insipide délire De tous ces plats romans mis en vers boursouflés , Apostrophes aux dieux, lieux communs ampoulés , Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,

Et la scene française en proie à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier. Qui gouverne l'Etat du haut de son grenier ;

La chute. des beaux arts est un bien pour la France ; Des revenus du roi ma main tient la balance ;

Je verrai des impôts les Français affranchis :

Vous ennuyez l'état, et moi je l'enrichis.

J'ai su fertiliser la terre avec ma plume ;

J'ai fait contre Coibert un excellent volume :

Le pnblic n'en sait rien ; mais la postérité M'attend poty: me conduire à l'immortalité ;

Et, pour prix des calculs où mon esprit se tue.

Je veux avec Jean-Jacque avoir nne statue. .

Taisez-vous , lui répond un philosophe altier.

Et ne vous vantez plus de votre obscur métier :

Vous gouvernez l'Etat! quelle triste manie Peut dans ce cercle étroit captiver un génie?

Prenez un vol plus haut ; gouvernez l'univers. Prouvez-nous (que les monts sont formés par les mers ; Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde ;

Descendez par un trou dans le centre du monde. Pour bien connaître l'ame, et nos sens inégaux ,

Allez des Patagons disséquer les cerveaux ;

Et tandis que Nedham a créé des anguilles.

Courez cbez les Lappons, et ramenez des filles :

Voilà comme on s'illustre en ce siecle profond.

De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.

Que Dieu parle à son gré , qu'à sa voix tout s'arrange ; Ce trait a ses beautés : moi je parle , et tout change.

Va, ne t'amuse plus aux finances du roi ;

Viens-t'en créer nn monde , et sois dieu comme moi* A ces discours brillants , saisi d'un saint scrupule , L'archidiacre Trnblet s'épouvante, et recule ;

Et pour charmer la cour , qui s'y connaît si bien , Avec un récollet fait un journal chrétien;

Les voilà tous les deux qui , commentant Moïse , Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'église.

Ils travaillent long-temps : leur libraire conclut Qu'il va mourir de faim , mais qu'il fait son salut.

Un autre fou paraît suivi de sa sorcière ;

Il veut réduire au gland l'académie entière.

Renoncez aux cités , venez au fond des bois ; Mortels, vivez contents sans secours et sans lois; Ou, si vous persistez dans l'abus effroyable De goûter les plaisirs d'un être sociable,

A mes soins vigilants osez vous confier.

Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier;

Ma Julie , avec moi perdant son pucelage,

Accouche d'un foetus , et rr'en est que pins sage : Rien n'est mal , rien n'est bien ; je mets tout de niveau; Je marie an dauphin la fille du bourreau ;

Les Petites-maisons, où toujours j'é.tu die.

Valent bien la Sorbonne et sa théologie.

Ainsi sur le Pont-Neuf, parmi les charlatans , L'échappé de Geneve ameute les passants,

Grimpé sur les tréteaux qui jadis dans Athen» t

Avaient : servi de loge au chien deDiogene.

Si la philosophie a pris ce noble essor , •

L'histoire sous nos mains va s'embellir encor. .

Des riens approfondis , dans un long répertoire.

Sans éclairer l'esprit surchargent la mémoire.

Allons, poudreux valets d'insolents imprimeurs , Petits abbés crottés , faméliques auteurs ,

Ressassez-moi Pétau , copiez-moi du Cange ;

De tous nos vieux éerits compilez le mélange ;

Servez d'antiques mets, sous dés noms empruntés 9 A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés :

Mais sur-tout écrivez Cn prose poétique ;

Dans un style ampoulé parlez-moi de physique; Donnez du gigantesque; étourdissczles sots.

Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots ;

Et que vôtre jargon , digne en tottt de notre âge ,

Nous fasfse de Racine oublier le langage.

Jadis en sa voliere un riche curieux Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux ;

Le chantre dé la' nuit, le serin , la fauvette ,

De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite;

Il eut soin d'écarter les lézards et les rats ;

Ils u'osâient approcher": ce temps ne dura pas : .

Un nouveau maitre vint ; ses gens se négligèrent,

La voliere tomba ; les rats s'en emparerent ; ,

Us dirent aux lézards : Illustres compagnons,

Les oiseaux ne sont plus, et c'est nous qui régnons,

LE PERE NÏCODEME

ET JEANNOT

J LS PERE NÏCODEME.

ex u iror, souviens -toi bien que la philosophie Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.

-LE PERE NICODEME, etc.

Archimède autrefois gâta le genre humain :

Newton dans notre temps fut un franc libertin; Loche a plus corrompu de femmes et de filles - Que Lass à l'hôpital n'a conduit de familles ;

Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé. Bénissons les mortels qui n'ont jamais pensé.

O bienheureux Larcher , Viret , Cogé , Nonotte ,

Que de tous vos écrits la pesanteur dévote Toujonrs pour mon esprit eut des charmes puissants. 1 Le péché n'est, dit -on, que l'abus du bon sens ;

Et de peur de l'abus vous bannissez l'usage.

Ah! fuyons saintement le danger d'être sage.

Pour faire ton salut ne pense point, .Teannot ; Abrutis bien ton ame , et fais voeu d'être un sot.

JEAlflfOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne ,

Je bâille, et de vos soins je me crois déjà digne.

J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.

Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin ,

Qui prêchant, confessant les dames de Versailles^ Caressait tonr-à-tour et,volait ses ouailles;

Ce cher monsieur Billard, et son ami Grizel ,

Grands porteurs de dlice, et chanteurs de missel, Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies :

Tous ces gens-là , mon pere , étaient de grands génies !

I> E PERE îtlCODÊME.

Mon fils , n'en doute pas , ils ont philosophé ,

Et soudain leur esprit, par le diable échauffé,

Brûla de tous les feux de la concupiscence. ,

Dans les bosquets d'Eden l'arbre de la science Portait un fruit de mort et de corruption;

Notre bon pere en eut une indigestion.

Pour lui bien conserver sa fragile innocence Il eut fallu planter l'arbre de l'ignorance.

xaS S A TJ RE S.

C'est bien dit ; mais souffrez que Jeannot l'hébété Propose avec respect une difficulté :

De tous les écrivains dont la pesante plume Barbouilla sans penser tous les mois un volume ,

Le plus-ignare en grec , en français , en latin ,

C'est notre ami Kréron de Quimper-Corentin:

Sa grosse ame pourtant dans le vice est plongée;

De cent' mortels poisons Belzébuth l'a rongée.

Je conclurais de là, si j'osais raisonner,

Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

I< E PERE K IC ODE ME

Oui, mais c'est quand ce pauvre ose se croire riche; C'est quand du bel esprit un lourd pédant s'entiche; Quand le démon d'orgueil et celui de la faim Saisissent à la gorge un maudit écrivain :

Le déloyal alors est possédé du diable.

Chez tout sot bel esprit le vice est incurable ;

Il va trouver enfin , pour prix de ses travers, Desfontaine et Chausson dans le fond des enfers.

Au pur sein d' Abraham il eût volé peut-être ,

Si dans son humble étage il eut su se connaître;

Mais il fut réprouvé sitôt qu'il entreprit .

D'allier la sottise avec le bel esprit.

Autrefois un hibou , formé par la nature Pour fuir l'astre dn jour au fond de sa masure,

Lassé de sa retraite, eut le projet hardi De voir comment est fait le soleil à raidi.

Il pria de son antre une aigle sa voisine De daigner le conduire à la sphere divine D'où le blond Apollon de ses rayons dorés Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.

L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes ;

Mais bientôt ébloui des clartés immortelles Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux.

Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.

LEGERE NICODEME, etc. is 9

Les oiseaux accourus à ses plaintes îfouebres, Dévorèrent soudain le courrier des ténèbres.

Profite de sa faute ; et , tapi dans ton trou , _ *

Fuis le jour à jamais en fidele hibou.

JEAÎTSOT.

On a beau se soumettre à fermer la paupière,

On voudroit quelquefois voir un peu de lumière. J'entends dire en tous lieux que le monde est instruit^ Qu'avec saint Loyola le mensonge s'enfuit,

Qn' Aranda dans l'Espagne , éclairant les fideles ,

A l'inquisition vient de rogner les ailes.

Chez les Italiens les yeux se sont ouverts.

Une auguste cité, souveraine des mers,

Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.

Le souverain chéri qui naquit dans Versailles Ànnulla , m'a-t-on dit, ces billets si fameux Quel es morts aux eufers emportaient avec eux. Avec discrétion la sage tolérance D'une éternelle paix nous permet l'espcrancc. D'abord avec effroi j'entendais ces discours;

Mais , par cent mille voix répétés tons les jours ,

Ils réveillent enfin mon ame appesantie : I

Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

LSfElE ÎÎKODÈME.

Ah , te voilà perdu ! Jeatanot n'est plus à moi.

Tous les cœurs sont gâtés. . . .l'esprit bannit la foi! L'esprit s'étend par-tout. ... O divine bêtise,

Versez tous vos pavots , soutenez mon église.

A quel saint recourir dans cette extrémité?

O mon fils , cher enfant de la stupidité ,

Quel ennemi-t'arrache au donx sein de ta mere?

On te l'a dit cent fois , malheur à qui s'éclaire !

Ne va point contrister les cœurs des gens de bien: Courage ; allons, rends-toi , lis le Journal chrétien* De Jean-Georges , crois-moi, fis le discours sublime : C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.

Tu peux guérir étttCO re. Oui , Paris dans ses murs Voit encor , grâce à Dieu , des esprits lourds, obscurs. D'arguments rebattus déterminés copistes,

Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes. Jette-toi dans leurs bras, dévore leurs leçons ; Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons Fais des phrases, J eannot, ma douleur t'en conjure Par ce palliatif adoucis ta blessure ;

Ne sois point philosophe.

JEiNNOT.

Ah ,vouspercez mon cœur.

Allons , ne voyons goutte , et chérissons l'erreur. C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je De demeurer un sot au sortir du college ?

LES SYSTEMES

Lorsque le seul puissant , le seul grand, le seul sage, De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,

Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps ,

De sa vaste machine il cacha les ressorts,

Et mit sur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabbin que cet être ineffable Un jour devant son trône assembla nos docteurs , Fiers enfants du sophisme, éternels disputeurs;

Le bon Thomas d'Aquin , Scot, et Bonaventnre,

Et jusqu'au provençal éleve d'Epicure, (1)

Et ce maître René qu'on oublie aujourd'hui ,

(1) Gassendi.

Grand fou persécuté par de plus fous que lui ;

Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice D'un inonde imaginaire a bâti l'édifice.

^ « Çà , mes amis , dit Dieu , devine* mon secret : Dites-moi qui je suis, et comment je suis fait ;

Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes; Quelle force en tous sens fait courir les comeles ,

Et pourquoi , dans ce globe , un destin trop fatal , Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.

Je sais que, grâce aux soins des plus nobles génies ,

- Des prix sont proposés par les académies :

J*en donnerai. Quiconque approchera du but > Aura beaucoup d'argent , et fera son salut. »

Il dit : Thomas se leve, à l'auguste parole , Thomas le jacobin, l'ange de notre école,

Qui de cent arguments se tira toujours bien ,

Et répondit à tout sans se douter de rien.

« Vous êtes , lui dit-il, l'existence et l'essence, Simple avec attributs, acte pur et substance,

Dans les temps , hors des temps , fin , principe , et mi- . lieu , ' 1

Toujours présent par-tout sans être en aucun lieu. » L'éternel , à ces mots qu'un bachelier admire ,

Dit : Courage , Thomas ! et se mit à sourire. Descartes prit sa place avec quelque fracas , Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,

Et le front tQUt poudreux de matière subtile, N'ayant jamais rien lu , pas même l'évangile :

« Seigneur , dit-il à Dieu , ce bon homme Thomas Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.

Voici mon argument, qui me semble invincible : Pour être , c'est assez que vous soyez possible : Quant à votre univers, il est fort imposant;

Mais quand il vous plaira j'en ferai tout autant,

Et je puis vous former d'un morceau de matière Eléments , animaux , tourbillons , et lumière ,

Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois. » Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.

L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,

Ne pouvait du Bécton souffrir l'audace insigne ,

Et proposait à Dieu ses atomes crochus ,

Quoique passés de mode et dès long-temps déchus ; Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.

„ Alors un petit Juif au long nez, au teint blême , Pauvre , mais satisfait , pensif et retiré,

Esprit subtil et creux, moins lu que célébré ,

Caché sous le manteau de Descartes son maître, Marchant à pas comptés, s'approcha du grand être: « Pardonnez -moi, dit-il en lui parlant tout

bas,

Mais je pense , entre nous , qne vous n'existez pas ;

Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.

J 'ai de plats écoliers, et de mauvais critiques. Jugez-nous. . . » A ces mots tout le globe trembla.

Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula ;

Mais Dieu clément et bon, plaignant cet iufidele. Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.

Ne pouvant désormais composer pour le prix,

Il partit , escorté de quelques beaux esprits.

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence Dieu daignait compatira tant d'extravagance, Etalerent bientôt cent belles visions , .

De leur esprit pointu nobles inventions:

Ils parlaient, disputaient , et criaient tous ensemble. Ainsi , lorsqu'à dîner un amateur rassemble Quinze ou vingt raisonnenrs,auteurs, commentateurs, Rimeurs, compilateurs, chansonneurs , traducteurs, La maison retentit des cris de la cohue;

Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air persuadé Mallebranche assura Qu'il faut parler au Verbe et qu'il nous répondra.

Arnaud dit que de Dieu, la bonté souveraine Exprès pour uous damner forma la race humaine.

Leibnitz avertissait le Turc et le chrétien Que sans son harmonie on ne comprendra rien ;

Que Dieu , le monde , et nons , tout n'est rien sans monades.

Le courrier des Lappons , à 3113 ses turlupinades,

Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan ,

Pour se former l'esprit , disséquer un géant.

Notre consul Maillet, non pas consul de Rome,

Sait comment ici-bas naquit le premier homme:

D'abord il fut poisson; de ce pauvre animal Le berceau très changeant fut du plus fin crystal ;

Et les' mers des Chinois sont encore étonnées D'avoir par leurs courants formé les Pyrénées.

Chacun fit son système ; et leurs doctes leçons Semblaient partir tout droit des Petites-malsons.

Dieu ne se fâcha point ; c'est le meilleur des peres;

Et, sans nous engourdir par des lois trop austères ,

Il veut que ses enfants , ces petits libertins , *

S'amusent en jouant de l'oeuvre de s^s mains.

Il renvoya le prix à la prochaine année :

Mais il vous fit partir dès la même journée Son ange Gabriel , ambassadeur de paix ,

Tout pétri d'indulgence et porteur de bienfaits.

Le ministre emplumé vola dans vingt provinces ;

Il visita des saints , des papes , et des princes ,

De braves cardinaux , et des inquisiteurs,

Dans le siecW passé dévots persécuteurs, a Messeigneurs, leur dit-il, le bon Dieu vous ordonne De vous bien divertir, sans molester personne.

Il a su qu'en ce monde on voit certains savants,

Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorants ;

Ils n'ont ni volonté ni puissance de nuire :

Pour penser de travers , hélas ! faut-il les cuire ?

Un livre ,croyez-inoi, n'est pas fort dangereux ;

Et votre signature est plus funeste qu'eux.

En Sorbonne, aux charniers, tout se mêle d'écrire :

Imitez le bon Dieu , qui n'en a fait que rire.

LES CABALES

Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues ,

Tant de petits partis, de cabales , de brigues ? S'agit-il d'un emploi de fermier-général ,

Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal?

Etes-vous au conclave? aspirez-vous au trône Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Bar joue?

Çà , que prétendez-vous ? — De la gloire. — Ab ! gredin. Sais -tu bien que cent rois la briguèrent en vain? Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines Aux Condés , aux Sullis , aux Colberts , aux. Turennes, Pour avoir une place au haut du mont sacré ,

De sultan Mustapha ponr jamais ignoré ?

Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse Eût pu dans son bourbier s'enfler de tant d'audace.

— Monsieur , écouflez-moi; j'arrive de Dijon ,

Et je n’ai ni logis , ni crédit, ni renom.

J’ai fait de méchants vers ; et vous pouvez bien croire Que je n’ai pas le front de prétendre à la gloire :

Je ne veux que l’ôter à quiconque en jouit.

, Dans ce noble métier l’aini Fréron m’instruit;

Monsieur l’abbé Profond m’introduit chez les dames Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames. 'Nous serons- dans un mois l’un de l’antre ennemis , Mais le besoin présent nous tient encore unis..

Je me forme sous eux dans le bel art de nuire ;

Voilà mon seul talent, c’est la gloire où j’aspire. — — Laissons là de Dijon ce pauvre garnement.

Des bâtards de Zôile imbécille instrument ;

Qu’il coure à l’hôpital, où son destin le mene.

. LES CABALES. i35

Allons nous réjouir aux jeux de Melpomene. . .

Bon! j’y vois deux partis l’un à l’autre opposés ;

Léon dix et Luther étaient moins divisés.

L’un claque , l’autre siffle ; et l’antre du parterre

Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chansons :

J 'entends 'crier : — LuÛi, Campra, Rameau, Bouffons,

Etes- vous pour la France, ou bien pour l’Italie?

— Je suis pour mon plaisir , messieurs. Quelle folie

Vous tient ici debout ,sans vouloir écouter?

Ne suis-j e à l'opéra que pour y disputer ? —

Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue ;

Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.

Je me sauve avec peine aux jardins si vantés '

Que la main de le Notre avec art a plantés.

D'autres*fous à l'instant une troupe m'arrête :

Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête...

— Avez-vous lu sa piece ? il tombe, il est perdu ;

Par le dernier journal je le tiens confondu.

— Qui, de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colere ?

Quel est votre ennemi? — C'est un vil téméraire,

Un rimeur insolent qui cause nos chagrins ;

Il croit nous égaler en vers alexandrins.

-—Fort bien : de vos débats je cbn cois l'importance.—

Mais un gros de bourgeois de ce coté s'avance.

—Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau.—

Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau ,

Et qu'on examinait si les gourmets de France

D'une vendange heureuse avaient quelque espérance,

Ou qtfe des érudits balançaient doctement

Entre la loi nouvelle et le vieux testament.

Un jeune candidat , de qui la chevelure

Passait de Clodion la royale coiffure ,

Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci:

—Ce sont nos parlements dont il s'agit ici;

Lequel préférez-vous? — Aucun d'eux, je vous jure.

x36 ; S ATIRES.

Je n'ai point de procès , et dans ma vie obscnre Je laisse au roi mon maître , en pauvre citoyen Le soin de son royaume, où je ne prétends rien. - Assez de grands esprits, dans leur troisième étage , N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage ,

Se sont mis par plaisir à régir l'univers ;

Sans quitter leur grenier iis traversent les mers ;

Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enricliissent :

Leurs marchands de papier sont les seuls, qui gémissent.

Moi .j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi M'apprenne pour dix sous mon devoir et ma loi. Tout coqfus d'un édit qui rogne mes finances,

Sur mes biens écornés je réglé mes dépenses ; Rebuté de Plutus , je m'adresse à Cérès ; ,

Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.

La campagne en tout temps par un travail utile Répara tous lës maux qu'on nous fit à la ville.

On est un peu fâché, mais qu'y faire?... Qhéir,

A quoi bon cabaler quand on ne peut agir?

— Mais ^monsieur , des Capets les lois fondamentales,^

Et le grenier à sel , et les cours féodales ,

Et le gouvernement du chancelier Duprat. . .

— Monsieur, je n'entends rien aux matières d'Etat : Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.

La fronde était plaisante, et la guerre civile Amusait la grand'chambrc et le coadj uteur.

Barricadez- vous bien; je m'enfuis; serviteur. — ,

A peine ai-je quitté mou jeune énergumene • Qu'un groupe de savants m'enveloppe et m'entraîne. D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part. . . . —Je vous goûtai, dit-il , lorsque de Saint-Médard Vous crayonniez gaxment la cabale grossière , Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetiere; Les billets au porteur des chrétiens trépassés ;

LES CABALES. i3 7

Les fils de Loyola sur la terre éclipsés:

Nous applaudîmes tous à votre nobl«» audace,

Lorsque vous nous prouviez qu'un maroufle à besace.

Dans sa crasse orgueilleuse à charge au genre humain.

S'il eût bêché la terre , eût servi son prochain.

Jouissez d'une gloire avec peine achetée,

Acceptez à la fin votre brevet d'athée.

— Ah.' vous êtes trop bon. Je sens au fond du cœur Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.

Il est vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle;

Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule:

L'univers m'embarrasse; et je ne puis songer Que cette horloge existe , et n'ait point d'horloger.

Mille abus, je le sais, ont régné dans l'église :

Fleury le confesseur en parle avec franchise.

J'ai pü de les siffler prendre un peu trop de soin:

Et quel auteur , hélas ! ne va jamais trop loin?

De saint Ignace encore on me voit souvent rire ;

Je crois pourtant un Dieu , puisqu'il faut vous lé dire.

— Ah, traître! ah, malheureux! je m'en étais douté.

Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,

Alors que, de Maillet insultant la mémoire.

Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire ....

Ignorant ! vois l'effet de mes combinaisons:

Les hommes autrefois ont été des poissons ;

La mer de l'Amérique a marché vers le Phase;

Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase :

Noos te l'avions appris ; mais tu t'es éloigné Du vrai sens de Platon , par nous seuls enseigné.

Lâche ! oses-tu bien croire une essence suprême ?

— Mais oui. — De la nature as-tu lu le système ?

Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé?

Que dis-tu de ce livre ? — Il m'a fort ennuyé. • . .

— C'en est assez , ingrat : ta perfide insolence Dans mon premier concile aura sa récompense.

Va , sot adorateur d'un fantôme impuissant,

Nous t'avions jnsqu'ici préservé du néant ;

Nous t'y ferons rentrer , ainsi que ce grand être Que tu prends bassement pour ton unique maître. De mes amis , de moi , tu seras méprisé.

— Soit. — Nous insulterons à ton génie usé. \

—J 'y consens. — Des fatras de brochures sans nombre Dans té biere à grands ilôts vont tomber sur ton ombre. — Je n'en sentirai rien. — Nous t'abandonnerons Aux puissants Langlevieux , aux immortels Frérons. — Ah ! bachelier du diable , un peu plus d'indulgence Nous avons vous et moi besoin de tolérance.

Que deviendrait le monde et la société.

Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité?

Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.

J'âvourai qu'Epicure avait une aine honnête,

Mais le grand Marc-Aurele était plus vertueux; Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux;

Spinosa pardonnait ,à ceux dont la faiblesse D'un moteur éternel admirait la sagesse.

Je crois qu'il est un Dieu ; vous osez le nier. Examinons le fait sans nous injurier.

J'ai désiré cent fois, dans ma verte jeûnesse,

De voir notre saint-pere, au sortir de la messe ,

Avec le grand lama dansant un cotillon ;

Bossuet le funebre embrassant Fénélon,

Et, le verre à la main, le Tellier et Noailles Chantant chez Main tenon des couplets dans Versailles. Je préférais Chaulieu coulant en paix ses

jours Entre le dieu des vers et celui des amours ,

A tous ces froids savants dont les vieilles querelles Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé ; J'espérais en jouir : je me suis bien trompé.

On cabale à la cour, à l'armée , au parterre;

Dans Londres, dans Paris , les esprits sont en guerre ; Ils y seront toujours. La discorde autrefois,

Ayant brouillé les dieux , descendit chez les rois ; Pois dans l'église sainte établit son empire ,

Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.

Chacun vanta la Paix , que par-tout on chassa.

On dit que seulement par grâce on lui laissa Deux asyles fort doux ; c'est le lit , et la table. Puisse-t-elle y fixer un régné un peu durable !

L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis , buvons, Cabalons pour Chloris , et faisons des chansons.

LA TACTIQUE-

J'étais lundi passé chez 'mon libraire Caille,

Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille. J'ai , dit-il , par bonheur , un ouvrage nouveau , Nécessaire aux humains, et sage autant que beau ; C'est à Fétudier qu'il faut que l'on s'applique;

Il fait senl nos destins : prenez; c'est la Tactique.

La Tactique ? lui dis-je; hélas î jusqu'à présent J'ignorais la valeur de ce mot si savant.

Ce nom, répondit-il , venu de Grece én France, ■Veut dire le grand art, ou l'art par excellence ;

, Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux. J'achetai sa Tactique , et je me crus heureux. J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie , D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie ,

De cultiver mes goûts , d'être sans passion , D'asservir mes désirs au joug de la raison,

D'être juste envers tous , sans jamais être dupe.

Je m'enferme chez moi, jelis, je ne m'occupe Que d'apprendre par cœur un livre si divin.

Mes amis ! c'était l'art d'égorger son prochain.

.. J 'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre

Pétrit, pour s'amuser * du soufre et du salpêtre ;

Qu un énorme boulet , qu'on lance avec fracas ,

Doit mirer un peu liant pour arriver plus bas;

Que d'un tube de bronze aussitôt la mort yole '

Dans la direction qui fait la parabole ,

Et renverse en deux coups , prudemment ménagés 9 Cent automates bleus à la file rangés.

Mousquet , poignard , épée ou tranchante on pointue. Tout est bon , tout va bien , tout sert , pourvu qu'on tue. /

L'auteur , bientôt après , peint des voleurs de nuit Qui flans un chemin creux, sans tambour et sans bruit. Discrètement chargés de sabres et d'échelles , Assassinent d'abord" cinq ou six sentinelles ,

Puis, montant lestement aux murs de la cité ,

Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté , Portent dans leurs logis le fer avec les flammes , Poignardent les maris , couchent avec les dames. Ecrasent les enfants, et, las de tant d'efforts , Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts. Le lendemain matin on les mene à l'église - Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise , Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui ,

Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui, Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde ,

3N"i massacrer les gens , si Dieu ne nous seconde.

Etrangement surpris de cet art si vanté,

Je cours chez monsieur Caille , encore épouvanté;

Je lui rends son volume, et lui dis en colere ;

Allez, de Belzébuth détestable libraire,

Portez votre Tactique au chevalier de Tôt;

Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth;

C'eSt lui qui, de canons couvrant les Dardanelles ,

A tuer les chrétiens instruit les infidèles ;

Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof ,

Aux vainqueurs tout sanglants de Bender et d'Azof;

X Frédéric sur-tout offrez ce bel ouvrage ,

Et soyez convaincu qu'il en sait davantage :

Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur;

Il est maître passé dans cet art plein d'horreur ,

Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugene.

Allez ; je ne crois pas que la nature humaine Sortit (je ne sais qaand) des mains du Créateur Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur ,

Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance : L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense ,

N'a point été formé pour abréger des jours n

Que la nécessité rendait déjà si courts :

La goutte avec sa craie, et la glaire endurcie Qui se forme en cailloux au fond de la vessie ,

La fievre, le catarre,et cent maux plus affreux,

Cent charlatans fourrés , eneor plus dangereux , Auraient suffi , sans doute , au malheur de la terre , ' Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.

Je hais tous les héros , depuis le, grand Cyrus Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus;

On a beau me vanter leur conduite admirable ,

Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les dohne au diable.

En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin Un jeune curieux m'observait avec soin ;

Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes.

De son grade à la guerre éclatants interprètes ;

Ses regards assurés , mais tranquilles et doux , Annonçaient ses talents sans marquer de courroux ; De la Tactique enfin c'était l'auteur lui-mérae. /

Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême Qu'un vieillard philosophe , ami du monde entier. Dans son cœur attendri se sent pour mon métier;

Il n'est pas fort humain , mais il est nécessaire. L'homme est né bien méchant : Caïn tua son frere ; Et nos freres les Huns, les Francs, les Visigoths t

Des bords du Tanais accourant à grands flots , N'auraient point désolé les rives de la Seine Si nous avions mieux su la Tactique romaine.

Guerrier , né d'un guerrier , je professe aujourd'hui L'art de garder son bien , non de volbr autrui.

Eh quoi vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre !

Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre

Vos arbres , vos moissons , vos granges, vos châteaux ? H vous faut debons chiens pour garder vos troupeaux. H est, n'en doutez point, des guerres légitimes ;

Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.

Vous-même , à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois Les généreux travaux de ce cher Béarnois :

Il soutenait le droit de sa naissance auguste;

La ligue était coupable , Henri quatre était jnste. Mais, sans vous retracer les faits de ce grand roi ,

Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi? Quand la colonne anglaise , avec ordre animée , Marchait à pas comptés à travers notre armée?

Trop fortuné badaud .*.... dans les murs de Paris , Vous faisiez en riaut la guerre aux beaux esprits ;

De la douce Gaussin le centième idolâtre ,

Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre ;

Et vous jugiez en paix les talents des acteurs.

Hélas ! qu'auriez-vous fait, vous et tous les auteurs? Qu'aurait fait tout Paris', si Louis en personne N'eût passé le matin sur le pont de Calonne,

Et si tous vos Césars à quatre sous par jour N,'eussent bravé l'Anglais , qui partit sans retour? Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire.

Avec quatre canons ramena la victoire ;

Çe fut au prix du sang du généreux Grammont,

Et du sage Lu t taux , et du j eune Craon ,

LA TACTIQUE

Que de vos beaux esprits les bruyantes cobues Composaient les chansons qui couraient dans les rues; Ou qu'ils venaient gaiment , avec un ris malin.

Siffler Sémirainis , Mérope , et l'Orphelin.

Ainsi que le dieu Mars , Apollon prend les armes L'église, le barreau , la cour , ont leurs alarmes.

Au fond d'un galetas Clément et Sabatier Font la guerre au bon sens sur des tas de papier. Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France , Et qui des citoyens assure le repos.

Monsieur Guibert se tnt après ce long propos : Moi , je me tus aussi , n'ayant rien à redire.

De*la droite raison je sentis tout l'empire ;

Je conçus que la guerre est le premier des arts ;

Et que le peintre heureux des Bourbons, des Ba yards. En dictant leurs leçons , était digne peut-être De commander déjà dans l'art dont il est maître.

Mais, je vous l'avoûrai, je formai des souhaits Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais ,

Et qu’ enfin l’équité fît régner sur la terre L’impraticable paix de l’abbé de Saiht-Pierre.

DIALOGUE DE PÉGASE ET DU VIEILLARD

ue fais-tu dans ces champs au coin4'une masure ?»

LE VIEILLARD

JPexerce un art utile., et je sers la nature Je défriche nu désert , je seme, et je bâtis.

v k. a AS E.

Que je vois en pitié tes sens appesantis !

Digitize

i44* ' SATIRES,

Que tes goûts sont changés , et que l’âge te glace ! Ne reconnais-tu plus ton courrier du Parnasse? • Monte'-moi.

le Vieillard.

Je ne puis. Notre maître Apollon, Comme moi, dans son temps , fut berger et maçon,

PÉGASE

Oui, mais rendu bientôt à sa grandeur première , Dans les plaines du ciel il sema la lumière ;

Il reprit sa guitare , il fit de nouveaux vers ,

Des filles de mémoire il régla les concerts.

Imite en tout le dieu dont tu cites l’exemple:

Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple ;

Tu pourrais dans la foule , heureusement guidé ,

Et suivant d'assez loin le sublime Vadé ,

Retrouver une place au séjour du Génie.

' LE VIEILLARD

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie :

D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,

Tu sais , mon cher ami, comme je fus reçu ,

Et comme on bafoua mes grandes entreprises;

A peine j'abordai, les places étaient prises.

Le nombre des élus au Parnasse est complet:

Nous n'avons qu'à jouir; nos peres ont tout fait. Quand l'œillet , le narcisse , et les roses vermeilles Ont prodigué leurs sucs aux trompes des abeilles , Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.

Ton Parnasse d'ailleurs et ta belle écurie ,

Ce palais de la Gloire, est l'antre de l'Envie. Homere , cet esprit si vaste et si puissant.

N'eut qu'un imitateur , et Zo'üe en eut cent.

Je gravis avec peine à cette double cime,

Où la mesure antique a fait place à la rime ,

Où Melpoinene en pleurs étale en ses discours

Des rois dn temps passé la gloire et les amours.

Pour contempler de près cette grande merveille Je me mis dans un coin sons les .pieds de Corneille; Bientôt Martin Fréron, prompt à me corriger , M'apperçnt dans ma niche, et m'en Et déloger:

Par ce juge équitable exilé du Parnasse,

Sans secours , sans amis , humble dans ma disgrâce , Je voulus adoncir par des égards flatteurs,

Par quelques soins polis , mes freres les auteurs :

Je n'y réussis point ; leur bruyante séquelle A connu rarement l'amitié fraternelle;

Je n'ai pn désarmer Sabatier mon rival.

Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'nn cheval ;

Si noos en avions deux , iis se mordraient sans doute.

J'ai vu les beaux esprits ; je sais ce qu'il en coûte.

U fallut malgré moi combattre soixante ans

Les plus grands écrivains, les plus profonds savants,

Toujours en faction, toujours en sentinelle ;

Ici c'est l'abbé Gnyon , plus bas c'est la Beanmelle : Lear nombre est dangereux. J'aime mieux désormais Les languissants plaisirs d'une insipide paix.

Il faut que je te fasse une autre confidence :

La poste , comme on sai t , console de l'absence ; • *

Les freres, les époux, les amis, les amants, Surchargent les courriers de leurs beaux sentiments: J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'eu rime : J'écris uue sottise, aussitôt on l'imprime;

On y joint méchamment le recueil clandestin De mon cousin Yadé , de mon oncle Bazin :

Candide emprisonné dans mon vieux secrétaire.

En criant Tout est bien , s'enfuit chez un libraire. Jeanne , et la tendre Agnès , et le gourmand Bonneau , Courent en étourdis de Geneve à Breslau.

Quatre bénédictins avec leurs doctes plumes Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.

On ne va point , mon fils , fût-on sur toi monté ,

Avec ce gros bagage à la postérité.

Pour comble de malheur , une foule importune De bâtards indiscrets , rebut de la fortune ,

Nés le long du charnier nommé des Innocents ,

Se glisse sous la presse avec mes vrais enfants.

C'en est trop ; je renonce à tes neuf immortelles : J'ai beaucoup de respect et d'estime pour elles ; Mais tout change, tout s'use, et tout amour prend fin: Ya , vole au mont sacré ; je reste en mon jardin.

PÉGASE

Tes dégoûts vont trop loin ,tes chagrins sont injustes; Des arts qui t'ont nourri les déesses augustes . Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier Qui coiffa Chapelain , Desmarets , Saint-Didier. N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scene.

Sous le nom de Clairon, l'altiere Melpomene, v Et l'éloquent le Kain, le premier des acteurs.

De tes drames rampants ranimant les langueurs, Corriger, par des tons que dictait la nature ,

De ton style ampoulé la froide et seche enflure?

De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi ; Cinquante bons esprits , qui valaient mieux que toi ÿ N'ont-ils pas à leurs frais érigé la statue Dont

tu n'étais pas digue, et qui leur était due? Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal ;

Sa main creusa les traits de ton visage étique,

Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique. Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché , Oonsumer de ses dents tout l'élæne ébréché;

Je vis ton buste rire à l'énorme grimace Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.

Tiens donc rire avec nous , viens fouler à tes pieds De tes sots ennemis les fronts humiliés.

Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte Sabatier sur Clément , Patouiliet sur Nonotte,

DIALOGUE DE PÉGASE, etc. *4?

Lents clameurs an moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.

De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?

La jeunesse est maligne, et la vieillesse est sage.

Le sage en sa retraite , occupé de j ouir ,

Sans chercher les humains, et pourtant sans les fuir, Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles:

Il regarde de loin, sans dire son avis ,

Trois états polonais doucement envahis ; s

Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre ,

On Clément dans Paris acharné sur le Mierre.

Dans ses champs cultivés , à l'abri des revers ,

Le sage vit tranquille et ne fait point de vers. Monsieur l'abbé Terrai , pour le bjen du royaume , Préféré un laboureur, un prudent économe ,

A tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais. Triptoleme est le dieu dont je veux les bienfaits.

Un bon cultivateur est cent fois plus utile Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.

Le besoin , la raison , l'instinct doit nous porter À faire nos moissons plutôt qu'à les chanter ;

J'aime mieux t'atteler toi-méme à ma charrue ,

Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE

Ah ! doyen des ingrats , ce triste et froid discours Est d'un vieux impuissant qui médit des amours»

TJn pauvre homme épuisé se pique de sagesse.

Eh bien, tu te sens faible, écris avec faiblesse. Corneille en cheveux blancs sur moi caracola Quand en croupe avec lui je portais Attila ;

J e suis tout fier encor de sa course derniere. Toutmortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière;

Et j e ne puis souffrir un changement grdssier.

(^uoi 1 renoncer aux arts et prendre un vil métier l

Sais-tu qu'au villageois sans esprit , sans science , N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience ,

Fait jaunir dans son champ de pins riches moissons Que n'en eut Mirabeau par ses doctes leçons?

Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire , Aux journaliers la beche , aux maçons leur équerre j Songe que tu naquis pour mon sacré vallon :

Chante encore avec Pope , et pense avec Platon ;

Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure ,

Et ce système heureux qu'on dit de fa nature.

Pour la derniere fois veux-tn me monter?

X.E VIEILLARD

Non.

Apprends que tout système offense ma raison. j

Plus de vers , et sur-tout plus de philosophie.

A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie ; *

J'ai marché dans la nuit sans guide et sans flambeau,: Hélas ! voit-on plus clair au bord de son tombeau ?

A quoi peut nous servir ce don de la pensée ,

Cette lumière faible , incertaine , éclipsée?

J e n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité Ont au fond dé leur puits noyé la vérité,

Font repentir sopVént l'imprudent qui l'en tire.

J e me tais : je ne veux rien savoir , ni rien dire.

Eh bien , végété, et meurs : je revoie à Paris Présenter mon service à de profonds esprits ;

Les uns dans leurs greniers fondant des républiques, Les autres ébrauchaut les verges monarchiques.

J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux, Sans le secours des vers , élevés dans les cieux, Emules fortunés de l'essence éternelle,

Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.

Ils ont besoin de moi dans leurs inventions ;

J'avais porté René parmi ses tourbillons:

DIALOGUE DE PÉGASE , etc. 1 4 9

Son disciple plus fou (i), mais non pas moins superbe. Etait monté sur moi quand il parlait au Verbe.

J'ai des amis en prose, et bien mieux inspirés Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés :

Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD

Adieu donc ; bon voyage au pays des chimères.

LE TEMPS PRESENT

Dans nu coin de mes bois , loin du bruit des cités. Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire En vers assez communs d'utiles vérités Qu'à Paris on coudamne, ou dont on aime à rire.

De nos pédants fourrés j 'esquissa. s la satire ,

Lorsque je vis de loin des filles /des garçons,

Des vieillards , des enfants , qui dansaient aux chansons ;

Aux transports du plaisir ils se livraient en proie : J'étais presque joyeux de leur bruyaute joie.

J'en demandai la cause : un d'eux me répondit, Nous sommes tous heureux , à ce qu'on nous a dit. Heureux ! c'est un grand mot. U est vrai que peut-être Par vos travaux constants vous méritiez de l'être. Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté A Méeene, à Peauvau , votre félicité ;

Mais ce sont, entTC nous, des discours de poètes.

De douces fictious, d'élégantes sornettes':

Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.

Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas ;

(i) Mallebrancke; »»*.ÿ ' -

COXT£S EN VERS, CtC.

i5o - SATIRES.

Sons le dais, sous le chaume, il trompe notre vie. C'est en vain qu'on a dit en pleine académie , Choiseul est agricole , et Voltaire est fermier. L'art qui nourrit le monde est un méchant métier. Laissons là ce Choiseul si grand , si magnanime ,

Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,

Qu'un frippon persécute, et qui dans sondiameau Rit encor des Frérons'au bord de son tombeau. Songe* à votq» , amis ; contemplez les roiseres Qu'accumulent sur vous des brigands mercenaires , Subalternes tyrans, munis d'un parchemin.

Ravissant les épis qu'a semés votre main.

Tous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées ; Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées Pressent en vain vos fils mourants entre leurs bras. Travaillez , succombez , invoquez le trépas ;

Mourez sur un fumier , le seul bien qui vous reste ; Ou, si vous survivez à cet état funeste,

Sous l'horrible débris de vos toits écrasés,

Sans vêtements , sans pain , dansez , si vous l'osez.

A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent , .. ,

Jusqu'aux bords étrangers les échos répétèrent : •

Ce temps affreux n est plus; on a brisé nos fers.

Justement étonné de ces nouveaux concerts;

Quel Hercule, disais-je, a fait ce grand ouvrage? Quel dieu vous a sauvés ? On répond , C'est un sage. Un sage ! Ah . juste ciel ! à ce nom je frémis, lin sage! il est perdu; c'en est fait, mes amis: i

Ne les voyez-vous pas ces monstres scholastiques», Ces partisans «Tossiers des erreurs tyranniques,

Ces superstitieux qu'on vit dans tous les temps, »

Du vrai qui les irrite ennemis si constants , Rassemblant les poisons dont leur troupe est t pourvue? , 1

Socrate est seul contre enx , et je crains la ciguë.

Dans mon profond chagrin je restais éperdu ;

LE T E M P § PRÉSENT. i5i Je plaignais le gcnie , et sur-toat la vertu.

Ariston mon ami (i) survint clans mes bocagesf Que j'avais attristés par ces sombres images.

On connaît Ariston , ce philosophe humain <, Dédaignant les grandeurs qui lui tendaieîif la main s De la vérité simple ami noble et fidele ;

Son esprit réunit Euclide et Fontenelle :

H rendit le courage à mon cœur affligé :

Ne vois-tu pas , dit-il, que le siecle est changé?

Ya , de vaines terreurs ne doivent point t'abattre. Quand ûn Sulli renaît, es pere un Henri quatre.

Ce propos ranima mes esprits languissants^

La gaité renoua le fil de mes vieux ans ; •• ,

Et revenant cjjez moi , je repris mes tablettes Pour écrire à loisir ces rimes indiscrètes.

(i) Condorcet.

Digitizi

* POÉSIES MÊLÉ ES, ï53

O déité ! qui que ce soit des deux ,

Vous qui venez prendre u'n rhume en ces lieux , Heureux cent fois , heureux l'aimable asyïe Qui vers minuit possédé vos appas !

Et plus heureux les rimeurs qu'on exile Dans ces jardins honorés par vos pas

A madame de Listenai.

Aimable Listenai, notre fête grotesque

Ne doit point déplaire à vos yeux :

Les Amours , en chiants-lit déguisés dans ces lieux , Sont toujours les Amours, et l'habit romanesque Dont ils sont revêtus ne les a pas changés :

Vous les voyez encore autour de vous rangés ; ««

Ces guenillons brillants, ces masques, ce mystère. Ces méchants violons dont on vous étourdit,

Ce bal, et ce sabbat maudit.

Tout cela dit pourtant' que l'on voudrait vous plaire.

A madame de la Vrilliere.

l Venez', charmant moineau, venez dans ce bocage : Tous nos oiseaux surpris et confondus Admireront votre plumage ;

Les pigeons du char de Vénus .

Viendront même vous rendre hommage.

Joli moineau , que vous dire de plus?

Heureux qui peut vous voir, et qui peut vous en-> tendre ! _

Vous plaisez p^r la voix ; vous charmez par les yeux : Mais le nom de moineau vous siérait un peu mieux Si vous étiez un peu plus tendre.

V "jC I . t

POÉSIES MELÉESV

TI. SUR M. DE FONTENELLE

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière ;

Des inondes iniinis autour de lui naissants . f Mesurés par ses mains . â sou ordre croissants ,

A nos yeux étonnés il* traça la carrière ;

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira :

Que voulez-vous de plus? il lit un opéra.

T IL A r.x marquise DE RUPELMONDE.

Q u a. if d Apollon , avec le dieu de l'onde , Tint autrefois habiter ces bas lieux ,

L'uu sut si bien fâcher sa tresse blonde, L'autre ses traits, .qu'on méconnut les dieux : Mais c'est en vain qu'abandonnant les deux, .Ténus

comme eux veut se cacher au monde ; On la coqnait au pouvoir de ses yeux . ‘ v • Dès que l’on voit paraître Rupelmoudev

TIII. Impromptu à mademoiseluk DE CHAROLOIS

/ peinte en habit de cordelier.

V F R 1,5 k E Ange dfe Charolois ,

*- F, pis-nous par quelle aventure ^Le cordon de saint François * — Sert à Yénps de ceinture?

si V*.

IX. A Madame DE ***, en lui envoyant les OEuvres mystiques de Fénelon.

(^pand de la Guion le charmant directeur Disait au momie , Aime* Dien pour lui-même , Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur;

On ne crut point à cet amour extrême ,

On le traita de chimere et d’erreur :

Ou se trompait; je connais -bien mon coeur,

Et c’est ainsi, belle Eglé, qu’il vous aime.

X. A LA MEME

De votre esprit la force est si puissante Que vous pourriez vous passer de beauté ;

De vos attraits la grâce est si piquante Que sans esprit vous auriez enchante.

Si votre coeur ne sait pas comme on aime, .

Ces dons charmants sont des dons superflus:

Un sentiment est cent fois au-dessus •

Et de l'esprit et de la beauté même.

XL INSCRIPTION

pour une statue de l'Amour dans les jardins de Sceaux.

p i que tu sois , voici ton maître ; ^

Il l'est , le fut, ou le doit êtrc^

POÉSIES MELÉES.'

XII- Impromptu à la. marquise DE GRILLON, à souper dans une petite maison de M. le duc de R***.

13 aits le plus scandaleux séjour La vertu même est amenée ;

Et la débauche est étonnée De respecter ici l'amour.

XV. Impromptu à M. le comte DE VINDISGRATZ

Seigneur, le congrès vous supplie • D'ordonner tout présentement Qu'ou nous donne une tragédie Demain pour divertissement :

Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde : Rien ne résiste à ses désirs ; 1 .

Et votre prudence profonde Doit commencer par nos plaisirs A travailler pour le bonheur du monde.

XVII. Impromptu à madame la duchesse DE LUXEMBOURG

qui devait souper avec M. le duc de Richelieu.

U N dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre A souper vous sont destinés :

On*doit, quand Richelieu paraît dans une chambre 'în défendre son cœur , et bien boucher son nez.

POÉSIES MELÉES.

XVIII. A Madame DE ***, en lui envoyant la Henriade. (1724.)

Me s vers auront donc l'avantage D'attirer vos regards heur&ix;

Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux , Sur l'auteur comme sur l'ouvrage ?

XIX. A Madame DE

O tri, Philis, la coquetterie Est faite pour vos agréments :

Croyez moi , la galanterie Malgré tous les grands sentiments ,

Est sœur de la fripponnerie.

Vénus versa sur vous tous ses dons précieux :

Ce serait être injuste et les mal reconnaître Que de vous obstiner à faire un seul heureux, Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Qu'est-ce que la constance? un vieux mot rebattu,

Des amants ennuyeux languissant apanage ;

Mais l'infidélité devient une vertu

Quand on a vos attraits , votre esprit, et votre âge. $

POÉSIES MELÉES.

XXI. A Mademoiselle

qui avait promis un baiser à celui qui ferait les meilleurs vers pour sa fête.

(^uoi ! pour le prix des vers accorder au vainqueur D'un baiser la douce caresse !

Céphise , quelle est votre erreur !

Vous donnez à l'esprit ce qui n'est dû qu'au cœur. ‘ Un baiser fut toujours le prix de la tendresse,)

Et c'est à l'amour seul qu'en appartient le don;

Les habitants du Pinde en leur plus grande ivresse IVont jamais espéré qu'un laurier d'Apollon.

Des vers à mes rivaux je cede l'avantage;

Ils riment mieux que moi , mais je sais mieux aimer î Q ue le laurier soit leur partage;

Et le mien sera le baiser.

POÉSIES MELÉES.

XXVII. MAD K IG AL

» A. h , Camargo , que vous êtes brillante !

Mais que Salle , grands dieux , est ravissante ! Que vos pas sont légers , et que les siens sont doux î die est inimitable , et vous êtes nouvelle ;

Les Nymphes sautent comme vous ,

Et les Grâces dansent comme elle.

XXVIII. Imtbomttu A M. THIRIOT, qui s'était fait peindre la Henriade à la main. (1735.)

ui je voyais ce monument,

Je dirais , rempli d'alégresse ,

Messieurs , c'est mon plus cher enfant Que mon meilleur ami caresse.

XXIX. A Mabàme DE FLAMARENS

qui avait brûlé son manchon parcequ'il n'était plus à la mode.

ï t, est une déesse inconstante, incommode , Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements,

Qui parait, fuit, revient, et naît en tous les temps: Protée était son pere, et son nom est la Mode,

Il est un dieu charmant, son modeste rival.

Tonjours nouveau comme elle , et jamais inégal ,

Vif sans emportement , sage sans artifice :

Ce dieu, c'est le Mérite. On l'adore dans vous.

Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice ;

Et ce dieu si prudent que nous admirions tous,

A la Mode à son tour a fait un sacrifice.

Vous que pour Flamarens nous voyons soupirer, Vous qui redoutez sa “sagesse.

Amants, commencez d’espérer; *

Flamarens vient enfin d’avoir une faiblesse.

INSCRIPTION pour l’urne qui renferme les cendre» du manchon.

Te fus manclion, je sais cendre légère:

flamarens me bràia, je l’ài pu mériter;

Et l’on doit cesser d’exister Quand on commence à lui déplaire.

XXX. A M. LINANT

, Connaissez mieux l’oisiveté :

Elle est ou folie ou sagesse ;

Elle est vertu' dans la richesse ,

Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix dans l’hiver de sa vie

De ces fruits qu’au printemps sema notre industrie:

Courtisans de la gloire , écrivains ou guerriers ,

Le sommeil est permis, mais c’est sur des lauriers.

Digïizêd by GoJ)gkj

VV»^^VVVVI^VVVVV^V\^WVlVVVV%VVtVV^«.VI.VVi\«-|,

X.XXL À Mme la duchesse DE BOUILLON , qui vantait son portrait fait par Clinchetet.

Cesse, Bouillon , de vanter davantage ’» Ce Cliuchetet qui peignit tes attraits :

* Un meilleur peintre avec de plus beaux traits i Dans tous nos cœurs a tracé ton image, •

Et cependant tu n’en parles jamais.

XXXIII. LES DEUX AMOURS

k MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Certain enfant qu’avec crainte on caresse,

Et qu’on connaît à son malin souris,

. Court en tous. lieux précédé par les ris, ■ . . • Mais trop souvent suivi de la tristesse; is les cœurs des humains il entre avee souplesse, Habite avec fierté, s’envole avec mépris. . .

Il est un autre Amour , fils craintif de l’estime ,

, constant dans ses désirs , U-

Soumis dans ses chagrins

Que la vertu soutient, que la candeur anime.

Qui résiste aux rigueurs, et croît par les plaisirs. De cet Amour le flambeau peut paraitre Moins 1 éclatant ; mais ses feux sont plus doux: Voilà le dieu que mon cœur veuf pour maître. Et je ne veux le servir que pour vous.

XXXV. A M. BERNARD

M a muse épique, historique, et tragique.

Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours. S'eu va raclant quelque air mélancolique;

. Ton flageolet enchante les Amours.

Lorsqu'Apollon régla notre apanage Il nous dota de présents inégaux;

•T'eus les sifflets, les tourments , les travaux;

Toi ,les plaisirs. Garde bien ton partage.

•-* xxxyi.. A M. LOUIS RACINE.

vjher Racine , j 'ai lu dans tes vers didactiques * < De ton Jansénius les leçons fanatiques.

Quelquefois j e t'admire, et ne te crois en rien.

Si ton style me plaît , ton Dieu n'est pas le mien :

Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un pere ; Ton hommage est forcé, mon cnlte est volontaire: Mieux que toi de son sang je reconnais le prix ;

Tu le sers eu esclave , et je l'adore en fils.

Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :

Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grâce. Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs; Et soyons des chrétiens , et non pas des docteurs.

XXXIX. À Mme la duchesse D'AIGUILLON

en lui envoyant l'histoirë de Charles XII et la Henriade.

Deux héros différents , l'nn superbe et sauvage, L'antre toujours aimable, et toujours amoureux,

A l'immortalité prétendent tous les deux :

Mais pour être immortel il faut votre suffrage.

Ah ! si sons tous les deux vous eussiez vu le jour. Plus justement leur gloire eût été célébrée ;

Henri quatre pour vous aurait quitté d'Estrée,

Et Charles douze aurait connu l'amour.

XL. É P I G II A M M E

Certain émérite envieux,

Plat auteur du Capricieux ,

Et de ces Aïeux chimériques,

Et de «tant de vers germaniques.

Et de tous ces sales écrits ,

D'uu pere infâme enfants proscrits , Voulait d'une audace hautaine Donner des lois à Melpomene,

Et régenter ses favoris;

Quand du siiflet le bruit utile,

Dont aux pièces de ce Zoïle Nous étions toujours assourdis ,

Pour notre repos a fait taire La voix débile et téméraire De ce doyen des étourdis.

POÉSIES MELÉES.

XLI. A Mme la marquise DU CHATELET

T^out est égal , et la nature sage Veut au niveau ranger tons les humains :

Esprit , raison , beaux yeux , charmant visage , Fleur de santé , doux loisir , jours sereins;

Vous avez tout, c'est là votre partage.

Moi , j e parais un être infortuné ,

De ta nature enfant abandonné,

Et n'avoir rien semble mon apanage ï

Mais vous m'aimez , les dieux m'ont tout donné.

XLII. Vers de M. de Formoict À M. de Voltaire

A s s 1 s devant votre pupitre Avec votre plume j'écris.

Cela semble d'abord un titre Pour façonner des vers polis ;

Aussi je voulais vous en faire :

Mais Apollon m'a reconnu ;

J'eus beau vouloir vous contrefaire ,

De lui je n'ai rien obtenu.

Je vois trop que c'est temps perdu.

Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

Réponse.

Oit m'a conté (l'on m'a menti peut-être) Qu'Apelle un jour vint entre cinq et six Confabuler chez son ami Zeuxis ;

7 o POÉSIES MELÉES.

> Mais, ne trouvant personne en son tandis, . Fit sans billet sa visite connaître.

Sur un tableau par Zeüxis commencé Un simple trait fut hardiment tracé.

Zenxis revint; puis, en voyant paraître Ce trait léger et pourtant achevé,

Il reconnut son maître et son modèle.

Ne suis Zenxis, mais chez moi j'ai trouve Des traits formés de la main d'un Apelle.

XL VII. ÉPIGRAMME

O s dit que notre ami (Coypel . Imite Horace. et Raphaël :

A les surpasser il s'efforce ;

Et nous n'avons point aujourd'hui De rimeur peignant de sa force ,

Ni peintre rimant comme lui.

XL VI II. IMPROMPTU écrit chez madame du Deffant.

Ç^vi vous voit et qui vous entend Perd bientôt sa philosophie ;

Et tout sage avec du Deffant Voudrait en fou passer sa vie.

X L I X. A Madame DU CHATELET,

eu lui envoyant l'Histoire de Charles XII.

Le voici ce héros si fameux tour-à-tour Par sa défaite et sa victoire:

S'il eut pu vous entendre et vous voir à sa cour.

Il n'aurait jamais joint, et vous pouvez m'en croire, A toutes les vertus qui l'ont conlbié de gloire '

Le défaut d'ignorer l'amour.

POÉSIES MELÉES.

L. A M. DE F O R C A L Q U I E R

qui avait eu ses cheveux coupés par un boulet de canon au siégé de Kehl. (1733.)

D e s boulets allemands la pesante tempête v

A., dit-on , coupé vos cheveux :

Les gens d'esprit sont fortdieureux Qu'elle ait respecté votre tête.

On prétend que César , le phénix des guerriers , N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers.

Cet ornement est beau , mais n'est plus de ce monde.

Si César nous était rendu ,

Et qu'en servant Louis il eût été tondu ,

B n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

L I. A M. le comte DE SADE,

aide-de-camp du maréchal de Villars, sur son mariage avec mademoiselle de Carman. (1734.)

Vous suivez donc les étendards De Bellone et de l’Hyménée:

y Tous vous enrôlez cette année Et sous Carman et sons Yillars. '

Le doyen des héros , une beauté novice Vont vous occuper tour à tour;

Et vous nous apprendrez un jour - Quel est le plus rude service _ - Ou de Bellone ou de l’Amour. _

CONTES EN VERS, ftC. l5

• i Digitizpd by Gooflle]

POÉSIES MENÉES

VWVfc'*'VW\VVVWtWWV\-V'V\WV'WVWWWV\VVWWi

LU. A Mademoiselle DE GUISE,

dans le temps qu’elle devait épouser M. le duc de Richelieu.

G" dise, des plus beaux dons assemblage céleste , Vous dont la vertu simple et la gaîté modeste Rend ■•trè sexe amant , et le vôtre jaloux ,

/ Vous qui ferez le “bonheur d’un époux _ Et les désirs de tout le reste;

Quoi! dans un recoin de Monjeu ,

Vos doux appas auront la gloire De finir l’amoureuse histoire De ce volage Richelieu J

Ne vous aimez pas trop, c’est moi qui vous en prie; C’est le plus sur moyen de vous aimer toujours :

II vaut mieux être amis tout le temps de sa vie,

Que d’être amants pour quelques jours.

A MA.DA.ME LA MARQUISE DE B

Ox ne peut faire ton portrait ;

Folâtre et sérieuse , agacaute , et sévère ,

1 Prudente avec l'air indiscret.

Vertueuse , coquette, à toi-mème contraire:.

La ressemblance échappe en rendant chaque trait: Si l'on te peint constante, on t'appercoit légère;

Ce n'est jamais toi qu'on a fait.

POèSIES MELÉES. \<jS

Eidele an sentiment avec des goûts volages ,

Tous les- cœurs à ton char s'enchaihent tour à tour: Tu plais aux libertins , tu captives les sages ,

Tu domtes les plus bers courages ,

Tu fais l'office de l'Amour.

On croit voir cet enfant en te voyant paraître;

Sa jeunesse , ses traits, son art.

Ses plaisirs , ses erreurs , sa malice peut-être : Serais-tu ce dieu, par hasard ?

L I V. Sur ce que l'auteur occupait à Sceanx la chambre de M. de Saint-Aulaire , que madame la duchesse du Maine appelait son berger.

J'ai la chambre de Saint-Aulaire Sans en avoir les agréments ;

Peut-être à quatre-vingt-dix ans J'aurai le cœur de sa bergere:

Il faut tout attendre du temps,

Et sur-tout du désir de plaire.

L Y I. EPIGRAMME

. a A *r d les Français à tête folle S'eu allèrent jjans l'Italie ,

Ils gagnèrent à l'étourdie Et Gène, et Naple , et la v...

Puis ils furent chassés par-tout,

Et Gêne et Naple on leur ôta ;

Mais ils ne perdirent pas tout,

Car la v.... leur resta.

t,,lVVVVVVVVV\VVVVVVVVVVVVt^^^VVl.VVVVViVVVVt^»

L V 1 1. A Madame DE FONTAINE-MARTEL ,

en lui envoyant le T emple de l'Amitié.

Pour vous , vive et douce Martel , Pour vous, solide et tendre amie , J'ai bâti ce temple immortel Où rarement on sacrifie.

C'est vous que j'v veux encenser , Et c'est là que je veux passer Les jours les plus beaux de ma vie.

LVIII. Vers envoyés à M. Sylva , premier médecin de la reine , avec le portrait de l'auteur.

Au temple d'Epidaüre on offrait les images Des humains conservés et guéris par les dieux :

Sylva , qui de la mort est le maître comme enx , Mérite les mêmes hommages.

Esculape nouveau , mes jours sont tes bienfaits ,

Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LIX. A Madame D'ARGENTAL

le jour de sainte Jeanne sa patrone.

J e ait fut un saint (si l'on en croit l'histoire De saint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel,

D' un rocher creux faisait son réfectoire ,

Et tristement soupait avec du miel :

Jeanne, au rebours, sainte sans prud'hommie, Au sentiment unissait la raison.

Sans opulence avait bonne maison,

Et de l'esprit était la bonne amie ; '

On l'adorait, et c'était bien raison.

Or vous, grand saifit, mangeur de sauterelle, Dans vos désètts viVez avec les lûups , Prêchez, jeûnez , priez ; mais vous , la belle , Quand vous voudrez, l'irai souper chez vous.

L X. A M. CLÉMENT, de Montpellier ,

qui avait adressé des vers à l'auteur, eu l'exhortant à a# pas abandonner la poésie pour la physique.

TTn certain chantre abandonnait sa lyre ; , Nouveau Kepler, un télescope en main ,)

Lorgnant le ciel, fl prétendait y lire}* »

Et décider sur le vide et le plein.

Un rossignol du fond d'on bois voisin Interrompit son morne et froid délire ; Ses doux accents l'éveillerent soudain (A la nature il faut qu'on se

soumette) ; Et l'astronome, entonnant un refrain, lleprit sa lyre et brisa sa lunette.

L X I. AU ROI STANISLAS

sur sa seconde élection au trône de Pologne. (1734.)

x. fallait un monarque aux fiers enfants du Nord;

Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire ;

Mais l'aigle de Russie et l'aigle de l'Empire Menaçaient la Pologne , et maîtrisaient le sort.

De la Eranee aussitôt , son trône et sa patrie,

La Vertu descendit aux champs de Varsovie;

Mars conduisait ses pas : Vienne en frémit d'effroi :

La Pologne respire en la voyant paraître.

Petfples nés , lui dit-elle , et pour Mars et pour moi ,

De nos mains à jamais recevez votre maître :

Stanislas à l'instant vint, parut , et fut roi.

LXIÏ. A Madame La duchesse DE RICHELIEU.

Plus mon œil étonné vous suit et vous observe, jEt plus vous ravissez mes esprits éperdus ;

Avec les yeux noirs de Vénus Voas avez l'esprit de Minerve. • . . -

Mais Minerve et Vénus ont reçu des avis Il faut bien que je vous en donne:

Ne parle* désormais de yous qu'à vos amis , Et de votre pere à personne. *

LXV. . A M

qui était à l'armée d'Italie. (1735.)

Ainsi le bal et la tranchée ,

Les boulets , le vin , et l'amour ,

%8o POÉSIES MÊLÉES.

Savent occuper tour à tour Votre vie aux devoirs , aux plaisirs , attachée.

Vous suivez de Villars les glorieux travaux ,

A de pénibles jours joignant des nuits passables. t Eh bien ! Vous serez donc le second des héros ,

Et lé premier des gens aimables.

L X VI. LES TROIS BERNARDS

T) a ns ce pays trois Bernard^ sont connus :

L'un est ce saint , ambitieux reclus ,

Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles ;

L'autre Bernard est l'enfant de Plutus ,

Bien plus grand saint, faisant plus grands miracles; Et le troisième est l'enfant de Phébus ,

Gentil Bernard , dont la jnuse féconde « Doit faire encor les délices du monde Quand des premiers on ne parlera plus.

'LXVII. Invitation au meme.

A u nom du Pinde et de Cythere , ! -

• Gentil Bernard , sois averti - -V.-*

Que l'art d'aimer doit samedi Venir souper chez l'art de plaire (i).

(i) Madame la marquise du Châtelet. On sait qu* Bernard a fait un poëme de l'Art d'aimer.

Et, qui plus est, de cet art enchanté Par qui l'esprit se joint à l'harmonie , Votre Apollon , dieu de la poésie ,

Est bien aussi le dieu de la santé.

LXXL Pour le portrait de Jean Bernoulli. '

Son esprit vit la vérité ,

Et son cœur connut la justice ; Il a fait l'honneur de la Suisse , Et celui de l'humanité.

L XX II. Vers écrits au b,as d'une lettre de madame d« Châtelet à madame de Champbonin.

C'est l'architecte (i) d'Emilie Qui ce petit mot vous écrit :

Je me sers de sa plume, et non de son génie ;

Mais j e vous aime , aimable amie :

Ce seul mot vaut beaucoup d ? «sprit.

LXXIII. A Madame la marquise DU CHATELET

le jour qu'elle a joué à Sceaux le rôle d'Issé.

Etre Phébus aujourd'hui je desire,

Non pour régner sur la prose et les vers,

(i) On bâtissait alors le château de Cirey ; et Voltaire dirigeait l'ouvrage.

POÉSIES MELÉES.

Car à du Maine il remet cet empire ;

Non pour courir autour de l'univers ,

Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire ; «

Non pour tirer des accords de sa lyre.

De plus doux citants font retentir ces lieux ; Mais seulement pour 'voir et pour entendre La belle Issé qui pour lui fut si tendre,

Et qui le fit le plus heureux des dieux.

L X X I Y. Parodie de la sarabande d'Issé.

. A la même.

Charmante Issé, vous nous faites entendre Dans ces beaux lieux les sons les plus flatteurs ;

Ils vont droit à nos cœurs :

Leibnitz n'a point de monade plus tendre , Newton n'a point à'xx plus enchanteurs $

A vos attraits on les eût vus se rendre ;

Vous tourneriez la tète à nos docteurs:

Bernoulli dans vos bras ,

Calculant vos appas ,

Eut brisé son compas.

VÉNITIEN

On a vanté vos murs bâtis sur l'onde ;

Et votre ouvrage est plus durable qu'eux.

Yenise et lui semblent faits pour les Dieux ; Mais le dernier sera plus cher au inonde.

184 POÉSIES MELÉES.

» Qu'admirons-nous de ce dieu merveilleux Qui, dans sa course éternelle et féconde , Embrasse tout, et traverse à nos yeux Des vastes airs la campagne profoude ?

L 'invoquons-nous pour avoir sur les mers Bâti ces murs que la honte a couverts ,

Cet Ilion caché dans la poussière?

Ainsi que vous il est le dieu des vers ; Ainsi que vous il répand la lumière.

Voilà l'objet des vœux de l'Univers.

LXXVI. A Madame la marquise D'USSÉ

L 'A rt dit un jour à la Nature ,

Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main; Vous agissez sans choix , vous créez sans dessein ;

Que feriez-vous sans ma parure?

Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard ; C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse;

Des coquettes beautés je conduis la finesse ,

Et mene sons mon étendard Et les beaux esprits, et les belles;

J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelles , Et les fables du sieur Houdart.

Ainsi , belle d'Ussé , l'Art se croyait le maître ,

Et le monde à son char paraissait s'attacher;

Mais la Nature vous fit naître.

Et l'Art confus s'alla cacher.

^POÉSIES MEtÉES.

LXXIX. IMPROMPTU

écrit sur la feuille du Suisse de M. le duc de la Valliere à qui l'auteur allait demander la romance de Gabriel!de Vergy.

JE nvoyez-moi par charité Cette romance qui sait plaire,

Et que je donnerais par pure vanité,

Si j'avais eu le bonheur de la faire.

OONTES Ey VERS , etc. *

POÉSIES M EL É E Si,

L X XX. A M, DE CORLON,

qui était avec l'auteur à Monjeu , chez M. le duc de Guise , alors malade. ,

Je sais ce que je dois, et n'en fais jamais rien ;

Au lieu d'aller tâter le pouls de son Altesse, J'abandonne son lit sans dormir dans le mien.

Je renonce aux dîners , au piquet , à la messe , ‘

Très mauvais courtisan, bieu plus mauvais chrétien , Libertin dans l’esprit, et rempli de paresse.

Ah, monsieur de Corlon, que vous êtes heureux Plus libertin que moi sans être paresseux ,

On vous trouve à toute heure, et vous savez tout faire. De grâce, enseignez-moi ce secret précieux De vous lever matin , de diner , et de plaire.

LXXXI. A M. le nue DE GUISE, qui prêchait l’auteur à l’occasiou des vers précédents.

Lorsque je vous entends et que je vous contemple, Je profite avec vous de toutes les façons ;

Vous m’instruisez par vos leçons,

Et me gâtez par votre exemple.

LXXXU. A M. JORDAN, à Berlin. (i 7 38.).

XJ w prince jeune , et pourtant sage ,

Un prince aimable , et c’est bien plus ,

POÉSIES MELÉES.

Au sein des arts et des vertus ,

Jordan, vous donne son suffrage;

Ses mains mêmes vous ont paré De ces fleurs qne la poésie Sous ses pas fait naître à son gré.

Par vous ce prince est adoré ,

* Et chaque jour de votre vie À Frédéric est consacré.

Si je. n’étais pas à Cirey ■

Que je vous porterais d’envie!

LXXXIV. Ê P I G RA MME

Connaissez- vous certain riraeur obscur Sec et guindé , toujours froid, toujours dur , Ayant la rage , et non l'art de médire .

Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire, Pour ses méfaits dans la geôle encagé ,

A Saint-Lazare après ce fustigé.

Chassé, battu, détesté pour ses crimes .

Si

j88 POÉSIES MELÉES.

Honni , berné , conspué pour ses rimes ,

Cocu,, content, parlant toujours de soi ?

Chacun s'écrie : Eh ! c'est le poete Roi . ,

LXXXV. IMPROMPTU

fait dans les jardins de Cirey , en se promenant au Claude la lime.

A s T n e brillant , favorable aux amants ,

Porte ici tous les traits de ta douce lumière :

Tu ne peux éclairer dans ta vaste carrière .

Deux cœurs plus amoureux , plus tendres , plus constants.

l\^W*%^WVWVV^Vt l VVVV\'V%V-.'IVWVV%W%V\^\\%

L XXX VI. A Madame DU CHATELET, en recevant son portrait.

Traits charmants, image vivante Du tendre et cher objet de ma brûlante ardeur , L'image que l'amour a gravée en mon cœur Est mille fois plus ressemblante.

L XX XVII. A LA MEME

lYton cœur est pénétré de tout ce qui vous touche ; Dé la félicité je vous fais des leçons;

Mais je suis peu savant ; un mot de votre bouche Vaut bien mieux que tous mes sermons.

POÉSIES MELÉES.v i8y

LXXUVIII. A M. CLOZIER,

qui avait envoyé à l'auteur un poème sur la grâce.

Lorsque vous me parlez des grâces naturelles ' Du héros vôtre commandant.

Et de la déité qu'on adore à Bruxelles ,

C'est un langage qu'on entend.

La grâce du Seigneur est bien d'une antre espece : Moins vous nous L'expliquez , plus vous en parlez bien,: Je l'adore , et n'y comprends rien.

L'attendre et l'ignorer, voilà notre sagesse.

Tout dooteur, il est vrai, sait le secret de Dien ;

Elus de l'autre monde, ils sont dignes d'envie.

Mais qui vit auprès d'Emilie ,

Ou bien auprès de Richelieu ,

Est un élu de cette vie.

L XX XIX. Sur le mariage du fils du doge de Venise avec la fille d'un ancien doge.

V e rr i s e et la mere d' Amour Naquirent dans le sein de l'onde ;

Ces deux puissances tour à tour Ont été la gloire du monde :

C'est pour éterniser un triomphe si beau

Qu'au jourd'hui l'Amonr sans baudeau Unit deux cœurs qu'il favorise ;
✓ *

« Et c'est un triomphe nouveau Et pour Vénus et pour Venise.

POÉSIES MELÉES.

X C. L'ÉPIPHANIE DE 174 fi * *

Stuart, chassé par les Anglais ,

Dit son rosaire en Italie ;

Stanislas , ex-roi polonais ,

Fume sa pipe en Austrasie;

L'empereur , chéri des Français Vit à l'auberge en Franconie :

La belle reine des Hongrais Se rit de cette épiphanie.

VVVWfc.WVVVVVV».\^

X C I. S\ir le seriu de mademoiselle de Richelieu.

J 'appartiens à l'Amour ; non . j'appartiéns aux Grâces ; *

Non , j'appartiens à Richelieu :

L'nn dans ses yeux ,les autres sur ses traces ,

A la méprise ont donné lieu,

XCII. ÉPIGRAMME r

sur la mort de M. d'Aube(i), neveu de M. de Fonteuelle.

Qui frappe là? dit Lucifer. —

Ouvrez , c'est d'Aube. Tout l'enfer

(1) Ancien intendant deSoissons, homme fort- instruit, mais si contredisant que tout le monde le fuyait.

, A ce nom fuit et l'abandonne.

Oh, oh ! dit d'Aube, en ce pays - On me reçoit comme à Paris ;

Quand j'allais voir quelqu'un ,je ne trouvais personne. »

XCIII. POUR LE PORTRAIT

UK MADAME DA PRINCESSE DË TALMONT.

I J e s Dieux , en lui donnant naissance Aux lieux par la Saxe envahis ,

Lui donnèrent pour récompense Le goût qu'on ne trouve qu'en France , Et l'esprit de tous les pays.

XCIV. Vers écrits à la marge d'un manuscrit de madame du Châtelet sur Newton.

Pe N s e R avec solidité ,

Et d'un style brillant et sage Oser écrire avec courage Ce que le génie a dicté ;

Etre femme , avoir en partage Et la grandeur et la beauté , Sans être vaine ni volage ;

Sur les hommes ,en vérité , C’est avoir pris trop d’avantage.

x 9 2 • POÉSIES MELÊE S, ;

XCV. ' Ar M. l’abbé, depuis cardinal de Bernis

Votre muse vive et coquette, ,

Cher abbé , me paraît plus faite v Pour un souper avec l’Amour, •

Que pour un souper de poète.

Venez demain chez Luxembourg ,

Venez la tête couronnée De lauriers , de myrte , et de fleurs ;

Et que ma muse un peu fanée Se ranime par les couleurs ‘

Dont votre jeunesse est ornée.

VW\W VVMW.V»'V wv VW VW vw WM. W WVW\ vw%-

XCVI. A M. H...., anglais, qui avait comparé l’auteur au soleil.

L e soleil des Anglais c’est le feu du génie ,

C’est l’amonr de la gloire et de l'humanité ,

Celui de la patrie et de la liberté ;

Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.

Le feu que Proinéthée au ciel avait surpris N’est point dans les climats , il est dans les esprits; Le Nord n’en éteint point les flammes immortelles, Par-tout vous en portez les vives étincelles.

Vous brillerez par-tout , dans la chaire , au sénat ; Vous servirez le prince, et beaucoup mieux l’état;

Et , né pour instruire et pour plaire,

Ce feu que vous tenez de votre illustre pere

A dans vous un, nouvel éclat.

HCVII. A Madame DE BOUFFLERS, en lui envoyant uu exemplaire de la Henriade.

"V os yeux sont beaux, mais votre ame est plus belle : .

Vous êtes simple et naturelle.

Et , sans prétendre à rien , vous triomphez de tous : Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle ,

Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous ,

Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

XCVIII. AM. DE LA NOUE

auteur de Mahomet II , tragédie , en lui envoyant celle de Mahomet le prophète.

M oit cher la Noue , illustre pere De l'invincible Mahomet ,

Soyez le parrain d'un cadet

Qui sans vous n'est point fait pour plaire.

Votre /ils est un conquérant ;

Le mien a l'honneur d'être apôtre ,

Prêtre , frippon , dévot , brigand :

Qu'il soit le chapelain du vôtre.

CI. A Madame DU BOCAGE

J'avais fait un vœu téméraire De chanter un jour à la fois Les grâces , l'esprit , l'art de plaire ,

(i) Roi était chevalier de Saint-Michel

POÉSIES MELÉES. , g 5

Le talent d'unir sons ses lois Les dieux du Pinde et de Cythere :

Sur cet objet fixant mon choix 4 • Je cherchais ce rare assemblage f Nul autre ne pnt me toucher;

Mais je vis hier du Bocage ,

Et je n'eus plus rien à chercher.

CIV. r A M. DE VERRIERE

qui avait adressé à l'auteur une très longue épître en vers.

V o us qu' Apollon admit à ses concerts.

Ne me louez pas tant , travaillez mieux vos vers ;

Le plus bel arbre a besoin de culture :

Emondez ces rameaux confusément épars ; Ménagez cette seve , elle en sera plus pure.

Sachez que le secret des arts Est de corriger la nature.

CV. A Madame ua. duchesse D'ORLÉANS

sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur.

Cjette énigme n’a point de mot;

E xpliquer chose inexplicable Est d’un docteur, ou bien d’un sot;

L’un à l’autre est assez semblable ;

Mais si l’on donne à deviner Quelle est la princesse adorable Qui sur les cœurs sait dominer Sans chercher cet empire aimable ,

Pleine de goût sans raisonner,

Et d’esprit sans faire l’habile;

Cette énigme peut étonner,

Mais le mot n’est pas difficile.

POÉSIES MELÉES.

CVÏ. MADRIGAL.

Pb o j e t flatteur d’engager une bellp ,

Soins concertés de lui faire la cour.

Tendres écrits , serments d’être lidele ,

Airs empressés , vous n’êtes point l’amour :

Mais se donner sans espoir de retour,

Par son désordre annoncer que l’on aime , Respect timide avec ardeur extrême , Persévérance au comble du malbeur ;

Voilà l’amour: il n’est que dans mon cœur.

CVII. A Madame DE POMPADOUR

alors madame d’JEtiole, qui venait de jouer la comédie aux petits appartements. >

A i w s i donc vous réunissez Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire: Pompadour , vous embellissez La cour , le Parnasse , et Cylbere.

Charme de tous les cœurs , trésor d'un seul mortel , Qu'un sort si beau soit éternel !

Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes ; Que la paix dans nos champs revienne avec Louis) Soyez tous deux sans ennemis,

Et tous deux gardez vos conquêtes.

POÉSIES MELÉES.

ig8

CVIII. A M. t.e maréchal DE RICHELIEU, en lui envoyant plusieurs pièces détachées. *

Que de ces vains écrits , enfants de mes beaux jours, ^ La lecture au moins vous amuse :

Mais , charmant Richelieu , ne traitez point ma muse Ainsi que vos autres amours ;

Ne l'abandonnez point, elle en sera pins belle ;

Votre aimable suffrage animera ma voix. * Richelieu , soyez -lui fidele ,

Vous le serez pour la première fois.

CIX. A Madame DE BOUFFLERS, qui s'appelait Madeleine

Chanson sur l'air des Folies d'Espagne.

*V otre patrone en son temps savait plaire ; Mais plus de cœurs vous sont assujettis.

Elle obtint grâce , et c'est à vous d'en faire , Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.

Votre patrone , au milieu des apôtres ,

Baisa les pieds de son divin époux :

Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres ,

Et saint Jean même en eût été jaloux.

POÉSIES MELÉES,

C X. Impromptu à Madame DU CHA1ELET ,

déguisée en Turc , et conduisant au bal madame de ■ Boufflers, déguisée en sultane.

S o ü s cette barbe qui vous cache ,

Beau Turc , vous me rendez j aloux 1 Si vous ôtiez votre moustache,

Koxane le serait de vous.

CXI. A M. DE PLEEN

qui attendait l'auteur chez madame de Graffigny} où l'on devait lire la Pucelle.

Comment, Ecossais que vous êtes ,

Vous voilà parmi nos poètes!

Votre esprit est de tout pays.

Je serai sans doute Bdele Au rendez-vous que j'ai promis ;

Mais je ne plains pas vos amis,

Car cette veuve aimable et belle.

Par qui nous sommes tous séduits ,'

Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

CXII. A Madame DU CHATELET

X x. est deux dieux qui font tout ici-bas :

J'entends qui font que l'on plaît et qu'on aime;

200 POÉSIES MELËES.

Si ce n'est tout , du moins je ne crois pas Etre le seul qui suive ce système. >

Ces deux divinités sont l'Esprit et l'Amour , Qui rarement vivent ensemble; L'Intérêt les sépare , et chacun a sa cour.

Heureux celui qui les rassemble !

Assez d'ouvrages imparfaits Sont les fruits de leur jalousie.

Ils voulurent pourtant un jour faire la paix : Ce jour de paix fut unique en leur vie; Mais on ne l'oubliera jamais,

Car il produisit Emilie.

CXIII. ÉTRENNES A L A MEME

* au nom de madame de Boufflcrs.

XJne étrenne frivole à la docte Uranie!

Peut-on la présenter? oh ! très bien, j'en réponds.

Tout lui plaît , tout convient à sou vaste génie :

Les livres . les bijoux , les compas , les pompons ,

Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,

L'algebre, les soupers, le latin, les jupons.

L'opéra , les procès , le bal , et la physique.

RÉrortSE DE MADAME DU CHATELET

Hélas ! vous avez oublié.

Dans cette longue kyrielle.

De placer la tendre amitié :

Je donnerais tout le reste pour elle,

POÉSIES MELÉES.

CXIV. A Madame DE

Le nouveau Trajan des Lorrains , Comme roi n'a pas mon hommage ; Vos yeux seraient plus souverains ; Mais ce n'est pas ce qui m'engage.

Je crains les belles et les rois*:

Ils abusent trop de leurs droits,.

Ils exigent trop d'esclavage. ; Amoureux de ma liberté ,

Pourquoi donc me vois -je arreté Daus les chaînes qui m'ont su plaire?

Votre esprit , votre caractère Font sur moi ce que n'ont pu faire Ni la grandeur , ni la beauté.

fc %/%/%.

CXVi A Madame ***,

qrü avait adressé des vers à l'auteur , en lui demandant d'entrer avec sa fille aux fêtes de Versailles pour le mariage du dauphin.

In faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmants: De notre paradis il sera le saint Pierre ;

Il aura les clefs ; et j'espere Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.

DigiJized by

CXVI. A Madame DE POMPADOUR

Les esprits , et les coeurs , et les remparts terribles, Tout cede à ses efforts, tout fléchit sous sa loi ;

Et Berg-Op-Zoom et vous, vous êtes invincibles;

Vous n'avez cédé qu'à mon roi : .*

Il vole dans vos bras, du sein de la victoire ;

Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur; Rien ne peut augmenter sa gloire.

Et vous augmentez son bonheur.

CXVIÏ. Vers faits en passant au village de Lawfelt.

ILivage teint de sang, ravagé par Bellone,

Vaste tombeau de nos guerriers,

J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,

Que des moissons de gloire et de tristes lauriers. Fallait-il , justes dieux! pour un maudit village. Répandre plus de sang qu'aux bords du

Sirnoïs ? Ali ! ce qui paraît grand aux mortels éblouis.

Est bien petit aux yeux du sage !

CXVÏÏvL A M. HELVÉTIUS, en lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.

M ortel de l'espece très rare Des solides et beaux esprits,

POÉSIES MELÉE5. 2 03

Je vous offre un tribut qui n'est pas d'un grand prix ; Tous pourriez donner mieux ; mais vos charmants écrits

Sont le seul de Vos biens dont vous soyez avare.

CXIX. A M. D'ARNAUD

qui lui avait adressé des vers très flatteurs.

M on cher enfant, tous les rois sont loués , Lorsque l'on.parle à leur personne ;

Mais ces éloges qu'on leur donne Sont trop souvent désavoués. • * • J'aime peu la louange , et je vous la pardonne ;

Je la chéris en vous puisqu'elle vient' du cœur.

Tos vers t ne sont pas d'un flatteur ;

Vous peignez mes deVoirs , ét me faites connaître , Non pas ce que je suis , mais ce que je dois être. Poursuivez , et croissez en grâces , en vertus :

Si vous me louez moins , je vous louerai bien plus.

CXXIV. COMPLIMENT

adressé au roi Stanislas et à madame la princesse de la Roche-sur-Yon, sur le théâtre de Lunéville, par Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle de l'assesseur, dans l'Etourderie.

O roi dont la verttt , dont la loi nous est chere , Esprit juste , esprit vrai, cœur tendre et généreux , Nous devons chercher à vous plaire, Puisque vous nons rendez heureux.

Et vous , fille des rois , princesse douce , affable , Princesse sans orgneil , et femme sans humeur ,

De la société , vous , le charme adorable ,

_ Pardonnez au pauvre assesseur. *

CXXV. AU MEME, à la clôture du théâtre de Lunéville

De s jeux où présidaient les Ris et les Amours La carrière est bientôt bornée ; <

Mais la vertu dure toujours ;

Vous êtes de toute l'année.

Nous faisions vos plaisirs , et vous les aimiez courts; Vous faites à jamais notre bonheur suprême.

Et, vous nons donnez, tous les jours,

Un spectacle inconnu trop souvent dans les cours; C'est celui d'un roi que l'on aime.

CIXVI. AU ROI DE PRUSSE. C

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre;

Les beaux arts languissaient ainsi que les vertus ;

La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus, Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre ; La Nature indignée éleve alors la voix :

«Je veux former , dit-elle , un régné heureux et juste; « Je veux qu'un héros naisse , et qu'il joigne à la fois « Les talents de Virgile et les vertus d' Auguste « Pour le bonheur du monde et l'exemple des rois.» Elle dit, et du ciel les Vertus descendirent,

Tout le Nord tressaillit, tout l'Olympe accourut Les myrtes , les lauriers , les palmes reverdirent ,

Et Frédéric parut.

CXXVII. AU MEME

O fils aine de Prométhée,

Vous eûtes, par son testament.

L'héritage du feu brillant Dont la terre est si mal dotée.

On voit encor , mais rarement.

Des restes.de ce feu charmant Dans quelques françaises cervelles.

Chez nous , ce sont des étincelles ; Chez vous , c'est un embrasement.

Poqr ce Boyer, ce lourd pédant.

Diseur de sottise et de messe.

Il connaît peu cet élément ;

Et , dans sa fanatique ivresse , s

Il voudrait brûler saintement

Dans des flammes d'une autre espece.

CXXIX. A Madame ea princesse ULRIQUE DE PRUSSE

depuis reine de Suede.

S ou v e itt un peu de vérité Se mêle au plus grossier mensonge :

Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,

Au rang des rois j'étais monté.

Je vous aimais , princesse , et j'osais vous le dire ! Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout oté ;

Je n'ai perdu que mon empire.

, CXXX. PLACET pour un homme à qui le roi de Prusse devait de l'argent.

Grand roi, tous vos voisins vous doivent leur estime, Vos sujets vous doivent leurs cœurs;

Bigitized by Goo

Yous recevez par-tout un tribut légitime

D'amour, de respect, et d'honneurs.

Chacun doit son hommage à votre ardeur guerriere. O vous qui me devez quelques mille ducats,

Prince, si bien payé de la nature entière ,

Pourquoi ne me payez- vous pas?

CXXXI. AU ROI DE PRUSSE

A Berlin, le icr décembre.

J'ai vu la beauté languissante Qui par lettres me consulta Sur les blessures d'une amante :

Son bon médecin lui donna La recette de l'inconstance.

Très bien , sans doute , elle en usa ,

En use encore , en usera Avec longue persévérance :

Le tendre Amour applaudira ;

Certain prince aimable en rira.

Mais le tout avec indulgence.

Oui, grand prince , dans vos états On verra quelques infidèles :

J'entends les amants et les belles;

Car pour vous seul on ue l'est pas.

CXX^II. A LA MÉTRIE qui était malade.

Je ne suis point inquiété Si notre joyeux la Méfrie

POÉSIES MELÉES.

Perd quelquefois cette santé Qui rend sa face si fleurie.

Quelqne peu de gloutonnerie.

Avec beaucoup de volupté ,

Sont les doux emplois de sa vie.

Il se conduit comme il écrit ;

A la nature il s'abandonne ;

Et chez lui le plaisir guérit Tous les maux que le plaisir donne.

CXXXIV. IMPROMPTU A M. DE MAUPERTUIS

«jui était à la toilette du roi de Prusse avec l'auteur, lorsque ce prince , encore à la fleur de son âge , leur

- fit remarquer qu'il avait des cheveux blancs.

A mi, vois-tu ces cheveux blancs Sur une tête que j'adore ?

Us ressemblent à ses talents;

Ils sont venus avant le temps, •

Et comme eux ils croîtront encore.

CoNTFS E3V VERS, etC. l8

CXXXVI. A Madame DE

eu lui envoyant les OEuvres du roi de Prusse.

A. i m A b t F. Eglé , vons lirez les écrits D'un foi fameux par plus d'une victoire :

Législateurs, rois, héros, beaux esprits.

Dans tous les temps vanteront sa mémoire.

Il a cherché tous les genres de gloire ; L'amour à part, j'en excepte ce point:

Mais si jamais j'écrivais son histoire.

J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

CXXXVII. AU ROI DE PRUSSE

De sein des brillantes clartés,

Et de l'éternelle abondance Dont vous avez la jouissance ,

Trop heureux roi , vous insulte/.

POÉSIES MELÉES.

Mon obscure et triste indigence.

Je vous l'avoue , un bon écrit De ma part est chose très rare ;

Je ne suis qu'un pauvre d'esprit :

Tous m'appelez d'esprit avare ; Mais il faut que le pauvre encor * Porte sa substance au trésor De ces puissances trop altieres; Et le palais d'azur et d'or Reçoit le tribut des chaumières.

CXXXVIU. Aux princesses de Prusse ULRIQUE et AMÉLIE.

S i Paris venait sur la terre Pour juger entré vos beaux yeux ,

Il couperait la pomme en deux ,

Et ne produirait plus de guerre.

CXXXIX. AUX MEMES

Pardon , charmante Ulric , pardon , belle Amélie : J'ai cru n'aimer que vous le. reste de ma vie,

Et ne servir qne sous vos lois;

Mais enfin j'entends et je vois Cette adorable sœur dont l'Amour suit les trace? • (i) Ah ! ce n'est pas outrager les trois Grâces Que de les aimer toutes trois.

(i) Madame la margrave de Bareith.

POÉSIES MELÉES.

C XL. Vers qui accompagnaient une branche de laurier cueillie sur le tombeau de Virgile, et envoyée par la margrave de Bareith au roi de Prusse son frere.

Sur l'urne de Virgile un immortel laurier De l'outrage des temps seul a pu se défendre ;

Toujours vert et toujours entier,

Je voulais le cueillir, et n'osais l'entreprendre. Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier ,

Et cette voix s'est fait entendre :

« Approche , auguste sœur^lu rival d'Alexandre ; Frédéric de ma lyre est le digne héritier :

J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre î Déjà son front par Mars fut cinq fois couronné ; Qu'aujourd'hoi par ta main il soit encore orné /• Du laurier qu' Apollon fit naître de ma cendre.»

CXL I. Sur le départ du roi de Prusse de Potsdam pour Berlin.

J e vais donc vous quitter, 6 champêtre séjour. Retraite du vrai sage , et temple du vrai j uste !

J'y voyais Horace et Salluste , '

J'étais auprès d'nn roi, mais sans être à la cour.

Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne ;

D’un peuple qui l’attend contenter les désirs.

H va donc s’ennuyer pour donner des plaisirs.

Que j’aimais l’homme en lui pourquoi faut il qu’il régné? ’ .

POÉSIES MELÉES. ai3

VW%V^%^i^VV^V^%%V% (VVVVVVVM.1 WW%.WVW%W

CX.LII. A Madame la marquise DE BELES TA

qui se plaignait qu’on lui avait pris fieux contrats au jei et qui choisit l’auteur pour arbitre.

■' ■* 1 *- A Plombières, 1754.'

Y o u s vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris C’est vous qui ravissez des biens d’un plus haut prix Qai sur nos libertés né cessez d’entreprendre. Votre’ cœur attaqué sait trop bien se défendre ;

Et la mere des Jeux, des Grâces , et deà Ris ,

Vous condamne à le laisser, prend ré.

CX.LIII» A Mademoiselle DE LA GALAISIERK, j ouant le rôle de Lucinde dans l’Oracle.

J’allais pour vous au dieu du Pinde, Et j’en implorais la faveur. .

Il me dit: « Pour chanter Lucinde Il faut un dieu plus séducteur. »

Je cherchai loiu de l’Hippocrene Ce dieu si puissant et si doux ;

Bientôt je le trouvai sans peine , ’

Car il était à vos genoux.

Il me dit : « Garde-toi de croire Que de tes vers elle ait besoin ;

De la former j’ai pris le soin ,

Je prendrai celui de sa gloire. » , <

POÉSIES MELËES.

ai4

CXLIV.' A L’iMPÉRiTRICE DE RUSSIE

ÉLISABETH PÈTROWNA,

en loi envoyant un exemplaire de la Henriade, qu'elle avait demandé à l’auteur.

Sémir amis du Nord , auguste impératrice,

Et digne fille de Ninus ; I

Le ciel me dèstinait à peindre les vertus.

Et je dois rendre grâce à sa bonté propice :

Il permet que je vive en ces temps glorieux Qui t’ont vu commencer ta carrière immortelle. '

Au trône de Russie il plaça mon modèle ;

C’est là que j’éleve mes yeux.

CXLV. A M. le maréchai. DE RICHELIEU, après la prise du Port-Malion.

R. iv ad du conquérant de l’Inde,

Tu bois , tu plais , et tu combats -,

Le pampre , le laurier, le myrte suit tes pas.

Tu prends Chypre et Mahon ; mais nous perdons le Pinde. ,

En vain l’Anglais moqueur lançait de toutes parts Sur uu vaisseau musqué les feux et les brocards: Chez nous l’ambre est ami de la fatale poudre;

Tu semais les bons mots, les souris, et la foudre ; L’ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts : Leurs chansons t'insultaient ; leurs défaites te vantent. Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers. "Veux-tu rendre l’honneur à tes succès guerriers ? Viens siffler tous ceux qui les chantent.

.POÉSIES MELEES. ni 5

Vwa'W vv% w\> w%. v%%- t'vm

CXLVI. A Madame DU BOCAGE

En vain Milton, dont vous. suivez les traces, Peint l’âge d’or comme un songe effacé ;

Dans vos écrits , embellis par les grâces ,

On croit revoir un temps .trop tôt passé.

Vivre aveq vous dans le temple des Muses ,

Lire vos vers , et les voir applaudis ^ ■

Malgré l’enfer , le serpent et ses ruses ^ *

Charmante Eglé, voilà le paradis. »

CXLVH. ÉPIGRAMME imitée de l’Anthologie.

-Lj’a ctre jour au fond d’nn vallon Un serpept piqua Jean Fréron.

Que pensez-vous qn’il arriva ?

Ce fut le serpent qui creva.

CXL Vin. SUR OVIDE, CATULLE, ET TIEULLE.

Celui qui fut puni de sa coquetterie ,

Ce maître eu l'art d'aimer, qui rien ne nous apprit , Prodiguait à £orine avec galanterie , •

Beaucoup d'amour et trop d'esprit.

Tibuile , auprès de sa Délie ,

Par des vers euchanteurs exaltait ses plaisirs j Et Catulle vantait, plus vif en ses désirs ,

Dans ses vers libertins les baisers de Lesbie,

- «mVMVMVVMWWVVVVWVMAlilVkMWMVVVI

CXLIX. A M. DE CHENEVIEIIES

sur une jolie piece de vers qu'il appelait les sept péchés

mortels. », ..

V ou s êtes dans la saison >

Des plus. aimables faiblesses:

Puissiez-vous servir vos maîtresses Couune.vous servez Apollon !

Entre des vers et vos Lisettes Goûtez le destin le plus doux :

Votre confesseur est jaloux Des jolis péchés que vous faites.

CL. AU MEME

Vous possédez la langue de Cytbere.

' " Si vos beâux faits égalent votre voix , Vous êtes maître en l'art diviu de plaire.

En fait (l'amour il faut parler et faire.

Ce dieu frippon ressemble assez aux rois ; Les bien servir n'est pas petite affaire.

■ Hélas ! il est plus aisé paille fois De les chanter que de les satisfaire!

CLI. A Ma.da.me là marquise DE CHAU VELIN

dont l'époux avait chanté les sept péchés mortels.

Les sept péchés que mortels on appelle Furent chantés par monsieur votre époux :

..Pour l'un des sept nous partageons son zele, Et pour vous plaire on les commettrait tous.

C'est grand' pitié que vos vertus défendent Le plus chéri , le plus digne de vous ,

Lorsque vos yeux malgré vous le demandent.

CL II. A Madame LULLIN,

en lui envoyant un bouquet, le g janvier i y 5g, jour auquel elle avait cent ans accomplis.

Nos grands -peres vous virent belle ;

Par votre esprit vous plaisez à cent ans :

Vous méritiez d'épouser Fontenelle,

Et d’être sa veuve long-temps.

CL III. ÉPIGRAMME

Savez-vous pourquoi Jérépiie A tant pleuré pendant sa vie ?

C’est qu’en prophète il prévoyait Qu’un jour le Franc le traduirait.

Simon les forge Très durement ;

Mais pour la prose , écrite horriblement , ' Simonie cede à son puîné Jean-George.

CL"VI. A M. nE chevalier DE LA TREMBLAIS, sur la relation en vers et en prose de son voyage d’Italie.

Ce Chapelle , ce Bachaumont,

Ont fait un moins heureux voyage ;

Tout est épigramme ou chanson Dans leur renommé badinage, v Vous parlez d’un plus noble ton ,

Etj e crois entendre Platon Qui, revenant de Syracuse,

Dans Athene emprunte la muse De Pindare et d’Anacréon.

CLYII. AU MEME.

Ce beau lac de Geneve où vous êtes venu Du Çocyte bientôt m’offre les rives sombres:

Vous êtes un Orphée en ces lieux descendu Pour venir enchanter les ombres.

CL VI II. S en la mort de l’abbé de la Coste, qui était aux galeres. v

L A Coste est mort ! il vaque dans Toulon ,

Par ce trépas, un emploi d’importance:

Ce bénéfice exige résidence ,

Et tout Paris y nommer Jean Frérou.

POÉSIES MELÉES.

CLIX. AU ROI DE PRUSSE

- QpAifD Ja triomphante Bellone ♦

Par votre main raffermira Des Césars le funeste trône ;

Quand le Hongrois cultivera,

A l'abri d'une paix profonde,

Du Tokai la vigne féconde ;

Quand par-tout soft vin se boira ;

Qii'en le buvant on cbantera Les pacificateurs du monde.

Mon prince à Berlin reviendra ,

Mon prince à son peuple, qui l'aime , Libéralement donnera Un nouvel et bel opéra Qu'il aura composé lui-même.

Chaque auteur vous applaudira;

Car, tout envieux que nous sommes Et du mérite et d'un grand nom 4 Un poëte est touj ours fort bon 4

A la tête de cent mille hommes.

Mais $ croyez-moi , d'un tel secours "Vous n'avez pas besoin pour plaire :

Fussiez-vous pauvre comme Hômere,

Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon si ma plume légère,

• Que souvent la vôtre enhardit,

Ecrit toujours au bel-esprit.

Beaucoup plus qu'au roi qu'on révéré.

Le Nord sanglant , à vos heureux progrès.

Vit des rois le plus formidable :

POÉSIES MELÉES.

Moi qui vous approchai de près.

Je n'y vis que le plus aimable.

CL X. Vers gravés au bas d'une estampe où l'on voit . un âne qui se met à braire en regardant une lyre suspendue à un arbre.

Qüe veut dire Cette iyre ?

C'est Melpomene ou Clairon.

Et ce monsieur qui soupire ,

Et fait rire ,

N'est-ce pas Martin Fréron ?

CLXII. A Madame DU ROCAGÈ

après son voyage d'Italie.

Sür ces bords , fameux dans l'histoijre , Que vous venez "de parcourir ,

CONTES EN VERS , 6tC.

aaa POÉSIES MÊLÉES.

Qu’avez vous admiré ? des débris pleins de gloire , Où rien n’a pu vous retenir ,

Des noms d’éternelle mémoire;.

Ces chefs-d’œuvre vantés, vous les avez vus tous ;

Ils ont mérité vos suffrages ;

Mais vous n’avez rien vu de plus charmant que votif, Ni de plus beau que vos ouvrages.

CL XIV. A M. DE

en réponse à des vers que la Société de la Tolérance d« Bordeaux lui avait envoyés.

o v s voulez donc édifier Un beau temple à la Tolérance î Je prétends y sacrifier:

C’est ma sainte de préférence.

A vos maçons j’ai pu fournir Des pierres pour cette entreprise j Les dévots s’en voulaient servir Pour me lapider dans l’église.

Mais je sais ce qu’ont ordonné . .. . Les maximes de l’évangile ;

En bon chrétien j’ai pardonné Au méchant comme à l’imbécille.

CLXV. A M.'&e comte DE

au sujet de l’impératrice-reine.

M arc-aureee, autrefois des princes le modèle. Sur les devoirs des rois instruisit nos aïeux ;

Et Thérèse fait à. nos yeux ...

Tout ce qu'écrivait Marc-Aurele.

ÇLXVI, Sur e'expulsion des jésuites.

Les renards et les loups furent long- temps en gnérre ; Nos moutons respiraient : nos bergers diligents Ont chassé par arrêt les renards de nos champs ;

Les Iqups vont désoler la terre:

Nos bergers semblent, entre nous.

Un peu d'accord avec les loups.

CLXX. A jjk Signora JULIA URSINA, de Venise

'n avait adressé une lettre très flatteuse et très agréahle à Voltaire, sans se faire connaître.

Eté sr- vous la déesse Isis ,

Sous son grand voile méconnue ?

Etes-vous la mere des Ris ?

Mais quelquefois elle était nue.

Nous voyons de vous un écrit Plein de raison, brillant, et sage; Mais en nous montrant tant d'esprit Ne cachez plus votre visage.

<ti£

CLXXII. COUPXETS D’UN JEUNE HOMME

chantés à Ferney, le 1 1 auguste 1765, veille de sainte Claire , à mademoiselle Clairon.

Sur l’air: Annette , à l’dge de quinze ans.

Dans la grand’ ville de Paris On se lamente , on fait des cris ;

Le plaisir n’est plus de saison ;

La comédie N’est plus suivie:

Plus de Clairon.'

Melpomene et le dieu d’ Amour

ijh

La conduisirent tour à tour;

En France elle donne le ton.

Paris répété ,

Que je regrette

Notre Clairon .’ '

Dès qu’elle a paru parmi nous Nos bergers sont devenus fous; Tircis vient de quitter Fanclion.

’Si l’iniideje Laisse sa belle :

C’est pour Clairon.

Je suis à peine en mon printemps , Et j’ai déjà des sentiments :

Vous êtes un petit frippon. , Sois bien discrète;

La faute est faite ,

J’ai vu Clairon.

Clairon, daigne accepter nos fleurs Tu vas en ternir les couleurs;

Ton sort est de tout effacer.

La rose expire ; .

Mais ton empire Ne peut passer.

Couplet ajouté par M. ***.

Nous sommes privés de Vanlo; Nous avons vu passer Rameau ; Nous perdons Voltaire et Clairon :

Rien n'est funeste ,

Car il nous reste Monsieur Fréron.

POÉSIES MELÉES.

CLXXIII. VERS A Mesdames D. L. C. et G

présentés par un enfant de dix ans, en 1765.

A v tout âge ü est dangereux De vous, voir et de vous entendre.

Sans faire un choix entre vons deux,

A tontes deux il faut se rendre.

A Madame D. L. C.

Par vons l'Amour sait tout domfer :

Songez que je suis de sou âge ;

Et , si vous avez son visage ,

Dans mon cœur il peut habiter.

• A Madame G.

Avec, tant de beauté, de grâce naturelle ,

Qu'a-t-elle affaire de talents?

Mais avec des sons si touchants ,

Qu'a-t-elle affaire d'être belle ?

CLXXIV. A M. DüMOURIER

auteur du poème de Richardet.

o ü s ne parlez que d'un moineau ,

Et vous avez une volietfe : • ' ' .

Il est chez vous plus d'un oiseau Dont la voix tendre et printanière

Plaît par un ramage nouveau.

Celai qui n'a plumes qu'aux ailes, Et qui fait son nid dans les cœurs , Répandit sur vous ses faveurs i Il vous fait trouver des lecteurs ,

Comme il vous a soumis des belles.

CLXXVI. AU PRINCE DE BRUNSWICK

■ Vers prononcés à Ferney, en 1766, par mademoiselle

Corneille.

Qcoi! vous venez dans nos.hameaux ?

Corneille dont je tiens le sang qui m'a fait naître y Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être :

Il aurait'pu vous plaire ; il peignait vos égaux.

On vous reçoit bien mal en ce désert sauvage :

Les respects à la fin deviennent ennuyeux.

Votre gloire vous suit ; mais il faut davantage ;

Et si j'avais quinze ans je vous recevrais mieux.

POÉSIES MELÉES.

%^VW%.\'W\'V^V'\XVl%\^.'kVVVVV%^'VVW'VVV%V».V\X-VVX'V

CL XXVII: A Messieurs DF LA HARPE

ET DE CHABANON

qui lui avaient donné des vèrs à l'occasion de saint François son patron, en octobre 1767.

It. s ont berné mon capnchon ;

Rien n'est si gai ni si coupable.

Qui sont donc ces enfants du diable ,

Disait saint François mon patron ?

C'est la Harpe , c'est Chabanon :

Ce couple agréable et frippon A Vénus vola sa ceinture ,

Sa lyre au divin Apollon ,

Et ses pinceaux à la Nature.

.Te le crois , dit le penaillon ;

Car plus d'une filhym'assure Qu'ils m'ont aussi pris n.on cordon.

CLXXVHI. Inscription sur un cadran solaire, demandée à l'auteur.

V ou s qui vivez dans ces demeures Etes-vous bien? tenez-vons-y ;

Et n'allez pas chercher midi A quatorze heures.

*30 POÉSIES MELÉES.

C L X X I X. COUPLET A Madame CRAMER ,

sur M. le chevalier de Boufflers.

M a. r s l'enleve au séminaire ; Tendre Vénus , il te sert ;

Il écrit avec Voltaire ;

Il sait peindre avec Hubert,

Il fait tout ce qu'il veut faire Tous les arts sont sous sa loi : " De grâce , dis-moi , ma chere y Ce qu'il sait faire avec toi.

C L X XX. LE HUITAIN BIGARRE

Au sieur la Bletterie, aussi suffisant personnage que tra- • ducteur insufüsaut.

O n dit que. ce nouveau Tacite Aurait dû garder le tacet ,

Ennuyer ainsi non licet.

Ce petit pédant prestolet JMovet bilem , la bile excite.

En français le mot de sifflet Convient beaucoup , rnultum dccet ;

A ce translateur de Tacite.

POESIES MELÉES.

CL XXXI. A Madame DUBOCAGE,

qui avait adressé il l'auteur un compliment en vers. '* l'occasion de sa fête. (1 768.)

u 1 parle ainsi de saint Ff^pçois ?

Je crois reconnaître la sainte Qui de ma retraite autrefois Visita la petite enceinte.

Je crus avoir sainte Vénus ,

Sainte Pallas dans mon village :

Aisément je les reconnus,

Car c'était sainte du Bocage.

L'Amour même aujourd'hui se plaint Que, dans mon cœur étant fêtée,

Elle ne fut que respectée :

Ah ! que je suis un pauvre saint !

CLXXXIV. Epitaphe du pape CLEMENT XIII

Ç y gît des vrais croyants le mufti temeraire ; Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré :

De J ésus sur la terre il s'est dit le vicaire :

Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

CL XXXV. A Madame ea comtesse DE B...

A. quoi peut-on servir sur la fin de sa vie ?

Ah .' croyez-moi, choisissez mieux :

Sans doute nn vieil aveugle ennuie ;

C'est un aveugle enfant qu'il faut a vos beaux yeox.

» %%WI>VW%^»V1^V»V>^VM.%WVV%VVW»%V»%

CL XX XVI. À M

ft

Beau rossignol de la belle Italie ,

Votre sonnet cajole un vieux hibou ,

Au mont Jura retiré dans un trou,

Sans voix, sans plume, et sur-tout sans génie, ' H veut quitter son pays morfondu ;

Auprès de vous , à Naple il va se rendre :

S'il peut vous voir, et s'il peut vous entendre, Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

CLXXXVII. SUR ÜN RELIQUAIRE

A. mi, la Superstition Vit ce présent k la Sottise :

Ne le dis pas à la Raison ;

Ménageons l'bonneur de l'église.

CLXXXVII I. A UNE JEUNE DAME, qui avait chanté dans un repas.

Q u e j'ai goûté le plaisir de l'eùtendre !

Que j'ai senti le danger de la voir !

Dans tous ses traits l'amour mit son pouvoir ; Même on m'a dit qu'il lui lit un cœur tendre : Je suis venu trop tard pour y prétendre.

Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

COIffES EU VERS ^ CtC- SO

Digitize

a34 POÉSIES JUELÉES.

l»\,VV^VWV%%VWV%'VWVVM,VV%VVkW%

CXC. A M. ***, sur l'impératrice de Russie

1? u cherches sur la terre un vrai héros , un sage , Qui méprise les sots et leur fasse du bien ,

Qui parle avec esprit, qui pense avec courage :

Va trouver Catherine, et ne cherche plus rien.

CXCI. A Madame DE ***, qui avait fait présent d'un rosier à lauleur.

Vous embellissez la retraite Où, loin des sots et de leur brait.

Dans le sein d'une étude abstraite,

De la paix je goûte le fruit. N C'est par vos bienfaits qu'il arrive Que le plus charmant arbrisseau ,

An verger qne ma mpin cultive Va prêter un éclat nouveau :

De ce don mon ame est touchée.

Ainsi , dans l'âge heureux d'Astrée , La main brillante des talents ,

En. dépit des. traits de l'envie,

. Sur les épines de la vie Sema les roses dn printemps.

CXCII. A i/ IMPERATRICE DE B.USSIE

CATHERINE Jl,

qui invitait l'auteur à faire un voyage dans ses états .

D ïï üx qui m'ôtez les yeux et les oreilles i, Rendez-les moi, je pars au même instant.

Heureux qui voit vos augustes merveilles O Catherine ! heurçjürqui les entend !

Plaire et régner , voua votre talent ,■

Mais le premier me plairait davantage.

Par votre esprit vous étonnez le sage ,

Qui cesserait de l 'être en vous voyant.

CXCIII. SUR LA MEME

Ses hontes font ma gloire , et causent mon regret ; Elle daigne à mes vers accorder son suffrage:

Si j'étais né plus tard elle en serait l'objet j Je réussirais davantage.

%^>»^%»VfcVfc«W%VWV'V%.VWV%'V%WV*.V\.'%^.W%.WVVWVW

CX CI Y. A Mademoiselle CLAIRON.

Les talents , l'esprit ,1e génie ,

Chez Clairon sont très assidus ;

Car chacun aime sa patrie :

Chez elle ils se sont tous rendus Pour célébrer certaine orgie (1)

Dont je suis encor tout confus.

Les plus beaux moments de ma vie Sont donc ceux que je n'ai point vus!

Vous avez orné mon image

Des lauriers qui croissent chez vous :

Ma gloire, en dépit des jaloux ,

Fut eu tous les temps votre ouvrage.

CXCV. A Mme la marquise DE MONTFERAT, assise à table entre un jésuiUg^t un ministre protestant.

Les malins qu'Ignace engendra ,

' Les raisonneurs de jansénistes,

Et leurs cousins les 'calvinistes ,

Se disputent à qui l'aura.

Les Grâces , dont elle est l'ouvrage ,

Ont dit : Elle est notre partage ,

C'est à nous qu'elle restera.

*.(i) L'inauguration de la statue de Voltaire, fête célébrée chez mademoiselle Clairon, en octobre 177 2 . Cette actrice, habillée en prêtresse d'Apollon, posa une couronne de laurier sur le buste de l'auteur de Zaïre , et récita une ode de Marmoutcl en son honneur.

CXCYI. COUPLETS A M. DE LA MARCHE

premier président du parlement de Bourgogne, qui a'wit fait des vers pour sa ülle.

Peu s d'un amant sur sa lyre a formé Les tendres sons qui charment les amantes :

Un pere a fait des chansons plus touchantes ; Pourquoi cela? c'est qu'il a mieux aimé.

Je suis bien loin de blàsphêtrter l'Amortr ;

C'est un "rond dieu ; je le sers , et je jure De le servir jusqu'à mon dernier jour :

Mais il faut bien qu'il cede à la nature.

CX C VII. AM

Croyez- mot, je renonce à toutes les chimères

Qui m'ont pu séduire autrefois.

Les faveurs du public , et les faveurs des rois ✓

» , Aujourd'hui ne me touchent gucrcs.

Le fantôme brillant de l'immortalité t

Ne se présente plus à ma vue éblouie.

Je jouis du présent , j'acheve en paix ma vie

Dans le sein de la liberté :

Je l'adorai toujours , et lui fus infidèle.

J'ai bien réparé mon erreur ;

Je ne connais le vrai bonheur

Que du jour que je vis pour elle.

ao

^^.•%./%vvwwvw%

CCI. A M. le comte DE SCHOUYALOF, qui avait adressé une épitre à l'auteur.

Püisq ü* il faut croire quelque chose , J'avouerai qu'en lisant vos séduisants écrits Je crois à la métempsycose.

n _ Orphée , aux bords du Tanaïs ,

Expira dans Votre pays.

Près du lac de Geueve il vient se faire entendre ; En vous il renaît aujourd'hui;

Et vous ne devez pas attendre

Que les femmes jamais vous battent comme lui.

C CI I. A. M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU

J e veux bien croire à ces prodiges Que la fable vient nous conter ;

A ses héros , à leurs prestiges ,

Qu'on ne cesse de nous citer;

Je veux bien croire à ce fier Diomede Qui ravit le Palladium ;

Aux généreux travaux de l'amaut d' Andromède ;

A tous ces fous qui bloquaient Iiium ;

De tels contes pourtant ne sont crus de personne: Mais que Maupeou tout seul du dédale des lois i Ait su retirer la couronne ,

Qu'il l'ait seul rapportée au palais de nos rois*, Yoilà ce que je sais , voilà ce qui m'étonne.

J'avoue avec l'antiquité Que ses héros sont admirables :

Mais par malheur ce sont des fables;

Et c'est ici la vérité.

POÉSIES MELÉES.

CCIV. A Madame DE SCALLIER

qui jouait parfaitement du violon.

Sous tes doigts l'arcbet d'Apollon Etonne mon ame et l'enchante :

.T'entends bientôt ta voix touchante, J'oublie alors ton violon :

Tu parles , et mon cœur plus tendre De tes chants ne se souvient plus :

Mais tes regards sont au-dessus De tout ce que je viens d'entendre.

CCV. IMPROMPTU

fait devant un rigoriste qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.

Le dieu des dieux assez mal raisonna Lorsqn'à Vénus le bon-homme ordonna D'être à jamais de grâces entourée:

C'est à Minerve , et pédante et sucrée ,

Que ces conseils devaient ^être adressas.

Ecoutez bien , gens à morale anstere :

Sans nos avis la beanté songe à plaire ,

Et la vertu n'y songe pas assez.

CCVI. A l'abbé DE TOISENON

I ii est bien vrai que l'on m'annonce Les lettres de maître Clément:

. Il a bean m'écrire souvent,

II n'obtiendra point de réponse;

Je ne serai pas assez sot «

Pour m'embarquer dans ces querelles :

Si c'eût été Clément Marot ,

U aurait en de mes nouvelles.

CC VII. Sur l'estampe mise par le libraire le Jay à la tête d'un commentaire sur la Henriade, où le portrait de Voltaire est entre ceux de la Beaumelle' et de Fréron(x). (1774.)

Ije Jay vient de mettre Voltaire Entre la Beaumelle et Fréron:

Ce serait vraiment un Calvaire,

S'il a'y trouvait un bon larron.

(1) Le Jay avait fait remettre par le sieur Rôsset, libraire à Lyon, une épreuve de cette estampe à Vol- 1 taire , qui , pour réponse , lui fit tenir ces quatre vers.

CCIX. A M. iiE chevalier JD E CHATELLUX

qui avait envoyé à l'auteur son discours de réception à l'académie française , lequel traitait du goût. (1775.)

D ans ma jeunesse , avec caprice Ayant voulu tâter de tout.

Je bâtis un Temple du Goût,- *

Mais c'était un mince édifice.

Vous en élevez un plus beau ;

Vous y logez auprès du maître:

Et le Goût est un dieu nouveau Qui vous a nommé son grand-prêtre.

CCXIII. A M. LE K AIN

A c t e u r sublime , et sou tien de la scene ,

Quoi ! vous quittez votre brillante cour,

Votre Paris, embelli par sa reine !

De nos beaux arts la jeune souveraine Vous fait partir pour mon triste séjour!

On m'a conté que souvent elle-même ,

Se dérobant à la graudeur suprême,

Seclie en seeret les plenrs des mallienreux : \ v Son moindre charme est, dit-on , d'è^e belle. . Ah î laissons là les héros fabuleux :

Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

k%'W\W%W%'WtXV\ / W\W\VWl‘WS'«<^\

CCXIV.t A M. NECKER, directeur général des finances., (1777.)

O x vous damne comme hérétique ; On vous danme bien autrement Ponr votre plan économique ,

Fruit du génie et du talent:

Mais ne perdez point l’espérance , Allez toujours à votre but Eu réformant notre finance. 1 On ne peut manquer son salut, Quand on fait celui de la France.

CCXt. A M. le pm»c%DE LIGNE.

Sous un vieux chêne un vieux hibou Prétendait aux dons du génie ;

Il fredonnait dans son vieux trou Quelques vieux airs sans harmonie :

Un charmant cygne, au cou d’argent.

Aux sons remplis dè~mélodie ,

Se fit entendre au chat-huant.

Et le triste oiseau sur-le-champ Mourut , dit-on , de jalousie.

Non, beau cygne, c’est trop mentir; lin ’avait pas tant de faiblesse :

Il eut expiré de plaisir,

Si ce n’eût été de vieillesse.

POÉSIES MELÉES.

CCXVI. AM. D’HERMENCHES

baron de Constant, etc. qui avait joué la comédie à Ferney , et charité dès coùpîefs â la louange de l’auteur, sur l’air: Vive la sorcellerie, a la suite d’une petite pièce où il faisait le rôle d’un magicien.

D E nos hameaux vous êtes l’enchanteur j De mes écrits vous voilez la faiblesse ;

Vous y mettez , par un art séducteur ,

* Ce qu’ils n’ont point , la grâce , la noblesse. ' C’est bien raison qu’un sorcier si flatteur Pour son épouse ait une enchanteresse.

CCXXI. A M

Je le ferai bientôt ce voyage éternel Dont on ne revient point an séjour de la vies En vain voua prétendez que le Dieu d’Israël

Daignera me prêter , comme an bon homme Elie , TJn beau cabriolet des remises dn ciel ,

Avec quatre chevaux de sa grande écurie;

Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie : De luxe était permis dans le vieux Testament ;

De la nouvelle loi la rigueur le condamne ;

Tout change sur la terre et dans le firmament : Elie eut un carrosse, et Jésus n’eut qu’un âne.

CCXXIII. A M. GRÉTRY

sur son opéra du Jugement de Midas, représenté sans succès devant une nombreuse assemblée de grauds seigneurs, et très applaudi quelques jours après sur le théâtre de Paris.

La cour a dénigré tes chants Dont Paris a dit des merveilles.

Hélas î les oreilles des grands Sont souvent de grandes oreilles.

POÉSIES MELÉES.

ttA.VWVWVWl'W

CCXXV. A Madame HÉBERT

qui avjÿt envoyé à l'auteur deux remedes, l'un contre l'hémorragie, l'autre contre une fluxion sur les yeux.

* A Paris, mars 1778.

J e perdais tout mou sang, vous l'avez conservé ; Mes yeux étaient éteints , et je vous dois la vue.

Si vous m'avez deux fois sauvé,

Grâce ne vous soit point rendue :

Vous en laites autant pour la foule inconnue De cent mortels infortunés ;

Vos soins sont votre récompense:

Doit-on de la reconnaissance P our les plaisirs que vous prenez ?

CCXXVT. A M. i.'k marquis DE SAINT-MARC ,

sur les vers qu'il fit prononcer lors du couronnement de l'auteur au théâtre français.

"V* ous daignez couronner^ aux (eux de Melpomene , D'un vieillard affaibli les efforts impuissants : N Ces lauriers , dont vos mains couvraient mes cheveux blancs , ^

Etaient nés dans votre domaine.

On sait que de son bien tout mortel est jaloux ; Chacun garde pour soi ce que le eiel lui donne :

Le Parnasse n'a vu que vous Qui sût partager sa couronne.

CCXXVII. ADIEUX A LA VIE

A Paris,. 1778.

A die u ; je vais dans ce pays D'où ne revint point feu mon pere :

Pour jamais adieu , mes amis, * *

Qui ne me regretterez guere.

Vous en rirez , mes ennemis.

C'est le requiem ordinaire.

Vous en tâterez quelque jour ;

Et lorsqu'aux ténébreux rivages Vous irez trouver vos ouvrages,

Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scene de ce monde Chaque homme a joué son ràlet,

En partant il est à la ronde Reconduit à coups de sifflet.

Dans leur deruiere maladie J'ai vu des gens de tous états,

Vieux évêques , vieux magistrats , Vieux courtisans à l'agonie :

Vainement en cérémonie Avec sa clochette arrivait L'attiraïi de la sacristie ;

Le curé vainement oignait Notre vieille a me à sa sortie ;

Le public malin s'en moquait 5 La satire un>moment parlait Des ridicules de sa vie , z Puis à j amais on l'oubliait :

Ainsi la farce était finie.

Petits papillons d'un moment , Invisibles marionnettes ,

Qui volez si rapidement De Polichinelle an néant ,

Dites-moi donc ce que vous êtes.

Au terme où je suis parvenu Quel mortel est le moins à plaindre ?

C'est celui qui sait ne rien craindre , Qui vit et qui meurt inconnu.

DES PIECES

CONTENUES TJA.TTS CE VOLUME.

Le Cadenas.

Page 5

L Anti-giton. A mademoiselle le Couvreur.

Le Cocuage. ~ f

IO

La M ule du pape.

Ce qui plaît aux dames.

L'Education d'on prince.

Gertrude, ou l'Education d'une fille.

Les trois Maniérés.

Theleme et Macare. /

Azolan , ou le Bénéficier.

L'Origine des Métiers.

La Bégueule , conte moral.

Les Finances.

Sésostris.

Le Dimanche , ou les Filles de Minée.

Le Songe creux.

La Crépinade.

Le Mondain^'

Défense du Mondain , ou l'Apologie du luxe.

Sur l'usage de la vie, pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

TARLE

Le panvre Diable» Page 87

La Vanité. ■ 99

Dialogue d'an Parisien et d'un Russe. 102

Les Chevaux et les Anes , ou Etrennes aux sots. 108 L'Hypocrisie. na

Le Marseillois et le Lion. 1 1 5

Les trois Empereurs en Sorbonne. 1 ao

Les deux Siècles. . 128

Le pere Nicodème et Jeannot. 126

Les Systèmes. - i 3 o

Les Cabales. 1 3 4.

La Tactique. i 3 ()

Dialogue de Pégase et du Vieillard. 143

Le Temps présent. j 4 9

Adresses anonymes...

Quand de la Guion le charmant directeur Page De votre esprit la force est si puissante

Mes ver» auront donc l'avantage

Oui, Philis, la coquetterie

Quoi ! pour le prix des vers accorder au vainqueur

On ne peut faire ton portrait ;

Ainsi le bal et la tranchée ,

11 faudrait penser pour écrire ;

Le soleil des Anglais, c'est le feu du génie,

Le nouveau Traj an des Lorrains,

Il faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmants ;

Aimable Eglé , vous lirez les écrits

Vous voul e» donc édifier ï

Marc-Aurele, autrefois des princes le modèle.

A tout Age il est dangereux

Par vous l'Amour sait tout domter : 7

Avec tant de beauté, de grâce naturelle,

A quoi peut-on servir sur la fin de sa vie?

ibid.

ibid.

iS 5

ibid.

bid.

Digilized by Googlel

DES PIECES, etc. a 53

Beau rossignol de la belle Italie , Page 9,33

Que j’ai goûte le plaisir de l’entendre ? ibid.

Tn cherches sur la terre un vrai héros, un sage, 9.3 4

Vous embellissez la retraite ibid.

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimères 9.37

Reçois de cette amazone o. jo

Vous me mandez que je suis mort* a 43

Je le ferai bientôt cç voyage éternel 3,46

' Apiipi jl la vne.

Adieu , je vais dans ce pays • a 4 Q

Aiguillon. (A madame la duchesse d’)

Deux héros différents , l’un superbe et sauvage, 168 Algarotti. (Sonnet a M. le comté)

On a vante yos mura' bâtis sur l’onde; i 83

Argental. (À madame la comtesse d*)

Jean fut un saint, si Ton en croit l'histoire 177-

Arnaud. (A JM. d')

Mon cher enfant, tous les rois sont loués, ao 3

* "Bassqmpierre. (A madame de)

Avec cet air si gracieux ' 181

Belestat. (A madame la marquise de)

Vous vous plaignez a tort , on ne vous a rien pris ; 9. i 3

Bernard. (A M.)

Ma muse épique, historique, et tragique, jf)6

Dans ce pays trois bernards sont connus : 1 80

Au nom du Pinde et de Cythere , ibid.

Bernis. (Au cardinal de)

Votre muse vive et coquette , 199.

Bocage. (A madame du)

J'avais fait un vœu téméraire lÇ)4

En vain Milton dont vous suivez les traces , 9. 1 3

Sur ces bords fameux dans l'Iiistoire, 9.9.1

Par le nouvel essai que vous laites briller W.1

Qui parle ainsi de saint François ? a 3 i

w *54 TABLE

Boufflers. (A madame de)

Vos yeux son t beaux, mais v otre ame est plus belle ; P.j 9 J Votre patrone én son temps savait plaire ; 19S

Bouilloît. (A madame la duchesse de)

Cesse, Bouillon, de vanter davantage i 65

Deux Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde, ibid.

Brüïtswicr. (Au prince de) s

Quoi , vous venez dans nos hameaux! 228

Ciubàitok. (AM. de)

Ils ont berné mon capuchon ; *

CHAMrBorrm. (A madame de)

C'est l'architecte d'Emilie Chansohs.

Polichinelle de grand cœur,

Moïse, Aaron,

Simon le Franc , qui toujours se rengorge,

^ Charolois. (A mademoiselle de)

Frere Ange de Charolois,

Châtelet. (A madame la marquise du) Barier grava ces traits destinés pour vos yeux ; Certain enfant qu'avec crainte on caresse, Lorsque Linus chante si tendrement.

Tout est égal, et la nature sage Le voici ce héros si fameux tour à tour Etre Phébus aujourd'hui je desire,

Charmante Issé, vous nous faites entendre.

M'est-il permis sans être sacrilege

Traits charmants , image vivante

dVlon cœur est pénétré de tout ce qui vous touche;

Penser avec solidité ,

Sous cette barbe qui vous cache ,

Il est deux dieux qui font tout ici-bas.

Une étrenne frivole à la docte Uranie-J Rép. Hélas! vous avez oublié,

ibid.

ibid.

ibid. t

ibid.

DES PIECES, etc. 2 55

Châteaux. (AM. le chevalier de)

Dans ma jeunesse avec caprice " p a g e

Chauvelin. (A madame la marquise de)

Des sept péchés que mortels on appelle ai 7

Chenevieres. (A M. de) •

Vous êtes dans la saison , ai g

Vous possédez la langue de C'ytljere. ibid.

- Cidevillè. (AM. de)

Mon cher confrère en Apollon, . . jfo

Clairon. (A mademoiselle)

Dans la grand' ville de Paris

Les talents . l'esprit , le génie , a 36

4 Clément de Montpellier. (A M.)

Un certain chantre abandonnait sa lyre ; j 77

Clozier. (AM.) ' J

Lorsque vous me parlez des grâces naturelles • 1 80 Corlon. (A M. de)

Je sais ce que je dois , et-n'en fais jamais rien ; '186

Cramer. (A madame)

Mars l'enleve au séminaire; ' ' «> 3^

Crillon . (A madame la marquise de)

Dans le plus scandaleux séjour i$7

Croi*. (A M. de)

Pourquoi vous plaisez-vous, avec ce doux langage, a43

Deffant. (A madame la marquise du) Qui vous voit et qui vous entend
Desrivieres. (A M.)

Soldat digne de Xénophon ,

Devise (pour madame du Châtelet.) Du rq>os , des riens , de l'étude ,

Duché. (AM.)

Dans tes vers, Duché, je te prie.

Epigrammes. - * •*'

Dauchet, si méprisé jadis , * • Page

Certain émérite envieux.

On dit que notre ami Coypel • • .

Quand les Français à tête folle Certain caiard, jadis jésuite,

Connaissez-vous certain rimeur obscur,

Qui lrappe là? dit Lucifer,

Notre monarque après sa maladie,

En vaiu la fortune s'apprête L'autre jour au fond d'un vallon Savez-vous pourquoi Jérémie La Coste est moi? , il vaque dans Toulon,*

Que veut dire cette lyre ?

Aliboron , de la goutte attaqué ,

On dit que ce nouveau Tacite , , Epiphanîé (T) de 1741.

Stuart chassé par les Anglais,

Epitaphe de Clément XIII. - . *

Cy gît des vrais croyants le mufti téméraire ;

, De M. 4 ayez. .• ‘

Sans superstition ministre des autels ,

Flamârens. (A madame de)

Il est une déesse inconstante,* incommode, Fleurieu. (A M. le*prés;dent de) Egalement à tous j e m'intéresse ;

Florian. (à madame de)

V ous voulez arrêter mon ame lugitive ;

Fontaine-Martel. (A .madame de)

Pour vous, vive et douce Martel,

Forcalquier. (A M. de)

Des boulets allemands la pesante tempête

ai5 a30

DES PIECES, etc. a 5 7

Formort. (Vers de M. de)

Assis devant votre pupitre Pa^e i6q

jR ép. Ou m'a conté (l'on m'a menti peut-être) ibid.

Grégoire. (AM.) - Voyageur fortuné, dont les soins curieux

Grétry. (A M.)

La cour a dénigré tes chants

Gueneàu de Mohtbeillàrd. (A M_.)

Dans le séjour d'Euclide, un compagnon d'Horace, a 34 Gijise. (A M. le duc de)

lorsque je vous entends et que je vons contcyiple, 186 Guise , (A mademoiselle de) depuis duchesse de

Richelieu.

Vous possédez fort inutilement

Guise , des plus beaux dons assemblage céleste ,

Pins mon œil étonné vous suit et vous observe, 178

Hébert. (A madame)

Je perdais tout mon sang , vous l'avez conservé ; 248

Helvétius; (A M.) *

Mortel de l'espece très rare • 202

Hermehches, (AM. d') baron de Constant.

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur; 2 45

- Hesse. (Au landgrave de) J'ai baisé ce portrait charmant,

Impromptu sur le recueil des lettres de madame du Maine et de la Motte-Houdart.

Dans ses filets elle savait vous prendre 160

CORTES EH VERS , etC.

Impromptu fait dans les jardins de Grey.

Astre l^illant , favorable aux amants , Page 1S8

, — sur un carrousel à Berlin.

Jamais dans Athene et dans Rome 210

— sur l'aventure d'un jeune homme de Lyon.

Eglé, je jure à vos genoux 22 1

— à une dame de Geneve , sur la Trinité.

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité 225

— sur un rigoriste.

Le dieu des dieux assez mal raisonna 240

~ sur M. Turgot.

Je crois en Turgot ïermement: 242

Inscription pour une statue de l'Amour.

Qui que tu sois, voici ton maître; x56

— pour une urne, etc.

Je fus manchon , je suis cendre légère : . 16 4

— sur un cadran solaire.

Vous qni vivez dans ces demeures, 229

Jordan. (A M.)

\Jn prince j eune , et pourtant sage , 186

La Bruere. (à M. de)

L'Amour t'a prêté sou flambeau ; 195

La Faye. (A M. de)

Pardon, beaux vers, la Faye, et Polymnie : 171

L'a Gauaisiere. (A mademoiselle de)

J’allais pour vous au dieu du Pinde, 21 3

La Harpe. (AM.de)

Des plaisirs et des arts vous honorez l’asyle ; - 228

Ils ont berné mon capuchon ; 229

La Marche. (A M. de)

Plus d’un amant sur sa lyre a formé , 237

La Métrie. (A M. de)

Je ne suis point inquiété a 08

-r DES PIECES, ete. . a 5 $ La Noue. (AM. de)

Mon cher la Noue , illustre pere Page 1 93

La Tremblais. (A M. le chevalier de)

Ce Chapelle et ce Bachaumont, 219

Ce beau lac de Geneve où vous êtes venu ibid.

La Yalliere. (AM. le duc de)

Envoyez-moi par charité _ i 85

La Valliere. (A madame la duchesse de) L'emblème frappe ici vos yeux : 194

La Vrillierè. (A madame de)

Quelle beauté , dans cette nuit profonde , 1 5 a

Venez, charmant moineau, venez dans ce bocage: i 53

Le Febvre. (AM.)

N'attends de moi ton immortalité , 16»

Le K ain. (AM.) •

Acteur sublime et soutien de la scene , ,, x a 43

Ligne. (Au prince de)

Sous un vieux chêne un vieux hibou 7.44

Lille. (AM. l'abbé de) •

Tous n'êtes point savant en us J 9.33

Linant. (AM.)

Connaissez mieux l'oisiveté : 164

Linant. (Vers de M.) ,

Le nom qu'au prix de ta santé 181

- Rép. Mais vous, Linant, que le ciel a doté ibid

Listenaj. (A madame de)

Aimable Listenai , notre fête grotesque 1 53

Lorraine. (Au duc Léopold de)

Lpllin. (A madame)

Nos grands peres vous virent belle ; 317

Luxjembourg. (A madame la duchesse de)

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à lambre , 1 58

Madrigal.

Ah, Camargo, que vous êtes baillante J

s50 TABLÏ

Autre madrigal.

Projet flatteur d’engager une belle,' Page 197

Maupeou. (A M. le chancelier de)

Je veux bien croire à ce» prodiges 1 3 9

Maupertuis. (A M. de) ,

Ami , vois-tu ces cheveux blancs ^09

Mowtferat. (A madame 1 ? marquise de)

Les malins qu’Ignace engendra , ^36

Mourier. (A M. du)

Vous ne parlez que d’un moineau, , 227

Necker. (A M.)

On vous damne comme hérétique;

Nointel. (A madame de)

A ses écarts Nointel allie

Noyer. (A mademoiselle dn)

F.ufin je vous ai vu , charmant objet que j’aime,

Nuit blarçue de Sully.

Orléaws. (A madame la duchesse d’)

Cette énigme n’a point de inot, 196

Tigai^ (A M.)

Le roi connaît votre talent : 2^7

Pleen. (A AL de)

Commént , Ecossais que vous êtes , 199

Pompadour. (A madame de)

Ainsi dône vous réunissez 197

Les esprits , et les cœurs, et les remparts terribles, 9.02 Pompadour, ton crayon divin ®o 3

Lachésis tournait son fuseau , 2.04

Cette américaine parfaite ibid

ibid.

DES PIECES, etc. a6r

Portrait de mademoiselle Salle.

De tous les cœurs et du sien la maîtresse, Page i 58

J — de M. de la Faye. ,

m II a réuni le mérite

— de mademoiselle le Couvreur.

Seule de la nature elle a su le langage;

— de Leibnitz.

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages,

Son esprit vit la vérité,

— de madame de la Valliere.

Etre femme sans jalousie ,

— de madame la princesse de Talmont.

Les dieux, en lui donnant naissance,

Prusse. (An roi de) 1 r_

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre; ooô

O fils aîné de Prométhée , ibid.

Phénix des beaux esprits, modèle des guerriers, 5.07 Grand roi , tous vos voisins vous doivent leur estime, ibid. J'ai vu la beauté languissante Vous êtes pis <Ju'un,hérétique ;

Du sein des brillantes clartés ,

Quand la triomphante Bellone C'est un sage, un héros, dont la main souveraine Prusse. (A la princesse Ulrique de)

■ Souvent un peu de vérité

Prusse, (Aux princesses de) Ulriqae et Amélie.

Si Pâris venait sur la terre il I

Pardon , charmante Ulric , pardon , belle Amélie : ibid.

IL

Racine. (AM. Louis)

Cher Racine, j 'ai lu dans tes vers didactiques 166

Richelieu. (A M. le duc de)

Que de ces vains écrits, enfants de mes beaux jours, 198 Rival du conquérant de l'Inde , 0.1 4

Richelieu. (A madame la duchesse de) V. Guise. Rupelmonde. (A madame la marquise de)

Quand Apollon, avec le dieu de l'onde, Page i55 Russie , (A l'impératrice de) FJisabethJ?etrowna. Sémiramis du Word, auguste impéralrictf, 2l4

Russie, (A l'impératrice de) Catherine II.

Dieu qui m'ôtez les yeux et le^ oreilles, 235

Sade. (A M. le comte de)

Vous suivez donc les étendards 173

Saint-Aubi». (A madame la marquise de)

J'ai lu votre charmant ouvrage : 2.24

Saint-Julien. (A madame de)

L'esprit, l'imagination, ?.3l

J'étais dans la solitude , 2.32

Dans un désert un vieux hibou . 245

Saint Marc. (A M. le marquis de)

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomene, 249 Scallier. (A madame de)

Sous tes doigts l'archet d'Apollon 240

Schouvalof. (A M. le comte de)

Puisqu'il faut croire quelque chose, 23q

Stanislas. (Au roi)

Il fallait un monarque aux fiers enfants du Word-; 1 78 Le ciel , comme Henri , voulut vous éprouver. 204

O roi dont la vertu , dont la loi nous est chere, 205 Des jeux où présidaient les Ris et les Amours ibid. Sylva. (A M.)

Au temple d'Epidaure on offrait les images 176

Thiriot. (A M.) - .

Si je voyais ce monument, ' • i63

Titon du TilïiEt. (Triolet à M.)

Dépêchez-vous , monsieur Titon , 1 54

DES PIECES, etc. *63

ÜRsiîf A. (A la signora Julia)

Etes-vous la déesse Isis, Page aa 4

Usss. (A madame la marquise d')

L'art dit trn jour à' la nature, 1 84

Verriers. (A M. de)

Vous qu'Apollon admit à ses concerts, . i 196

Vers sur M. de Fontenelle.

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière; i 55

• — sur l'estampe de Girard et là Cadiere.

Cette belle voit Dieu; Girard voit cette belle : iji

— sur la chambre que l'auteur occupait à Sceaux.

J'ai la chambre de Saint-Aulaire '

— sur M. de la Condamine,

Ma muse et son compas sont tous deux au Pérou ; 179

— sur le mariage du fils du doge de Venise.

Venise et la mere d' Amour 1&9

— sur le serin de mademoiselle de Richelieu.

J'appartiens à l'Amour ; non t'appartiens aux Grâces ; igo

— sur le village de Lawfelt.

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone, 202

— sur une branche de laurier , etc.

Sur l'urne de V irgile un immortel laurier 212

— sur le départ du roi de Prusse de Potsdam.

Je vais donc vous quitter , ô champêtre séjour , ibid.

— sur Ovide, Catulle, et Tibulle.

Celui qui fut puni de sa coquetterie , ai 5

— sur l'expulsion des jésuites.

Les renards et les loups furent long-temps en guerre; aa 3

— sur nu reliquaire.

Ami, la superstition , a 33

— sur l'impératrice de Russie.

Ses bontés font ma gloire et causent mon regret; »35

Richelieu.

Rupelmon Quand Apollo Russie , (A Sémiramis du Russie , (A Dieu qui m'ôt

Sade. (A Vous suivez « Saint- Au J'ai lu votre < Saint-J i L'esprit, l'in J'étais dans I.

Dans un dés.

Saint M Vous daigne ScALUET.

Sous tes doi SchOUVA Puisqu'il fai Stanisi.

Il fallait un Le ciel, coi O roi dont Des jeux or Stlva.

Au temple

Thirto Si je voya Trron Dépêchez

a 64 TABLE DES PIECES, etc.

Vers sur une estampe.

Le Jay vient de mettre "Voltaire Page a4l

— sur le mariage du marquis de Villette.

Il est vrai que le dieu d’amour , a4ô

V île a rs. (A madame la maréchale de)

Quand vous m’aimiez, mes vêts étaient aimables; 161 Vindisgratz. (A M. le comte de)

Seigneur, le congrès vous supplie l58

‘VoistNON. (AM. l’abbé de)

U est bien vrai que l’on m’annonce ' ail

Wirtkmberg. (A madame la princesse de)

Ob ! le beau titre que voilà ! } aaî

Fxrr DR LA TABLE.

’ViAH 2 15

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_7octAAAAMAAJ. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.